00057906

Digitized with financial assistance from

on 10 July, 2018

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-SIXIÈME

PREMIÈRE PARTIE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-SIXIÈME

57906

2522

PREMIÈRE PARTIE

LA CORÉE

OU *TCHÖSEN*

(LA TERRE DU CALME MATINAL)

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC

PAR

M. LE COLONEL CHAILLÉ-LONG-BEY

ANCIEN SECRÉTAIRE DE LÉGATION ET CONSUL GÉNÉRAL
CHARGÉ D'AFFAIRES AD INTÉRIM DES ÉTATS-UNIS EN CORÉE, MEMBRE DE L'INSTITUT ÉGYPTIEN

Px-6-26

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1894

00057906

LA CORÉE OU *TCHÖSEN*

(LA TERRE DU CALME MATINAL)

I. — DESCRIPTION ET HISTOIRE.

La Corée, plus connue sous le nom de Tchösen, est le prolongement du plateau de la Mantchourie. Elle s'avance vers le Grand Océan sous la forme d'une longue presqu'île, entre la mer du Japon à l'est et la mer Jaune à l'ouest. Elle est comprise entre les 33e et 43e degrés de latitude nord, et les 122° et 128° de longitude est du méridien de Paris. La frontière du nord est marquée par les deux rivières Yalou et Toumen, qui prennent leur source dans la montagne *Pak-Tou-San* (la montagne toujours blanche). C'est un endroit très vénéré des indigènes comme ayant été le théâtre de mystères sacrés qui ont donné lieu à de nombreuses légendes populaires.

Le Yalou est tributaire de la mer Jaune, et le Toumen porte ses eaux à la mer du Japon. A l'ouest, s'étend l'empire chinois, au nord la Mantchourie et au nord-est la Sibérie. Près de cette dernière frontière, sur la côte de la mer du Japon, se trouve Vladivostok, port de mer russe, appelé à devenir une station navale et militaire importante. C'est en effet à ce point de la côte que doit aboutir le chemin de fer transsibérien qui reliera la capitale de la Russie à l'Extrême-Orient, la Baltique au Grand Océan.

Le contour de la Corée offre une particularité digne de remarque : il représente, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en consultant une carte, la figure d'un dragon, animal qui est considéré comme dieu dans

le culte du pays. La tête de cet animal se trouve à l'embouchure du Toumen, dont nous avons parlé ; les oreilles sont formées par les deux projections du cap Bruat ; le cou se trouve dans l'enfoncement de la baie Broughton ; les épaules ainsi que le dos sont représentés par les caps Duroche et Pélissier, et la chaîne des montagnes abruptes qui longent la mer du Japon ; la queue se prolonge jusqu'à l'île Quelpaërt ou *Tchœ-Tchiou* ; les pieds de derrière reposent sur l'archipel de la mer Jaune, et ceux de devant se trouvent à l'embouchure du Ta-Tong et du Yalou. Le versant occidental de ces montagnes s'incline vers la mer Jaune par une succession de collines et de monticules entre lesquels s'étendent des vallées d'une fertilité remarquable. Sur ces hauteurs prennent naissance un grand nombre de rivières, telles que : le Han, le Ta-Tong et autres, qui, après un cours sinueux, vont déverser leurs eaux dans la mer Jaune.

La Corée a été appelée *la Nation Ermite*, par suite de son isolement volontaire et complet du reste du monde ; sauf toutefois des visites annuelles de ses ambasseurs à la cour de Pékin, porteurs du tribut comprenant du *ginseng*. Le gouvernement chinois, depuis fort longtemps, exerce sur ce pays les droits de suzerain et le désigne encore dans ses correspondances comme *frère cadet*.

Du Halde cite trois différents auteurs en parlant de la Corée, le *Tsien-kio-kim-loui-tchu*, le livre de *Quang-yu-ki* et la géographie universelle intitulée *Fang-yu-ching-lio* et après ceux-ci, il dit :

« La Corée a été autrefois la demeure de différens peuples, dont les principaux étoient les *Mé*, les *Kaokiuli*, les *Hans*, et ces derniers se partageoient en trois espèces, sçavoir les Méhan, les Pien-han et les Tchin-han. Ces peuples composoient plusieurs royaumes, tels qu'étoient celui de Tchaossien et celui de Kaoli. Mais ils furent dans la suite tous réunis sous une seule domination et ce grand État eut d'abord le nom de Kaoli d'où nous avons formé par corruption le nom de Corée que nous lui donnons.

« Il prit ensuite le nom de Tchaossien sous la dynastie régnante, qui est la famille des Li. Mais quoique, dans les actes publics, on ne lui donne que ce dernier titre à la Chine, cependant dans le discours ordinaire il retient encore le premier. Les Mandchoux nomment la Corée *Solho-Gourou* ou royaume de Solho. »

« Mais on sçait si peu de choses de leur histoire avant la dynastie des Tcheoux que les historiens chinois ont raison de commencer l'établissement de cette monarchie par Kitsei, depuis lequel jusqu'à présent elle a subsisté deux mille huit cent quatorze ans sans y comprendre les temps auxquels elle fut réduite en province sous la conduite de Pheï-tchoung-Sun qui proclamoit roi de Kaoli, Tching, fils d'une concubine du roi Tchy, lequel n'avoit été que *heou* ou duc, mais il fut obligé de se cacher dans l'île Tchin-tao. Les Mongols le punirent et rétablirent la tranquillité.

« Dans l'histoire de la Corée *Toung-kouè-tong-kian* ou Miroir véridique du royaume oriental, et qui est citée dans la grande Encyclopédie japonaise *Wo-han-san-thsaï-thou-hoei*, il est dit : « Primitivement ce pays n'avoit « ni princes ni chefs. Un homme surnaturel descendit sous un arbre de san- « tal *than-mou* ; les gens du pays en firent leur prince ; il reçut le nom de « *Than-kiun*, prince de santal, et son royaume fut appelé *Tchaosian* ; ceci « eut lieu du temps de Thang-yao, vingt-trois siècles avant J.-C. Les des- « cendants de ce prince régnèrent plus de mille ans. Ensuite Kitsu fut « nommé roi. »

Selon la tradition actuelle, Kitsu en fut le premier roi, et c'est celui-ci qui dota le pays du nom de *Tchösen*, qui signifie terre du « Calme matinal ».

La Corée, selon la même autorité citée dessus, fut anciennement conquise et rendue tributaire par *Zin-gou-kwo-go*, impératrice du Japon (201 à 269 ap. J.-C.). Au IVe siècle de notre ère, la Corée fut saccagée par les hordes barbares des Huns, Kitans, Mongols et Tartares dont le torrent atteignit l'Europe.

Au XIIIe siècle, une nouvelle invasion se produisit, mais cette fois sous les étendards du grand Ghenkis-Khân. Sa conquête fut un bienfait, il réunit les diverses tribus en corps de nation et leur inculqua les premières notions d'un sentiment patriotique.

Il faut encore mentionner les terribles invasions des Japonais conduites par *Kato Kiyomasa* et *Konichi Youkinaga*, en 1592 et 1598.

Au commencement de l'ère chrétienne, la Corée se composait de hordes sauvages, originaires de la Mantchourie, qui étaient presque continuellement en guerre les unes contre les autres. Cet état de choses durait encore au VIe siècle lorsque les provinces du sud devinrent l'objectif des apôtres

du bouddhisme, apportant avec eux la civilisation indo-chinoise ; ils répandirent dans le pays la culture des arts et des sciences ; ils fondèrent les trois royaumes distincts de *Koraï*, dans le nord ; *Hiaksai* et *Shinrai*, dans le sud ; et, vers le VII^e^ siècle, Kion-Tchou, la capitale de ce dernier, devenait un centre brillant de civilisation indo-chinoise.

D'après les Annales chinoises, des marchands arabes de la Syrie visitaient la Chine et la Corée, où ils vendaient des objets en verre colorié. Khordadbeh, géographe arabe du IX^e^ siècle, rapporte qu'un certain nombre de ses compatriotes allaient faire du commerce dans un pays connu sous le nom de *Sila* et situé de l'autre côté de la Chine, en face de *Kantou* ; plusieurs de ces marchands, ajoute-t-il, s'établissaient dans le pays, d'où ils exportaient du ginseng, des bois de cerf, de l'aloès, du camphre, des clous de girofle, de la porcelaine, de la soie, du *zimmit* (?) et du *galanga* (?).

Sila est sans doute l'ancien Shinrai, la province la plus riche et la plus prospère à l'époque de Khordadbeh ; Kantou est le promontoire de *Chantoung* à l'est de la Chine et dans la mer Jaune.

Le bouddhisme atteignit la plus haute période d'éclat de 905 à 1392. Le Grand Mongol, Koublai-Khan, en était devenu lui-même un ardent apôtre. La fin du XIV^e^ siècle marque l'ère de décadence de cette religion. La pureté du dogme s'altère, les monastères qui étaient autrefois le séjour des vertus devinrent des foyers de vice et de corruption. La dépravation et la licence des prêtres de Bouddha excitèrent contre eux de violents murmures, et l'indignation étant arrivée à son comble, le peuple se souleva et en fit un massacre général, tant dans la capitale que dans le reste du pays.

Avec les bonzes périssait la civilisation dont ils avaient apporté les germes, et la Corée fut bientôt replongée dans l'état de barbarie d'où ils l'avaient tirée. Du bouddhisme, il ne resta plus qu'un vague souvenir, et le chamanisme prit sa place. Le chamanisme est la pratique des plus grossières superstitions, l'adoration des esprits de l'air et de la terre, et surtout la crainte du dragon, animal redoutable qui habite les montagnes et exerce un pouvoir absolu sur la vie du Coréen.

Pour donner une idée de ces superstitions je citerai le fait suivant : Sa

Majesté le roi m'envoya prévenir un jour, en ma qualité de *chargé d'affaires* de mon pays, que je ne devrais pas me préoccuper du bruit que j'allais entendre la nuit suivante. Il paraît que Sa Majesté avait fait cette démarche à la suite d'un conseil tenu avec ses astrologues attachés à la cour dans lequel il fut résolu de chasser à coups de fusil un mauvais dragon qui lui faisait maintes farces, coupait le chignon de ses soldats, et, enfin, *embêtait* Sa Majesté même. Ce qui fut dit fut fait ; pendant toute la nuit je fus assourdi par des décharges continuelles de mousqueterie, et le lendemain, Sa Majesté m'informa *officiellement que le dragon avait disparu.*

II. — SA MAJESTÉ LI-HI, ROI DE TCHÖSEN.

La dynastie qui règne actuellement en Corée date de l'anné 1392. Elle eut pour fondateur Li-Tadjo, jeune guerrier dont le courage égalait l'ambition, et qui réussit à s'emparer du trône.

Sa Majesté Li-Hi est le 28e souverain de cette famille ; il s'intitule *Tai-Tchösen-Tai-Koun-Tchou* (grand roi du grand Tchösen). Il a, pour l'aider à supporter le fardeau du gouvernement, trois premiers ministres, et six autres qui sont à la tête d'autant de départements : Intérieur, Guerre, Cérémonies et Rites, Finances, Justice et Travaux publics ; à chaque ministère est attaché un nombre considérable de hauts fonctionnaires portant les titres de *pansa*, *tchampan*, *tchamwie* et *tchousa*. Ces derniers sont employés comme interprètes et intermédiaires entre Sa Majesté et les représentants des puissances étrangères.

Sous les apparences d'une monarchie absolue, le gouvernement de Tchösen est une véritable féodalité. Lors de sa conquête, Ghenkis-Khân établit un système dont le fonctionnement rend toute révolution presque impossible ; les emplois publics, même les plus élevés, sont ouverts, au moyen d'examens successifs, à tout Coréen, depuis le pansa jusqu'au simple coolie ou laboureur.

Grâce à ce système, il s'est créé une hiérarchie administrative et civile, dont tous les degrés sont liés entre eux comme les anneaux d'une chaîne:

A chaque grade est attaché un titre dont l'obtention est l'objet des désirs et le but principal de l'existence de tout Coréen. La classe la plus élevée porte le nom de *Yang-Ban* et la dernière s'appelle *Song-Nom*.

Retenu par un lien si puissant, le Coréen ne cherchera jamais à renverser un ordre de choses dont la disparition lui serait préjudiciable, et si parfois des troubles se sont produits ce n'a été que par haine de l'étranger,

Fig. 1. — Type d'étudiant. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

contre les Japonais surtout, qui ont laissé d'ineffaçables souvenirs de leurs invasions, contre les missionnaires qui essayèrent de le détourner du culte des ancêtres.

Tels ont été par le fait le mobile des émeutes de 1882, 1884 et 1888. Changer le gouvernement, cela ne vaut pas la peine dans l'esprit du Coréen.

En dehors des classes attachées au gouvernement se trouvent celles des *guilds* ou corporations nommées *Pusang* et *Posang* ; organisée sur le modèle de celle de la Chine, cette classe de la population s'adonne au commerce. Par une union étroite, ces guilds font la loi dans les foires et marchés de l'intérieur, et savent également se mettre à l'abri des exactions auxquelles seraient tentées de les soumettre les castes officielles.

Fig. 2. — Type d'étudiant. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

La population de la Corée est estimée à 12 ou 13 millions d'habitants. Le climat est très rigoureux en hiver ; en été, il fait une chaleur excessive, rendue même plus insupportable par l'humidité que produisent les pluies continuelles qui tombent en juin et en juillet. Le printemps est tardif; l'automne est la saison la plus agréable de l'année, la flore est très abondante ; la faune a, comme principaux sujets, le tigre, le léopard, l'ours, le

sanglier et le cerf. La présence du tigre est un fait à noter ; cet animal, originaire des pays chauds, habite de préférence les jungles qui font pourtant complètement défaut en Corée. Il est de grande taille, sa robe est très belle et son poil long et fourni. Il est la terreur du pays, et il suffit de jeter le cri de *horang* pour causer un sauve-qui-peut général.

Le gibier de toute espèce est en grande quantité : cygnes blancs, cygnes noirs, oies et canards sauvages, outardes, faisans, perdrix, cailles, bécasses, lièvres se lèvent à chaque instant sous les pas du promeneur.

La principale récolte est celle du riz ; il est d'une qualité supérieure ; on en exporte fort peu ; il arrive même assez souvent que la récolte est insuffisante et que le gouvernement est obligé de venir en aide aux cultivateurs auxquels il fait des distributions de grains. Cette disette provient du manque de pluie dans la saison convenable, et de la sécheresse qui fait périr la plante sur pied.

Le ginseng, tenu en si haute estime en Corée comme en Chine, est un végétal auquel on attribue les vertus du chanvre indien, et ses qualités régénératrices lui donnent une très grande valeur.

Les montagnes de la Corée renferment des mines d'or, mais les quelques essais d'exploitation qui ont été faits n'ont pas encore donné de résultats appréciables. Dès le début, les entrepreneurs se sont heurtés contre les superstitions absurdes du peuple qui sont partagées par le gouvernement même. Le Coréen voit de mauvais œil la moindre tentative faite pour toucher à ces montagnes ; il craint d'irriter le dragon qui, pour se venger du trouble apporté dans son séjour de prédilection, ferait pleuvoir sur le pays les plus grandes calamités.

L'impôt est perçu en nature. Les ressources du trésor proviennent des dîmes prélevées sur les produits du sol, et principalement du ginseng, dont le roi a le monopole. Un système de douane, sur le modèle de celui qui a été établi en Chine par des étrangers, donne une autre source de revenu, celle-là en espèce, mais peu considérable, un million de francs environ, qui sert à payer les employés européens qui forment le corps des douaniers dans les ports de *Fousan, Guensan* ou *Wonsan* et *Tchemulpo*.

L'armée se compose de six bataillons (si l'on peut leur donner ce nom) placés sous le commandement d'autant de généraux qui partagent

avec le roi le pouvoir et les revenus de l'État, moins celui du ginseng.

Ces troupes ressemblent assez aux bandes armées que les anciens barons féodaux fournissaient autrefois, en temps de guerre, à leur suzerain;

Fig. 3. — Soldat coréen. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

le soldat jouit d'immunités et de privilèges qui lui font rechercher le service militaire ; souvent même il paye pour y être admis ; une fois enrôlé, il ne travaille plus, reçoit deux habillements complets par an et une ration quotidienne de riz.

Il lui arrive fréquemment de se livrer à des actes de maraude et même de pillage, sans qu'il ait à craindre la moindre répression. C'est au nom de son chef qu'il agit et il n'est jamais désavoué.

Cet état de choses met presque tout le pouvoir entre les mains des six généraux. Le roi a fait, il y a sept ans, des tentatives pour se créer une armée à lui et s'affranchir ainsi de la tutelle de ses généraux ; mais les chefs de l'armée coréenne, prévoyant le danger qui menaçait leur position, ont soulevé de tels obstacles sous les pas des officiers américains, engagés comme instructeurs, que le souverain ne réussit pas dans son entreprise. Sa Majesté m'a engagé à plusieurs reprises à quitter mon poste pour accepter le commandement en chef de l'armée. Mais la situation qui m'était offerte n'eut pas le don de me séduire ; aussi, avec force remerciements, je déclinai l'honneur insigne qui m'était fait.

Une école militaire a été fondée à Séoûl, depuis, par les instructeurs militaires, où ne sont admis que les fils des Yang-bans ou nobles. Mais l'esprit de ceux-ci comme celui du peuple, du reste, laisse peu d'espoir qu'on arrive au résultat cherché par le roi. Depuis près d'un siècle, les missionnaires français se sont introduits dans la Corée, pénétrant dans le pays par la Chine ; ces apôtres infatigables sont parvenus à faire un certain nombre de prosélytes malgré l'hostilité du gouvernement et les massacres que leur propagande a provoqués à différentes reprises. Le récit intéressant, mais douloureux, des efforts de ces courageux propagateurs de la foi, et des persécutions auxquelles ils ont été en butte, se trouve relaté dans un ouvrage intitulé : *Histoire de l'Église de Corée*, par le R. P. Dallet.

En 1866, l'attention du gouvernement français fut attirée par l'un de ces massacres. L'amiral Roze, n'ayant pu obtenir réparation, bombarda la forteresse de *Kang-Hoa* ; mais ne se trouvant pas en force suffisante pour appuyer cette démonstration, il se vit obligé de se retirer, et l'affaire en resta là.

Au commencement de l'année 1867, une expédition fut dirigée sur la Corée par les nommés Oppert et Jenkins, ayant pour objectif d'enlever les cercueils de plusieurs rois du pays que l'on disait *être tout en or massif et d'un poids considérable.*

Les Américains-Allemands maraudeurs trouvèrent les cercueils convoités bien gardés, et l'entreprise en fut pour ses frais.

Quelque temps après, l'équipage entier d'un voilier américain, le *Général Sherman*, se trouvant dans les eaux coréennes, dans le même but, fut massacré par les indigènes ; et plus tard, en 1871, une flotte américaine, sous le commandement de l'amiral Rogers, partit pour en demander réparation.

Profitant de l'expérience que leur avait donnée l'expédition française, les Américains, après avoir, eux aussi, bombardé *Kang-Hoa*, débarquèrent un nombre d'hommes suffisant pour infliger une rude leçon à l'armée coréenne. Néanmoins, le chef de l'escadre recevait du gouvernement de Séoul la note suivante, qui est reproduite ici pour donner une idée de l'esprit de ce peuple et des dispositions dont il est animé à l'égard des étrangers :

« La nation coréenne a vécu quatre mille ans, satisfaite de sa civilisation propre et sans éprouver aucun besoin d'en changer. Nous restons paisiblement chez nous et ne sommes jamais allés déranger les autres peuples : pourquoi venez-vous troubler notre tranquillité? Votre pays est situé à l'Occident, le nôtre se trouve à l'Extrême-Orient ; des milliers de milles nous séparent ; quelle est la raison qui vous a fait franchir sur l'Océan une distance aussi considérable? Si c'est au sujet du vaisseau le *Général Sherman*, nous vous répondrons que les hommes de son équipage se sont livrés sur nos côtes à la piraterie et au meurtre, et qu'ils ont été punis de mort. Si vous désirez vous emparer d'une partie de notre territoire, sachez que nous ne le souffrirons pas ; n'auriez-vous même que l'intention de vous mettre en relation avec nous, cela ne peut pas être non plus. »

Que ce soit l'effet des deux bombardements ou toute autre cause, en 1876, la Corée concluait un traité de commerce avec le Japon, puis, successivement, avec les États-Unis, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie, et ouvrait quelques-uns de ses ports à ces mêmes puissances.

En l'année 1888, elle envoya à Washington une ambassade qui excita une vive curiosité, à cause des costumes bizarres portés par ses membres. L'influence de la Chine fit bientôt rappeler l'ambassadeur, Pak, qui fut disgracié pour avoir, par sa mission, porté atteinte à la dignité du Céleste

Empire. Et cependant, on peut dire que ce fut à son corps défendant que M. Pak s'acquitta de ses hautes fonctions, car, au moment de l'embarquer sur le vaisseau de guerre américain, qui devait le transporter aux États-Unis, le courage lui manqua, et faisant volte-face, il s'enfuit à toutes jambes. Quelques-uns de ses amis s'élancèrent à sa poursuite et le ramenèrent de force à bord, sachant du reste qu'il y allait de sa tête s'il persistait dans ses velléités de résistance. Presque à la même époque une autre ambassade fut envoyée en Europe : instruit par l'expérience de son collègue, le second ambassadeur, Son Excellence Cho, ne fit aucune difficulté pour partir, mais il n'alla pas plus loin que Hong-Kong, où, depuis cette époque, il se trouve encore, me dit-on, dans un hôtel de dernier ordre, ayant pour enseigne : *Au perchoir des matelots*.

Il doit une somme assez ronde à son hôtelier qui refuse de s'en dessaisir, et le conserve en garantie de sa créance.

Le Coréen, au point de vue ethnique, a peu ou rien de commun avec ses voisins les Chinois et les Japonais. Il est un composé, sans doute, des envahisseurs venus du plateau; et, en lui, le sang hun, kitan, mongol, tartare et turc se trouve mélangé avec celui des aborigènes.

Dans cet ordre d'idées, je suppose que des races venues des îles Aléoutiennes et des continents polaires ont fourni leur contingent dans la composition du Coréen; et cette idée, qui m'est venue en Corée même, trouve un certain appui dans un ouvrage que je viens de lire, intitulé *Les Grands Esquimaux*, par le R. P. Pétitot. L'auteur fait un croquis des mœurs de l'Eskimau, qui pourrait bien servir pour décrire celles du Coréen. Exemple: l'Eskimau, comme le Coréen, ne se nomme qu'avec les plus grands détours, et ne prononce ni n'écrit facilement le nom d'un supérieur; ce serait, selon son code, de la plus grande impolitesse. Il est d'une vanité illimitée, d'une curiosité sans bornes. Il est ivrogne, glouton, avec un goût passionné du poisson gâté. Il se couche tout nu sur la terre échauffée par les sous-conduits appelés *cahns*. En visite il se fait suivre par un porteur d'un vase que dans d'autres pays les habitants ont soin de garder chez eux. Et encore, je pourrais dire des Coréens, ce que le Père Pétitot dit des Esquimaux :

« J'étais donc, pour ces civilisés de la mer polaire, une sorte de sau-

vage ridicule, ou, tout au moins, un curieux barbare, une sorte de *talapoin cinghali*, voyageant et me montrant pour le plus grand plaisir de leur société. Si, par malheur, il y avait eu par là quelque barnum ambulant, c'en eût été fait de moi ; on m'y eût interné d'urgence à la manière de nos Omahas et de nos Tamouls nomades, sous l'étiquette : *Peau blanche*, barbare et intraitable venu des pays du soleil brûlant. »

Résoudre la question complexe de l'origine du Coréen ou bien recueillir quelques données qui pourraient servir comme argument sérieux dans la solution de ce problème, voilà ce qui m'engageait à entreprendre un voyage en 1888 à l'île de Quelpaërt, laquelle, d'après une note trouvée dans les *Annales chinoises*, fut indiquée comme étant le quartier-général des Khâns conquérants, *Ghenkis* et *Koublai*.

Cette note, la voici :

« Dans la sixième année de Tchaoting (1234 de notre ère), sous la dynastie Soung, l'empereur des Mongols, Ogadaï, envoya son général, *Sa-li-tha*, à l'île de *Tchae-Tchiou*, le vrai nom de Quelpaërt, pour conquérir la Corée. »

Envoyé comme secrétaire de la légation des États-Unis en Corée, en 1887, j'ai profité d'un congé de deux mois pour mettre à exécution une visite à Quelpaërt; grâce à mes relations officicielles à la cour de Séoul, j'ai pu obtenir une lettre de Sa Majesté Li pour le gouverneur de l'île, et, après maints obstacles, je suis parvenu à pénétrer dans la capitale même de l'île mystérieuse.

III. — DE NEW-YORK A SÉOUL

Le 3 septembre 1887 je quittai New-York pour mon poste lointain, et après un séjour à San-Francisco, m'embarquais à bord du *City of Peking*, de la Compagnie le Pacifique-Mail, pour Yokohama, où nous arrivâmes le 10 octobre, — vingt jours de mer sans escale. Je n'étais donc pas fâché d'apprendre qu'il fallait y attendre une huitaine de jours le départ du steamer le *Higo-Maru*, de la Compagnie japonaise le Nippon-Yusen-Kaisha, faisant le service entre Yokohama et Nagasaki, en correspondance avec Tchemulpo, port ouvert de la Corée.

J'ai profité de ce délai pour connaître le Japon, Yokohama et ses environs et la capitale, Tokio; j'emportai les meilleurs souvenirs d'un peuple qui a été appelé *le Français d'Orient*, vu sa cordiale hospitalité, son goût artistique et raffiné, et je regrettai vivement que mon mandat ne me permît pas un séjour plus prolongé.

Parti le 20 octobre, nous arrivâmes à Nagasaki le 24.

Nous y descendîmes pour prendre un autre bateau de la même Compagnie, arrivant à Tchemulpo dans la matinée du 28.

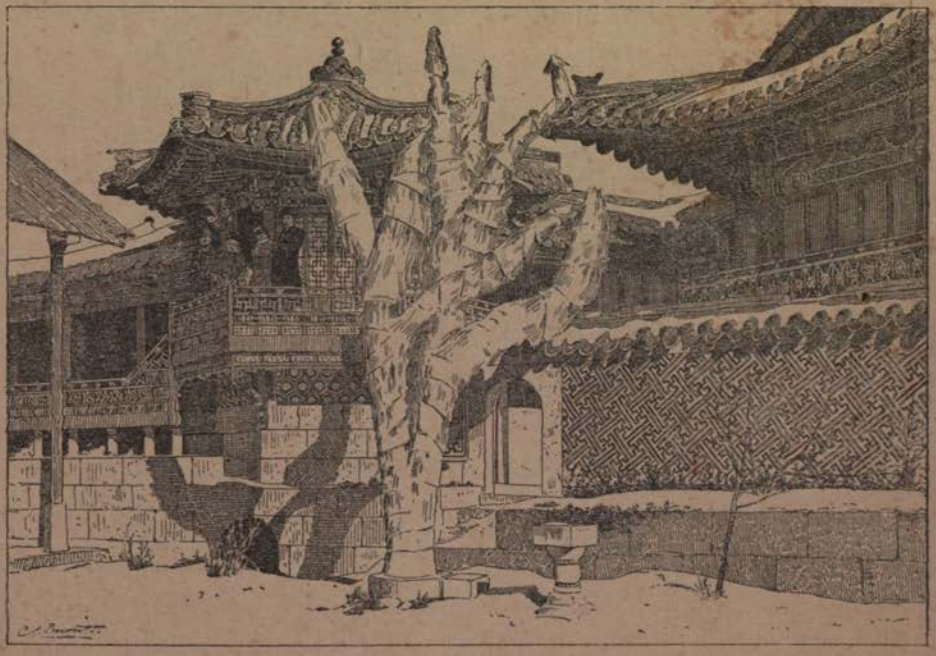
Tchemulpo est le principal port de la Corée. En 1882, l'année des traités, c'était un petit village connu sous le nom d'*Inchon*; aujourd'hui il a acquis quelque importance sous l'influence des marchands chinois et japonais, lesquels, en dehors d'une dizaine d'Européens, constituent le plus gros de sa population. Déjà, il y a deux hôtels, l'un tenu par un Chinois, l'autre par un Japonais, *Daibutsu*; ce dernier était un ancien chef de cuisine à bord d'un navire américain, qu'il quitta pour s'installer dans la ville, d'abord comme boulanger et ensuite boucher, banquier, cordonnier, à ces métiers ajoutant celui d'hôtelier.

Le matin du 29, j'ai quitté Tchemulpo pour la capitale, distante, par voie de terre, de 35 kilomètres. La chaise à porteurs étant le seul moyen de transport permis à un officier, c'est ainsi que je me suis mis en route, porté par huit coolies. La route n'offre rien de remarquable; elle traverse des champs de blé ou de riz et des villages composés des misérables huttes des coolies. Mappo, sur le côté droit de la rivière Han, que nous traversons en bac, est situé à 10 li ou 4 kilomètres de la capitale, dont il est, par le fait, un faubourg. C'est un village mesquin, habité par les riverains pêcheurs qui font le service entre la capitale et le port de Tchemulpo.

Le soleil se couchait lorsque nous arrivâmes devant les murs imposants de Séoul, et, franchissant la porte ouest, nous passâmes rapidement par les rues étroites pour gagner la résidence des États-Unis, accostés à chaque instant par des curieux qui, sans la moindre gêne, plongeaient leurs figures par les fenêtres de ma chaise en demandant *Nou-Gounya?* (Qui vive?) et mes porteurs répondaient : *So-Yang-Saram*, un homme venu de l'Océan occidental; ceci étant la désignation de tout étranger européen.

La résidence de tout gentilhomme, en Corée, est composée de plusieurs

Séoul en hiver.



Palais d'Été (du roi Li-Hi).

petites maisons, entourées de hauts murs, et c'est dans une de ces maisonnettes, peu confortables, que j'allais habiter pendant mon séjour en Corée.

Fig. 4. — Coolie (porteur de chaise). (D'après un croquis d'un artiste coréen.)

Séoul, la capitale, vue de loin, dans la grande clarté d'un jour ensoleillé, a l'air pittoresque et enchanteur ; vue de près, jamais désillusion plus pro-

fonde. Il n'y a que deux choses de jolies, ce sont les deux montagnes : le Pok-San et le Nam-San, montagnes nord et sud qui sont vraiment grandioses et paraissent deux sentinelles qui tiennent la veille sur la ville couchée à leurs pieds. Et sentinelles, elles le sont par le fait, car, suivant un très ancien usage, les feux-signaux sont allumés sur leurs sommets chaque nuit, pour indiquer aux habitants, suivant leur nombre, que le pays est tranquille ou qu'il court un danger.

Bâtie par le fondateur de la dynastie actuelle, en 1392, la ville est entourée d'une muraille d'environ 20 pieds de hauteur sur 3 d'épaisseur. Sept portes monumentales donnent accès à l'intérieur. Elles ont été construites dans le style chinois, reste de l'art bouddhique, dont il y a quelques temples et monuments encore debout.

Les murs de la capitale, ainsi que les enceintes des fortifications, qu'on appelle les citadelles du roi, ont été bâtis par le roi Tadjo; ce souverain ordonna que tout habitant, entrant ou sortant, porterait une pierre d'un certain poids ou d'une certaine taille et la déposerait sur le revêtement. La pensée du roi fut trouvée heureuse, et les murs de la ville, ainsi que ceux des fortifications désignées, grandirent comme par magie.

Les portes de la ville ont chacune une affectation particulière : la porte du *Nord* est affectée spécialement au service de Sa Majesté ; la porte du *Sud* est pour les nobles; la porte *Est* amène au temple du roi, et c'est par là que Sa Majesté sort lorsqu'elle va, en procession, sacrifier aux cendres de ses ancêtres; la porte *Ouest* est celle dont se servent les visiteurs ou résidents européens. Celle du *Sud-Est* est celle par laquelle sortent les processions funéraires ; la porte *Sud-Ouest* est celle où passent les criminels à exécuter; la porte *Nord-Ouest* mène à Pékin.

En dehors des quelques habitations des étrangers et des palais et résidences européens récemment construits, Séoul, avec ses 250,000 âmes, se compose de misérables huttes couvertes de chaume, autour desquelles se trouvent des mares d'immondices qui défient toute description. Le choléra s'y trouve à l'état endémique, mais le grand fléau du pays est la variole. Si le traitement n'est pas efficace, il est au moins excessivement simple; la pharmacie coréenne est peu compliquée, la seule médication employée étant un bouillon de chien! Sa Majesté Li-Hi use fréquemment de ce

remède dont il absorbe un verre ou deux à la moindre indisposition.

Lorsque le potage de chien est sans efficacité et que le malade se trouve à l'agonie, on a recours au *moutang* : une bande de vieilles femmes, sorcières armées de gongs et d'autres instruments de musique analogues, entourent le moribond et le gratifient d'une symphonie infernale, afin de chasser le maudit dragon qui a pris possession de son corps. Si le malheureux n'a pas succombé à la maladie, il est sûr de ne pas échapper au *moutang*.

Le mode de chauffage des habitations empêche la population d'être asphyxiée par les émanations pestilentielles de la ville. Dans le sous-sol de toute habitation est construit un fourneau destiné à chauffer l'appartement : la cheminée débouche dans la rue. Au coucher du soleil, les feux sont allumés et, deux ou trois heures après, une chaleur intolérable pour un Européen règne dans l'intérieur. En même temps, des nuages d'une fumée noire et épaisse se répandent dans l'atmosphère, entraînant sans doute au loin les miasmes délétères de ce foyer d'infection, mais suffoquant celui qui, par malheur, aurait à traverser la ville pour gagner sa demeure.

D'après un ancien usage, une immense cloche, appelée *In-Kioung*, donne le signal auquel tout Coréen obéit en gagnant au plus vite sa cabane. Ainsi, toute boutique se ferme et, en un clin d'œil, les rues qui, tout à l'heure, fourmillaient de monde, sont silencieuses et désertes. Enfermé chez lui, le Coréen, grand buveur et grand joueur de son naturel, se livre aux jeux et à une consommation formidable de *sul*, eau-de-vie de riz, sorte de *saki*, boisson dont il est fort amateur.

Dès que la nuit est tombée, une obscurité profonde règne sur la ville et le silence n'est guère rompu que par quelques rares policiers armés de barres de fer auxquelles sont attachées des chaînes dont on entend de loin le bruit : c'est pour avertir les malfaiteurs de s'éloigner et non pour les arrêter, — ou par les aboiements des chiens qui, en dehors du service qu'ils rendent à la pharmacie du pays, et à la voirie, sont aussi les fidèles gardiens de l'habitation du coolie. Les portes de la ville sont fermées vers les 8 heures du soir, et personne ne peut entrer ni sortir avant 3 heures du matin, heure réglementaire où elles sont ouvertes par les soldats gardiens.

On a rapporté que, si les hommes avaient été privés de sortir le soir, ce privilège était réservé aux femmes. Ce droit leur est certainement acquis, mais il n'y en a pas qui en profitent, par cette raison que les rues ne sont pas éclairées ; s'il n'y a pas danger de se noyer dans les mares d'immondices qui bordent les passages, il y a parfois risque de rencontrer des léopards et des tigres même qui, poussés par la faim, pénètrent, surtout en hiver, jusqu'au centre de la ville.

Fig. 5. — Chaise fermée. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

La femme coréenne est tenue plus isolée que partout ailleurs, en Orient; à partir de sept ans, la fille est séparée des enfants mâles dont elle partageait la société jusque-là. Dorénavant, elle vit en cachette et n'attend que le moment où elle doit habiter chez un mari auquel elle est fiancée depuis son enfance. Elle peut sortir, faire des visites, mais soigneusement enveloppée — à la turque — et mise dans une chaise fermée, toujours accompagnée d'une ou de deux vieilles servantes. Les vieilles femmes du coolie et

les *kisang* ou danseuses, voilà les seuls échantillons du beau sexe qu'on voit en Corée, et la vue n'est pas toujours très attrayante. Les *kisang*, par leurs costumes, chants et mœurs, rappellent les almées ou *ghawazi* égyptiennes. Elles dépendent du gouvernement qui leur alloue une certaine

Fig. 6. — Femme coréenne. (D'après le croquis d'un artiste coréen).

compensation pour leur assistance aux fêtes officielles ou banquets donnés au nom du gouvernement.

Le costume coréen est bizarre, c'est le même que portaient autrefois les Chinois. Les Mantchous, vainqueurs des Chinois et des Coréens coa-

lisés, imposèrent aux premiers, en signe de mépris, l'obligation de porter cette queue, devenue aujourd'hui, chez eux, une marque d'honneur et de distinction, et qui dégénère même en fanatisme. Moins rigoureux envers le Coréen, les Mantchous lui permirent de porter les cheveux comme il l'en-

Fig. 7. — Type coréen. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

tendrait; depuis cette époque, il les laisse pousser de toute leur longueur. Les jeunes gens jusqu'à leur mariage doivent les porter, sans aucune coiffure, séparés au milieu de la tête et réunis en une seule tresse tombant dans le dos, ce qui leur donne l'air de jeunes filles. Dès qu'il est marié, le jeune homme les ramasse en un chignon sur le sommet de la tête;

alors pour la première fois, il peut porter le chapeau, qui constitue une dignité à laquelle aboutit l'ambition de tout jeune Coréen. Ce chapeau, ou *kat*, est d'un même modèle pour toutes les classes. Il est formé de tiges de bambou ou de lanières de crins de cheval finement tressées; la calotte a une forme ronde et les bords sont très larges. Elle est fort ridi-

Fig. 7. — Coréen en deuil. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

cule, cette coiffure coréenne, mais pas plus, il faut l'avouer, que notre chapeau de haute forme qui fait rire les Orientaux.

La robe en coton ou en soie descend jusqu'aux chevilles; elle est serrée à la taille par une cordelière en soie noire. Sous la robe, est un court veston en soie rouge ou bleue, et un large pantalon doublé de ouate en hiver. La chaussette est une espèce de botte en coton blanc doublé en ouate; quand il sort, le Coréen met, au-dessus de celle-ci, de gros souliers en drap noir ou bleu qui sont laissés à la porte en entrant.

Un autre costume encore plus curieux est celui du deuil. Quand un parent meurt, les mâles sont tenus rigoureusement, qu'ils soient princes ou paysans de prendre le deuil dont la durée est de trois ans. S'il a le malheur, dans l'intervalle, de perdre un autre parent, c'est à recommencer. Il y a des gens en Corée qui n'ont porté de leur vie que ce costume. Il consiste en une robe en toile de lin écrue, étoffe grossière ; elle est serrée à la taille par une corde ou ruban de même matière.

Les souliers sont de même étoffe, ainsi que l'éventail.

Le chapeau, un véritable parapluie, en paille jaune et tombant sur les épaules, cache absolument le visage du porteur. Il peut voir, mais ne peut être vu ; d'ailleurs on ne cherche pas à le voir, car l'usage veut que ce costume mette le porteur à l'abri du plus curieux. Ce costume a été adopté par les missionnaires catholiques qui, grâce à son inviolabilité, ont pu faire la propagande de leur foi pendant de longues années. A la mort du roi, le costume serait porté par la nation entière.

La vie à la capitale manque de la gaieté, comme on peut se le figurer. Les rues proprement dites n'existent pas ; il n'y a pas d'hôtels, ni de cafés, ni de théâtres ; on ne sort qu'en chaise et pour se rendre chez ses collègues aux dîners donnés réciproquement, qui constituent les seuls événements qui rompent la monotomie d'une existence plus que paisible. Hors la ville, on trouve une jolie campagne et des routes suffi samment bonnes pour permettre des promenades à cheval.

La monnaie du pays consiste en un alliage de cuivre et de fer. Il n'y a qu'un seul étalon, le sapèque ou le *cash*, dont il faut trois cents environ pour faire un franc. Chaque pièce est percée au milieu et on les enfile dans une ficelle comme un chapelet. Le *yen* en argent, ou piastre japonaise, a cours seulement parmi les Européens, Japonais et Chinois. Le gouvernement de la Corée, comme celui de Chine, maintient le *cash* pour des raisons politiques, car, vu les obstacles que cette dernière monnaie présente pour son transport, elle empêche ainsi l'étranger de pénétrer à l'intérieur.

La division du temps est basée sur le système chinois. Le jour solaire est divisé en douze heures ou *si* : le *si* en huit *keik* et le *keik* en quinze *pun*. L'heure coréenne étant le double de la nôtre, le keik vaut quinze

minutes, et le pun une minute. Au lieu d'être désignées par des numéros, les heures prennent le nom d'un des signes du zodiaque auquel on ajoute le mot *si* : *Ho-si,* l'heure du tigre; *Riong-si,* l'heure du dragon. Il n'y a ni montre, ni horloge, la mesure du temps est indiquée au moyen des occupations ordinaires de la vie; ainsi, pour midi, on dira *pap* (riz), l'heure du repas.

IV. — A LA COUR CORÉENNE

Le palais royal consistait, en 1888, en une collection de constructions semblables aux vieux temples, entourées de hauts murs et communiquant entre elles par des portes intérieures. Depuis lors, un architecte français, M. Salabelle, avait été chargé, par Sa Majesté, de lui construire un palais moderne dont la construction a été arrêtée faute d'argent. En attendant, le roi continue à habiter ses anciens bâtiments qu'il a fait éclairer à la lumière électrique. Le roi en est tellement satisfait qu'il a supprimé la nuit, par décret royal, en tenant sa cour pendant toute la nuit — éclairée *a giorno*, — et se couchant pendant le jour ; de cette façon, il est sûr, dit-il, de ne pas être dérangé par le redoutable dragon.

Le matin du 16 novembre 1887 avait été fixé comme jour de ma réception par Sa Majesté. A la dite heure, je me suis rendu en chaise à porteurs au palais, accompagné de M. *Wo-In-Tak*, l'interprète de notre légation. Suivant l'étiquette de la cour, les représentants des puissances étrangères sont tenus de quitter leur chaise à une centaine de mètres de la grande porte, pour, de là, gagner la salle de réception à pied. Mon gouvernement, ainsi que ceux de mes collègues, à l'exception du résident chinois, se sont accordés pour accepter cette humiliation. M. *Yuan-Sie-Kouai* montre son dédain en entrant par la grande porte avec sa chaise et en ne descendant qu'à la porte même de la salle d'audience. A la salle d'attente, nous sommes reçus par Son Excellence Shim-Pansa, grand maître des cérémonies, qui nous fait entrer dans la salle où règne un froid intense. En attendant le plaisir de Sa Majesté, M. Shim nous fait avaler du champagne et du *sul*. Profitons de ce délai pour décrire le costume de M. Shim, qui

est celui de tout courtisan de service au palais, qu'il soit *pansa*, *tchampan*, *tchamwie* ou *tchousa*.

La coiffure est faite de tiges de bambous ou de lanières de crins de cheval en forme de toque ou plutôt de mitre, ayant des projections de chaque côtés, semblables à des oreilles et à des ailes, avec l'intention ainsi

Fig. 9. — Un dignitaire du palais. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

de symboliser l'aptitude de son porteur à *écouter* les ordres et à *voler* les exécuter. La tunique est composée d'une robe en soie verte foncée qui descend aux chevilles, montrant les revers des bottes en feutre noir ; un ceinturon, orné de morceaux de verre et de jade, entoure la poitrine. Sur les plastrons, attachés sur la poitrine et sur le dos, se

trouvent brodées des figures de cigognes et de tigres, selon le rang du porteur. C'est un costume unique, mais bien loin d'être joli.

Shim-Pansa, après une longue attente, fut enfin sommé de se présenter et nous le suivîmes sur un seul rang, marchant avec lenteur, pareils aux oies, auxquelles nous ressemblions pas mal. Nous traversâmes plusieurs cours en franchissant quelques portes et arrivâmes, après maints détours prescrits par l'étiquette, devant une salle ouverte où se trouvait le roi, debout, entouré de ses eunuques et de ses ministres au second rang. Shim-Pansa, qui avait tenu le dos courbé et tête en bas, se prosternait sur le ventre et, dans cette attitude, s'est mis à imiter le crabe, grimpant rapidement les marches; et ainsi, marchant de côté, il gagna la salle. M. Wo, mon interprète, suivit Shim et, seul, je montai les escaliers et, marchant droit, je me trouvai en présence du roi. M. Wo vient en même temps prendre sa place, indiquée d'avance, entre le roi et moi. Wo courbe son dos, laisse tomber ses mains jusqu'à ce que ses doigts touchent le parterre et, dans cette pénible posture exigée par l'étiquette, débute mon audience avec le *Tai-Tchösen-Tai-Koun-Tchou.*

Sa Majesté Li est de petite taille, la figure est douce, le teint est jaune et les yeux noirs. Il portait ses vêtements de cérémonie : une robe en soie rouge, ornée de plastrons attachés sur la poitrine et sur le dos, brodés de figures de tigres et de dragons; un ceinturon d'or entoure sa poitrine. Sa toque est faite de la même étoffe et du même modèle que celles portées par ses courtisans, mais dépourvue des appendices. Les eunuques, selon l'étiquette, lui servent comme souffleurs, lui disant à l'oreille ce qu'il devra dire, et ensuite le roi dit au tchousa, et le tchousa de répondre :

Sa Majesté est très heureuse de votre arrivée dans sa capitale.

Sa Majesté demande si vous avez eu une traversée agréable.

Sa Majesté demande à savoir si vous êtes en bonne santé.

Sa Majesté s'informe de la santé de votre Président.

Sa Majesté désire savoir votre opinion sur sa capitale.

Comme on le voit, ces questions, élaborées et arrêtées d'avance dans un conseil des ministres, ne sont pas de nature à fatiguer trop l'esprit du roi ni de ses conseillers.

Pendant l'audience, on entendait des bruits pareils à des coups de pis-

tolets, dont le roi paraissait beaucoup s'amuser ainsi que les eunuques. M. Wo me disait après l'audience que c'étaient les dames du harem qui, pour s'amuser et pour voir l'étranger nouvellement arrivé, perçaient de leurs doigts les murs, couverts seulement d'un papier parchemin. M. Wo était au bout de ses forces quand le roi donna le signal de la retraite. Le maître de cérémonies et l'interprète exécutèrent des mouvements pareils à ceux par lesquels ils s'étaient présentés et disparurent; de mon côté, je m'inclinai et me retirai. Une visite fut faite ensuite au prince héritier, jeune homme de seize ans, de peu d'intelligence; puis, ayant terminé ce devoir officiel, j'ai pu regagner la salle d'attente où, avant de m'en aller, Shim-Pansa avait tenu à me faire prendre encore du champagne et du *sul*.

Le chinois est usité pour la littérature, mais le coréen, qui est une langue polysyllabique, est, par le fait, la langue la plus usitée de la cour.

Dans l'entourage du roi se trouve un corps de lettrés. Ils tiennent un journal quotidien de tous les événements du royaume, ainsi que des faits et gestes du souverain, et la tradition veut que celui-ci ne s'informe jamais de ce qu'ils ont écrit, afin de n'exercer sur eux aucune influence et de leur laisser la plus grande indépendance pour la rédaction de leur chronique. Mais la fonction principale des lettrés est de tirer des horoscopes et d'indiquer les jours fastes et néfastes. Cette prédiction est de la plus haute importance pour les fêtes et cérémonies, qui ne peuvent avoir lieu que dans une journée heureuse. Le roi ne sort presque jamais et n'entreprend quoi que ce soit sans l'avis de ses astrologues. On les dit d'ailleurs aussi habiles à tirer parti de leur art qu'autrefois les prêtres de Jupiter Ammon ou les augures de Rome.

Les astrologues se servent d'une boussole, constituée par une coupe creusée dans un bloc rond de bois dur d'environ un pied de diamètre. Sur la face supérieure du bloc sont tracés plusieurs cercles concentriques comme ceux qu'on marque encore sur l'horizon de bois de nos globes célestes. Les cercles embrassent les douze heures doubles, les dix symboles, les huit diagrammes et les autres signes du zodiaque chinois. Autrefois, on remplissait la coupe d'eau pour faire flotter une aiguille aimantée : tel fut le compas en usage en Chine au IV^e^ siècle (avant notre ère), et un auteur

Port du Nord.

Femme coréenne en toilette de promenade. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

inconnu en a parlé comme de l'aiguille dont se servaient également des professeurs de géomancie à la cour de Chine sous la dynastie des *Tsin*, 265 ans après J.-C. Le même auteur raconte, qu'en 1122 un ambassadeur chinois, se rendant en Corée, vit, sur le navire où il a pris passage, une aiguille aimantée servant à donner la route. C'est la première mention qui est faite du compas de mer, et cela paraît trancher la question de priorité

Fig. 10. — Chaise fermée d'une dame. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

en faveur des Célestes. A cette époque, l'aiguille était toujours portée par un flotteur sur un vase rempli d'eau. Mais sous la dynastie des Mings, des jonques japonaises ayant été capturées par les Célestes, ceux-ci y trouvèrent des compas à sec avec une aiguille portée sur un pivot. Dès lors, les Chinois adoptèrent le principe du pivot, et le compas sec devint d'un usage courant. C'est ainsi que les marchands arabes, allant aux Indes et en Chine, connurent l'usage du compas.

Pendant mon séjour en Corée, j'ai pu me procurer un compas dans le genre de ceux dont se servent les astrologues à la cour, pour déterminer les jours heureux, etc., et, de retour à New-York, j'en ai fait cadeau à la Société de géographie de cette ville.

Le roi de Corée se fait voir rarement de son peuple; il est tenu, cependant, par un ancien usage, une fois au moins pendant l'année, de sortir de son palais en procession pour aller au temple sacrifier aux mânes de ses ancêtres. Ce jour heureux est une affaire grave pour les astrologues qui jouent de leur réputation si, par malheur, ils choisissent une mauvaise journée. En l'année 1888, la procession, connue sous le nom de *Que-Dong*, avait lieu le 14 mars, et j'ai eu l'heureuse chance d'y assister; j'avais pris avec moi un objectif dont le Coréen n'avait pas eu jusque-là la moindre notion; je le note ici, car plus tard cet incident servit de prétexte à une émeute de la populace contre les étrangers; j'y reviendrai plus loin; parlons maintenant de la procession. A la tête du cortège passa d'abord le maréchal du Que-Dong, perché haut sur une chaise, espèce de monocycle; la roue du centre supportait le poids de la chaise où était assis le maréchal; les timons, en avant et en arrière, étaient tenus par des coolies qui, en tirant et en poussant, imprimaient au véhicule une vitesse vertigineuse. En avant et sur les flancs passaient d'autres coolies armés de gourdins avec lesquels ils flanquaient, à ceux qui ne cédaient pas facilement le chemin, de rudes coups. Les soldats des différentes casernes venaient ensuite prendre le chemin et, sous les ordres du général Han, formaient un rang de chaque côté de la rue.

Une musique baroque et où on distingua la terrible cornemuse annonça l'arrivée du roi. D'abord, il était précédé de serviteurs portant haut l'immense ombrelle en soie rouge, emblème de la royauté en Corée; ensuite, le roi, assis sur une chaise couverte d'une large couronne en soie rouge et portée sur les épaules des nombreux coolies; puis, autour de la chaise royale, se trouvaient des favorites du roi, les eunuques tenant le premier rang; tous éventaient Sa Majesté, sans doute pour chasser les odeurs insupportables et non pas certainement pour le rafraîchir, car la température était base et il gelait ferme. Au moment de son passage, toute la foule s'inclina en *koteou*) prosternations) car l'usage ne veut pas qu'on

regarde Sa Majesté de face ; venaient ensuite des étendards jaunes, blancs, rouges, sur lesquels étaient inscrites des devises curieuses. Les porte-drapeaux ainsi que les coolies criaient à tue-tête des notes accoutumées, mais tout à fait intraduisibles par la plume. Le prince héritier suivait la

Fig. 11. — Le Maréchal du Que-Dong. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

chaise du roi ; il était escorté par une centaine de garçons de dix à quinze ans, coiffés de chapeaux en paille jaune et habillés en robes de soie jaune et rouge.

L'arrière-garde était composée de gens armés et vêtus, comme les an-

ciens guerriers, en cotte de mailles avec casque en fer sur la tête; de longs cheveux noirs, qui tombaient sur leur figure, leur donnaient une mine vraiment sauvage. D'un autre côté, leurs montures extrêmement petites — les poneys coréens — les faisaient ressembler aux singes

Fig. 12. — Domestique du palais. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

qu'on voit parfois paraître dans les foires. Il était tard lorsque la procession rentra en ville et, passant par la même rue, regagna, dans l'obscurité de la nuit tombante, les portes du palais au moment où la cloche d'In-Kioung sonna la retraite.

Plaçons ici l'incident de la photographie auquel j'ai fait allusion tout à l'heure. Les Coréens éprouvent des préjugés très prononcés contre l'étranger, et il ne manque pas à la capitale de gens haut placés qui guettent l'occasion d'exploiter ce sentiment, espérant qu'une émeute quelconque pourra leur donner le pouvoir. Le *Tai-Ven-Koun*, père du roi actuel et, pendant quelque temps, régent, aspire à succéder à son fils, dont la faiblesse de caractère aurait déjà perdu le trône sans la reine, femme à laquelle on attribue une forte intelligence et beaucoup de mérite. Le *Tai-Ven-Koun* travaille toujours à pousser la populace à massacrer les étran-

Fig. 13. — La famille d'un coolie. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

gers. Il intrigua contre les Japonais d'abord, en 1882 et 1884; mais les Japonais se défendirent si bien qu'il fallut abandonner la partie. En 1888, les Européens, peu nombreux, et surtout les missionnaires, offraient une meilleure chance de succès. Les agents du *Tai-Ven-Koun* lui rapportèrent la présence dans la capitale de la mystérieuse photographie, et on lui parla des secrets de la chambre noire! Le vieux conspirateur vit là une arme dont il ne tarda pas à se servir. On faisait courir le bruit que les missionnaires employaient des agents pour voler des enfants coréens, et que ceux-ci, après avoir été *bouillis*, étaient mangés par des missionnaires, les yeux

de ces enfants étant utilisés pour produire les images sur les plaques qu'on montrait aux indigènes comme preuve indiscutable de ce qu'on avançait. Le 17 juin 1888, la capitale était en émoi; le roi était dans la plus grande

Fig. 14. — Femmes coréennes. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

crainte et, cette fois, une catastrophe paraissait imminente. Ce jour-là, en traversant la place, de retour d'une promenade à cheval, je vis de mes yeux les cadavres de sept ou huit malheureux qui jonchaient la terre,

lapidés par la foule qui les avait attrapés, ayant avec eux des enfants volés; ces enfants, paraît-il, avaient été prêtés pour l'occasion et confiés à quelques agents inconscients destinés à être victimes de la fureur de la populace, qui voyait en eux les agents des missionnaires.

Le lendemain, une proclamation du Ministère des Affaires étrangères montrait que le *Tai-Ven-Koun* ne manquait pas de coadjuteurs gouvernementaux et qu'il allait peut-être arriver à son but. Cette proclamation est citée pour montrer le degré de civilisation que la Corée avait atteint en 1888; la voici :

« Dernièrement, il est arrivé à notre connaissance des rumeurs que le peuple perd ses enfants et que les étrangers les achètent et ensuite les font bouillir et les mangent; plusieurs voleurs d'enfants ont été attrapés dans les rues. S'il était vrai que les étrangers mangent des enfants, nous ne pourrions retenir notre indignation, mais nous ne savons pas encore si c'est vrai. Lorsque la vérité sera connue, notre Ministère agira. Lorsque le peuple verra un voleur d'enfants, qu'il le suive et ainsi vérifie à qui les enfants sont vendus et ensuite qu'il vienne faire son rapport à ce Ministère. Nous nous mettrons en correspondance avec les représentants des nations étrangères, et, s'il y a des coupables, ils seront exécutés, n'importe à quel pays qu'ils appartiennent. Il vous est commandé de ne pas ajouter à l'agitation actuelle, mais bien de chercher à trouver les coupables. »

Cette proclamation, signée de la plus belle plume de M. Tcho-Pyong-Sik, le ministre des Affaires étrangères, fut considérée par les représentants des puissances étrangères comme une provocation directe à émeuter la populace, et, d'un commun accord, les représentants de la France, de la Russie et des États-Unis demandèrent à leurs vaisseaux de guerre dans le port de Tchemulpo des détachements de marins. Leur arrivée inopinée mit fin à la conspiration du *Tai-Ven-Koun*, qui espérait faire égorger une centaine de résidents européens, sous prétexte qu'ils étaient *mangeurs de leurs enfants*, et, dans le désordre qui suivrait, chasser le roi, son fils, et se mettre à sa place.

V. — DE SÉOUL A L'ILE DE QUELPAËRT OU TCHAE-TCHIOU

L'île de Quelpaërt, que les indigènes désignent sous le nom de Tchae-Tchiou, est située dans la mer de Chine, à environ 96 kilomètres au sud de la péninsule coréenne, entre les parallèles 33° et 34° nord et les méridiens 124° et 126° est de Paris. Elle se développe sur une longueur de 64 kilomètres de l'est-nord à l'ouest-sud-ouest, tandis que sa largeur n'est que d'environ 27 kilomètres.

La haute chaîne de montagnes qui la traverse dans toute son étendue est dominée au centre par le pic élevé connu sous l'appellation de Halla-San, environ 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Bien que placée sur la route suivie par les navires qui naviguent dans les mers de Chine et du Japon, Quelpaërt est restée *terra incognita* et a continué à demeurer isolée du reste du monde encore plus strictement que la Corée même, dont elle est cependant une dépendance.

Il y a maintenant deux cent trente-cinq ans que le voilier hollandais l'*Épervier* (*Sparwehr*), qui se rendait de Batavia à Nagasaki, fit naufrage sur la côte de l'île. On sait par les renseignements qui nous sont parvenus que l'*Épervier* avait quitté Formose le 16 juillet 1653 et se dirigeait sur le Japon quand une tempête épouvantable s'éleva aux environs de Quelpaërt. Le bateau se trouvant à proximité d'une terre sous le vent, le capitaine, en présence d'une mort certaine, tenta de s'y mettre à l'abri; il ordonna en conséquence aux matelots de couper le mât et de se recommander à Dieu. Trente-six des soixante-quatre hommes composant l'équipage réussirent à gagner la côte, et parmi eux Hendrik Hamel, le subrécargue. Celui-ci, avec ses compagnons, passa quatorze années dans les prisons coréennes et parvint enfin, avec quelques-uns des malheureux qui avaient survécu à cette captivité, à prendre la fuite. Le récit qu'il publia plus tard de ses aventures est une merveilleuse histoire qui, partout où elle a été lue, a appelé la plus vive attention sur le royaume ermite.

Personne avant Hamel et personne, depuis lors, n'a foulé le sol sacré

de Quelpaërt. L'hostilité envers les étrangers et un isolement complet du monde extérieur sont devenus la base de la religion de ses habitants.

L'origine de cette aversion contre les hommes de toute race et de toute couleur restera sans doute toujours un mystère. Quelpaërt n'a pas d'autre histoire que la mythologie et les traditions dont le Halla-San est l'objet : c'est là que, d'après les croyances populaires, le premier homme vit la lumière du jour.

J'avais d'abord pensé me rendre au Pak-Tu-San, « la montagne à la cime toujours blanche », située dans le nord de la péninsule, pour explorer la rivière Ya-lou, découvrir ses sources dans cette montagne mystérieuse, et, peut-être pénétrer dans la Mantchourie, le plus riche des domaines pour les études ethnologiques. Mais je n'étais pas en mesure d'accomplir une telle expédition dans les délais qui m'étaient fixés ; il me fut donc nécessaire d'attendre une autre occasion et je me décidai à diriger mes projets sur le point de la Corée qui me semblait le plus intéressant après celui-là, c'est-à-dire Quelpaërt.

Dans ce voyage, je n'avais pas en vue seulement les découvertes géographiques, mais encore les recherches ethnographiques qui me permettraient de déterminer peut-être, au moyen des types que je rencontrerais, l'étrange et mystérieuse origine de sa population et ses relations avec celle de la Corée. Hamel, en effet, dit très peu de chose sur cette île où, sans doute, il ne séjourna pas longtemps, les indigènes qui redoutaient les étrangers s'étant empressés de le conduire sur la terre ferme.

Le 1^er^ septembre 1888, j'obtins de S. M. le roi, par la bienveillante entremise du président du Comité des Affaires étrangères de Séoul, la permission de visiter Quelpaërt et je fus muni, en vertu de ses ordres, d'un passeport et d'un *koun-tjà*, lettre spéciale de recommandation.

Le 5 septembre, accompagné de M. Kim-Won, que j'avais pris à mon service personnel comme interprète, et d'un cuisinier, je m'embarquai à Tchemulpo, à destination de Fousan. Nous arrivâmes le 7 dans ce dernier port, où je m'occupai d'affréter une barque indigène pour l'expédition. Mais il ne s'y trouvait alors aucun bateau qui pût être utilisé pour une semblable traversée. On ne pouvait songer aux jonques coréennes dont les patrons se refusaient à partir, alléguant les risques et les dangers qu'ils

auraient courus s'ils avaient transporté un étranger à Quelpaërt. Grâce à la courtoise intervention de M. Murota, consul du Japon, j'appris qu'il me serait possible de louer un sampan, long de 6 mètres et calant $1^{m},80$, appartenant à un de ses compatriotes. Comme il n'était pas d'autre alternative, je fis marché de suite avec le patron.

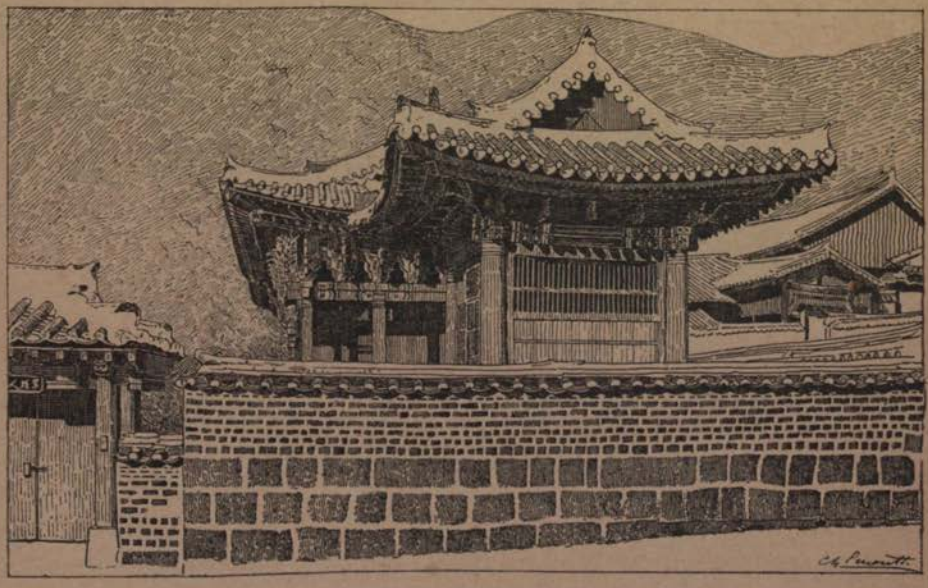
L'équipage comprenait, outre ce dernier et moi, cinq Japonais, mon interprète et mon cuisinier, soit en tout huit personnes. Je n'avais pas compté sur les risques plus que hasardeux d'un trajet accompli dans ces conditions, car il est inutile d'ajouter que mon petit bâtiment était certainement bien fragile pour affronter les dangers de la mer Jaune.

Nous quittons Fousan le 22 septembre, bien munis de provisions, en faisant route par la mer Intérieure. Bien que cet itinéraire rendît la traversée plus longue, je ne pus que m'en féliciter, car il me procura le plaisir inattendu de jouir de la vue d'une côte superbe et pittoresque, avec de nombreux ports qui contribueront beaucoup, quand ils seront ouverts au commerce, à augmenter les revenus de la Corée. Nous arrivons le 25, sans incident à Soando ou Port-Chrichton, comme le désigne la carte de l'Amirauté. J'avais espéré trouver là une jonque coréenne pour éviter les obstacles que je prévoyais devoir éprouver à mon débarquement à Quelpaërt, si j'arrivais dans cette île à bord d'un bâtiment monté par des Japonais, contre lesquels existe chez tous les Coréens un sentiment très prononcé d'hostilité. Mais ces prévisions ne se réalisèrent pas, et je me décidai à aller de l'avant avec mes matelots. Une bonne fortune inespérée me fit découvrir dans cette localité un pilote de Quelpaërt, un nommé *Yang Man Touk*, qui attendait une occasion pour y retourner. Je l'engageai aussitôt, et je suis redevable à ses bons offices d'avoir pu débarquer avec succès dans l'île. Le soir du 27, Touk, interrogé sur la probabilité d'un vent favorable, répondit : *Taïne Ouriga Tchae-Tchiou ril nïil pogesso*, qui veut dire en langue tchösen : Excellence, demain nous verrons *Tchae-Tchiou*.

Faute de vent, nous ne faisons voile vers le sud, dans la direction de Quelpaërt, que le 28 septembre, à 4 heures du matin. La brise est beaucoup trop fraîche pour notre petit bateau et la mer est grosse; néanmoins, le sampan continue sa route, et à midi, un peu plus de huit heures après,

Le pilote Yang-Man-Touk.

« Taïne Ouriga Tchae-Tchiou ril nïïl pogesso ! »



Tombeau d'un roi de Corée, au monastère de Sok-Ouang-Sa

(Province d'An-Pien).

nous avions franchi les 50 milles de mer qui nous séparaient de l'île, et, guidés par le pilote, nous entrions sains et saufs dans le port de Pelto.

Le port de Pelto est formé par deux collines qui, se prolongeant en dehors, rendent le Halla-San comparable aux deux pieds de l'avant d'un sphinx colossal. Au centre, dans une sorte de baie, plusieurs lignes de jetées ont été élevées avec un grand soin au moyen de roches volcaniques : par suite, les petites embarcations pour lesquelles elles ont été construites s'y trouvent bien protégées contre la mer. Une jetée extérieure, partant d'une des collines pour relier l'autre, constituerait, à peu de frais, un port admirable pour les vapeurs et voiliers d'un fort tonnage.

Pelto, connu des géographes sous le nom de « Ville du Nord », est bâti dans une vallée ou plutôt sur les flancs d'une colline dont les élévations successives atteignent les hauteurs du Halla-San, cultivé jusqu'à une altitude de plus de 600 mètres. On peut estimer approximativement à six cents le nombre de maisons, ce qui, d'après le procédé usuel de dénombrement, donnerait à Pelto une population de 3,000 habitants. Pour les constructions, on a employé les mêmes roches volcaniques que pour le port; bien que couvertes en chaume, elles ont une apparence de solidité que relèvent encore les hautes murailles qui entourent les ruelles étroites de la ville.

Au moment où nous pénétrons dans le port, les quais et les murs sont couverts d'une véritable fourmilière de curieux. On entend de longues clameurs, qu'accompagnent de grands gestes et des vociférations. Kim est très déconcerté, mais je le réconforte par l'ordre bref de montrer un visage impassible. « Que disent-ils? lui demandai-je. — Ils crient, me répondit-il: Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Pourquoi venez-vous? Les étrangers ne peuvent pas venir à Tchae-Tchiou. Allez-vous-en ! — Dites-leur, repris-je, de fermer leurs bouches. Nous ne voulons pas débarquer avant que leur mandarin nous y ait autorisés. Envoyez-nous votre chef. » Ce dernier fait bientôt son apparition; nous lui remettons nos papiers, et il disparaît avec la foule anxieuse d'apprendre quelle sorte de gens nous sommes.

« Un étranger vient à Quelpaërt! quel sacrilège! quelle calamité! » Telles étaient les interjections que murmuraient de tous côtés à nos

oreilles ceux qui restaient en arrière et qui se querellaient pour prendre la place les uns des autres, afin de jeter un coup d'œil sur l'homme blanc.

En attendant la réponse du gouverneur, le jour tomba et la nuit vint, sans autre incident que l'envoi d'une lettre impertinente qu'on nous adressa et que Kim me dit être une sorte d'interrogatoire pour connaître les raisons de notre voyage. L'auteur de cette lettre pleine de menaces n'avait pas cru nécessaire d'y mettre son nom, ce que je considérai comme un présage encourageant! Dès lors, toutes les dispositions furent prises par mes Japonais en vue d'une attaque. Le 29, à 10 heures du matin environ, j'envoyai Kim à terre pour s'enquérir auprès du mandarin des raisons de son silence. Il revint peu après pour me dire qu'une tente avait été dressée et que le préfet de police me recevrait sans délai, mais qu'on ne savait rien des intentions du mandarin. Vers midi, un messager vint m'apporter l'autorisation de descendre à terre. En même temps, des fonctionnaires en costume d'apparat, précédés de musiciens, s'assemblaient : aussitôt Kim et moi nous nous mîmes en route, protégés contre la foule par un détachement de *keuissos* (gardes), qui frappaient sans relâche la populace avec des bâtons et d'énormes gourdins.

Entrés dans la tente, nous nous trouvons en présence du préfet et d'un autre fonctionnaire, son subalterne, tous deux richement vêtus et assis en grande pompe sur une sorte de trône. Chacun de ces dignitaires portait de grosses lunettes de cristal fumé. Je fus l'objet de questions innombrables, relatives aux motifs qui m'avaient fait entreprendre ce voyage, et à toutes je répondis en présentant mon passeport et la dépêche officielle dont j'étais porteur : « J'ai affaire au gouverneur. Pourquoi ne m'écrit-il pas? » On me demanda en outre si j'étais missionnaire. A cette interpellation aussi singulière qu'inattendue, je répliquai quelque chose qui signifiait la négative. Le préfet parut très étonné que je fusse venu seul, sans un compagnon blanc, et me dit : « Je ne puis comprendre que vous soyez venu à Quelpaërt tout seul. » Et il ajouta : « Si vous aviez amené un autre homme blanc avec vous, cela aurait été très mauvais pour vous et le peuple vous aurait tués tous les deux. » Franchement, je commençais à penser que la population était peut-être moins hostile aux étrangers que les fonctionnaires eux-mêmes. On envoya alors chercher un de mes ma-

telots japonais : on prit exactement note de son âge, de sa profession et de son nom, et en même temps de tous les détails qui nous concernaient.

Je portais un uniforme militaire qui avait fait un long service, mais qui était encore élégant et richement orné de galons d'or. Il provoquait presque autant de surprise et d'attention que ma personne. Mes cheveux, mes yeux et mon teint étaient un sujet d'étonnement constant pour la foule qui ne pouvait être retenue en arrière que par les coups ininterrompus des gourdins. La collation d'usage fut ensuite apportée : elle consistait principalement en algues marines frites, en poisson, en biches de mer (holoturies), et diverses autres choses que je ne pus identifier, et en vin (extrait de céréales). Après avoir mangé les algues et bu cette liqueur, je me trouvais, en fin de compte, fatigué de cette réception interminable. Je me levai pour m'en aller et retournai à mon bateau. Plus tard les fonctionnaires vinrent me voir et je les abouchai avec Kim qui leur montra tout mon attirail. Mes jumelles de théâtre et de campagne leur procurèrent — ce qui paraîtra étrange — la plus grande surprise. C'était pour eux une chose absolument magique que de voir les objets se rapprocher d'eux au point, disent-ils, de pouvoir les toucher.

Le 30 septembre au matin, le gouverneur, à qui j'avais envoyé une note pour protester contre la situation qui m'était faite, et qui était en somme celle d'un prisonnier, donna des ordres pour que je fusse conduit à la capitale. Les préparatifs du départ terminés et des poneys ayant été mis à notre disposition, je partis avec mon interprète, le cuisinier et un matelot japonais, accompagné de bannières déployées et de musiciens jouant des airs discordants. Un détachement de deux cents soldats composait l'escorte. Et quels soldats! A les voir vêtus d'une sorte d'armure ou cotte de mailles déchirée, couverts de casques munis d'une pointe, leurs longs cheveux s'échappant de leur coiffure et tombant sur leur figure et autour de leur cou, on aurait cru qu'ils avaient servi sous les drapeaux de Ghenkis-Khân et de Koublaï-Khân, ou qu'ils avaient formé une partie des hordes de Tamerlan ou des troupes mantchoues et mongoles qui, plus tard en 1637 (quinze ans seulement avant l'arrivée de Hamel), envahirent la Corée, brûlèrent Séoul et s'emparèrent de la famille royale. Leurs fusils étaient du modèle le plus rudimentaire et le plus primitif. Si ce n'étaient

pas des instruments de défense formidables, du moins un collectionneur d'armes antiques aurait eu là un riche champ à exploiter.

Une marche de deux heures nous amena à la porte méridionale de Tchou-Song. Aux approches de la capitale, on suit une route étroite bordée de chaque côté par de hautes murailles qui dévalent de celles qui entourent la ville. La lourde porte était fermée : on me dit que, conformément à une ancienne coutume, la nouvelle de notre arrivée devait être portée au gouverneur : par suite, nous descendîmes de cheval pour attendre son bon plaisir. Les murs étaient garnis de tourelles et de postes d'observation que couvrait en ce moment une foule innombrable; des milliers d'yeux cherchaient à contempler l'étranger.

En vertu des ordres donnés par le gouverneur, la porte fut ouverte, et, après avoir repris nos montures, nous pénétrâmes dans les rues de Tchou-Song. La foule compacte n'était retenue que par les coups de gourdin vigoureusement appliqués par les gardes.

Après un court trajet, notre colonne tourna tout à coup à l'ouest et continua sa marche pendant cinq minutes, pour déboucher ensuite dans une large voie sur les côtés de laquelle plus de deux cent soldats, portant le même costume que ceux de notre escorte, étaient rangés sur une seule ligne. Un pavillon de réception fermait l'avenue : on y voyait assis en grande pompe le mandarin entouré d'une foule de curieux. En cet instant, un coup de fusil fut tiré. Kim en fut complètement démoralisé et je confesse que je ne me sentis pas moi-même très à mon aise, dans l'ignorance où j'étais de sa raison d'être. Ce n'était, paraît-il, autre chose qu'un signal pour nous inviter à avancer. Je descendis de cheval et, accompagné de Kim, je suivis jusqu'aux degrés du pavillon le maître de cérémonies qui rampait plutôt qu'il ne marchait : arrivé devant le gouverneur, il tomba sur ses genoux comme s'il se trouvait en présence d'un personnage royal. Quittant Kim qui entra par une porte de côté, comme le prescrit l'étiquette, je me frayai un chemin à travers la salle d'audience remplie par la foule, et pris la place d'honneur à gauche du mandarin qui m'y avait convié.

Le gouverneur était un homme d'environ cinquante ans, d'un aspect imposant, difficile à définir à cause des énormes lunettes qu'il portait, mais

il devait certainement être d'origine tartare. Il était richement habillé de soie et son chapeau rond était orné de plumes de paon, insigne de son rang.

Le mandarin commença par s'excuser du retard qu'il avait mis à me recevoir. « Ma visite, disait-il, l'avait fort embarrassé. Deux cents personnes s'étaient adressées à lui pour protester contre la permission qui m'avait été accordée de débarquer. Aucun étranger n'avait jamais auparavant reçu la permission de venir à Quelpaërt. Pour aucune raison, le visiteur ne pourrait se rendre à Halla-San, qui était consacrée aux dieux du peuple. Si cette défense était enfreinte, il faudrait ensuite faire des sacrifices pendant une centaine de jours pour rendre propices les esprits de la montagne, car si l'on n'agissait pas ainsi, il surviendrait de grandes calamités, les récoltes seraient perdues, etc. »

Il n'y avait d'autre chose à faire que de se soumettre à ces conditions. Un repas fut apporté; il se composait de biches de mer, d'algues marines frites, de poisson, de miel et de vin. Mon domestique et le matelot japonais étaient assis à quelque distance, très effrayés, car ils ne pouvaient comprendre le sens de l'entrevue et craignaient qu'il ne résultât de tout cela quelque chose de terrible pour eux. Du reste, on ne saurait guère les blâmer de leurs craintes, parce qu'ils entendaient les menaces violentes qu'on proférait autour d'eux. Enfin, cette longue audience se termina. Le gouverneur envoya son maître de cérémonies pour m'escorter jusqu'à la maison qu'il m'avait réservée. Il me pria d'excuser la pauvreté de ce logis, et il eut raison. Déjà, le matin, on m'avait donné à monter un poney sauvage qui n'avait jamais été dressé (avec l'intention, je crois, de me faire casser le cou), et maintenant j'allais habiter une cabane empoisonnée par les miasmes les plus épouvantables. Kim et le cuisinier étaient ravis, car ils pensaient que le maître ne voudrait pas rester dans un tel endroit et qu'on partirait bientôt. Ils n'avaient pas tort, car je me proposais de partir le plus tôt possible avec les notes et observations que je comptais prendre, et de quitter tout de suite Tchou-Song. J'envoyai Kim, après le déjeuner, chez le gouverneur, pour lui demander de m'envoyer une garde destinée à m'accompagner, dans la matinée, à travers les rues de la ville, que je voulais photographier.

Je parlerai à peine de la seule nuit que nous avons passée au milieu de l'air empesté de nos logements. Kim était complètement malade par suite des événements émouvants de la journée, et je redoutais les conséquences d'une autre nuit. Dans la matinée, la garde arriva rapidement, et, en compagnie d'un officier, je visitai les endroits les plus importants de la ville et accomplis avec succès mon projet, le peuple étant retenu à la baie, ou plutôt dans ses cases, par les ordres péremptoires du gouverneur, que les soldats qui gardaient et dégageaient les rues étaient chargés d'exécuter. Cela fait, je rendis visite au gouverneur, le photographiai, lui et son entourage, et lui fis mes adieux après un repas auquel je pris peu de part. A 4 heures et demie, avec des chevaux qui nous avaient été envoyés et des coolies pour porter les bagages, nous suivîmes la colonne détachée pour nous servir d'escorte et revînmes par la route de la porte de l'Est qui est très agréable et pittoresque, et serpente à proximité de la mer. Arrivés à Pelto, au coucher du soleil, nous nous dirigeâmes immédiatement vers notre petite barque. L'équipage était ravi de notre retour et avait compté avec une grande anxiété les minutes de notre absence.

Deux mots maintenant pour décrire la ville que nous venions de visiter.

VI. — LA CAPITALE DE QUELPAËRT

Tchou-Song est la capitale de Quelpaërt. Elle est située à environ un mille de la mer, à une distance qui ne dépasse pas 4 milles du port de Pelto. Elle est entourée, comme nous l'avons déjà dit, d'une muraille de 6 mètres de haut, sur près de 1 mètre de large, et construite avec des roches noires volcaniques. Les maisons sont bâties avec les mêmes matériaux et couvertes en chaume. Tchou-Song a trois portes appelées respectivement *tonh-moun*, la porte de l'Est, *ss'o-moun*, la porte de l'Ouest, et *nam-moun*, la porte du Sud. C'est une des trois principales villes de Quelpaërt, qui sont : Tchou-Song, dans le nord ; Tchengha, dans l'est, et Taitcheng, dans le sud. Elle a une population qu'on peut évaluer à 25,000 âmes, en se basant sur ses cinq mille maisons. Les deux autres villes ont cha-

cune 5,000 âmes, de sorte que la population entière de l'île se monte approximativement à 50,000 personnes.

Les bâtiments officiels se composent d'une salle d'audience d'une structure imposante et construite dans le style des Yamen chinois, de la résidence du gouverneur et d'un certain nombre de résidences du même genre qui ont dû être jadis élégantes, mais qui tombent aujourd'hui en ruines. Tout près de la salle d'audience, on voit une cloche placée dans un kiosque qui rappelle, en miniature, celui de Tchong-no, à Séoul. Cette cloche semble n'avoir aucun usage particulier. Les portes de la ville ne sont pas fermées à la nuit tombante et les habitants ne sont pas forcés de rester chez eux comme à Séoul, les personnes des deux sexes étant libres de circuler selon leur bon plaisir.

La campagne qui environne Tchou-Song et Pelto est bien cultivée et des murs solides entourent les champs en exploitation. Les haricots, les pois, l'orge, le millet, le sarrasin et le froment sont les principaux produits, Le froment est la base de l'alimentation à Quelpaërt, quoique le riz soit aussi cultivé, mais en petite quantité.

Les fruits consistent en oranges, limons et différentes sorte de prunes. De grandes quantités de miel sont recueillies dans les montagnes. La faune est représentée par le sanglier, l'ours et le daim qui s'y trouvent en grand nombre.

La famille des oiseaux y est très bien représentée : l'oie sauvage, le cygne, le faisan doré et la caille y abondent, me dirent les indigènes. Je n'en vis point cependant et fus incapable de vérifier leur assertion. Les insulaires aiment beaucoup la pêche; pour se livrer à cet exercice, ils se servent d'une sorte de radeau à double pont sur lequel on peut voir en tout temps un grand nombre de personnes occupés à pêcher dans le port de Pelto et les environs. On trouve là, en grande quantité, une monstrueuse bivalve (huître perlière), connue sous le nom de *tchon-pok*, dont la chair est très estimée quand elle est sèche et dont la coquille fournit une superbe nacre que les Coréens recueillent et vendent aux Japonais; ceux-ci l'envoient alors dans leur pays où elle est employée pour la fabrication des objets incrustés et l'ornementation des boîtes. Les algues marines sont un important élément de nourriture pour les gens de la côte et des îles.

A propos de religion, Hamel dit : « Les Coréens en ont à peine une. Ils ne connaissent rien des mystères et des prédications, et par conséquent n'ont pas de discussion touchant les matières religieuses. » La religion bouddhique a pénétré en Corée au IVe siècle et a atteint son apogée de splendeur de 960 à 1392 de notre ère. A cette époque, on bâtit de splendides monastères et des temples dont quelques-uns existent encore, quoique tombant en ruines. Il est certain que le bouddhisme s'établit à Quelpaërt, car le long des rues à travers lesquelles nous passâmes, je remarquai quatre grandes statues de Bouddha usée et défigurées par l'empreinte du temps.

Aujourd'hui, la religion des habitants de Quelpaërt se réduit simplement à une croyance aux esprits de la terre et de l'air (une sorte de chamanisme, un mélange d'adoration des ancêtres avec les idées de Pythagore); mais, dans ces convictions, la foi dans le dragon est l'idée suprême et prédominante. Les dieux de Quelpaërt sont réunis dans le *Halla-San* et, sauf les statues précitées, il ne reste dans l'île aucun vestige du bouddhisme.

Un vieillard, qui est venu me faire visite pendant mon séjour dans l'île, a fait la réponse suivante à ma question concernant l'histoire ancienne de l'île, sa religion, etc. :

« Lors de la création de la terre, l'homme n'existait pas. Mais, un jour, de ces cimes (désignant les hauteurs de la montagne Halla-San) il sortit trois hommes qui s'appelaient *Ko*, *Yang* et *Pou*.

« C'est ainsi que l'homme est venu sur la terre.

« Les trois hommes descendirent la montagne en causant de choses graves et ils se rendirent aux bords de la mer; à peine s'y trouvèrent-ils qu'ils apercevaient une boîte, qui, apportée par les vagues, fut déposée à leurs pieds. Sans attendre ils enlevèrent le couvercle et, à leur grande joie, y trouvèrent dedans trois jolies femmes, qu'ils s'empressèrent d'épouser : de là, l'origine de la race humaine. Quant à l'origine des bêtes et autres choses nécessaires à la vie de l'homme, elles ont été déposées sur les cimes d'Halla-San par des nuages. »

Puis le vieux ajouta :

« Les descendants de *Ko* du 15e grade ont construit un bateau avec

lequel ils s'embarquèrent faire un voyage. Ils sont descendu en Corée où ils ont rendu visite au roi, guidés par un astre. Il paraît que leur arrivée avait été prédite par l'astrologue de la cour du roi de la Corée et pour cette raison Tchae-Tchiou rend tribut à Tchosen. »

Tchösen a bien son premier roi qui descend des nuages et se trouva sous un arbre de santal. Tchae-Tchiou pourra bien, de son côté, placer le berceau de ses trois Adam dans le sein de la montagne d'Halla-San.

Dans le *San-Kokf-Tsou-Ran-to-sets* ou « Aperçu général des trois royaumes », traduit de l'original japonais-chinois par Klaproth, on trouve sur Quelpaërt la note suivante : « Tsi-tcheou-tching est au sud de Nan-ynan-fou et sur l'île Nan-haï-to de la mer Méridionale, qu'on appelle aussi île de Tsi-tcheou. Ce furent les rois de Tchao-sian, qui établirent ici une ville de deuxième ordre... C'est l'ancien Tan-lo. Sous les Yuan (1301), on établit à Tan-lo un commandement militaire ainsi qu'une station de la marine » (p. 55-56).

Dans l'histoire de la Corée, intitulée *Toung-Kouè-tong-Kian*, citée dans la grande *Encyclopédie japonaise*, on lit : « Tan-lo est une île située dans la mer, au sud de la Corée. Du temps de Tcheou-wen-wang, roi de Pé-tsi, ses habitants envoyèrent pour la première fois le tribut au Pé-tsi. Il y a une montagne qui est sortie de la mer ; voici ce que les habitants de Tan-lo racontent sur son origine : Des nuages et des brouillards couvraient la mer, et la terre trembla avec un bruit de tonnerre pendant sept jours et sept nuits ; enfin les ondes s'ouvrirent et il en sortit une montagne haute de plus de 100 *tchang* (1 tchang = 3^{m},381) et ayant 40 *li*, ou plus de 22 kilomètres de circonférence. Il n'y avait ni plantes, ni arbres, et une épaisse fumée couvrait sa cime qui, de loin, paraissait être composée de soufre. Thian-Kong-tchi, docteur de l'Université de Corée, y alla pour examiner la montagne en détail et en fit un dessin qu'il rapporta. Cet événement eut lieu sous la dynastie chinoise des Song, dans la quatrième des années *King-té* (1007 de J.-C.). Sous les Song, dans la sixième des années *Tchao-ting* (1233 de notre ère), l'empereur mongol Ogadaï envoya son général Sa-li-tha pour conquérir la Corée.

« Celui-ci arriva en effet jusqu'au sud de la ville royale et s'empara de Tchou-tchou-tching... Les Mongols établirent dans la capitale et dans les

autres villes un système d'inspecteurs (au nombre de 72) qu'ils appelèrent « Darouk-hatchi ». Tous ont été, ce me semble, mis à mort par le peuple de Kaoli. Les Mongols envoyèrent alors une armée contre le Kaoli, et, prenant chaque cité l'une après l'autre, rétablirent l'ordre et la paix. Depuis 1264 jusqu'à 1294, les habitants du pays tout entier furent incorporés sous les bannières mongoles. »

Il ne semble pas douteux que les habitants de Tchae-Tchiou soient les descendants des Mongols qui, comme le prouvent les relations chinoises, s'installèrent dans l'île, il y a six cents ans, et y établirent, outre des garnisons, les jetées qui ont gardé l'empreinte du temps comme du génie de ceux qui les ont construites et qui attestent aussi des sentiments guerriers. J'ai su que des livres et des manuscrits existaient dans l'île, mais malgré toutes les ruses que j'ai employées pour m'en procurer, je n'ai pu réussir à en obtenir même un seul. Cela ne semblera pas, du reste, étrange au voyageur qui a vécu en Corée, car, à Séoul, aussi bien qu'à Tchou-Song, c'est un vrai travail d'Hercule que d'arriver à jeter un coup d'œil sur un volume relatif au passé de la Corée : on regarde presque comme un crime de parler des actions des morts, vénération qui va même jusqu'à éviter, autant que possible, de mentionner le nom des rois.

Durant mon séjour à Tchae-Tchiou, je demandai fréquemment des renseignements sur Hamel. Mais tout souvenir de sa visite s'est évanoui avec la génération qui l'a vu. Un vieillard de quatre-vingts ans me dit que, quand il était encore enfant, un bateau s'était échoué sur la côte, mais que les passagers n'avaient pas été autorisés à rester dans l'île et avaient été renvoyés immédiatement sur le continent.

Je m'étais laissé dire que les Portugais s'étaient jadis établis à Quelpaërt. Cette assertion semble n'avoir pas le moindre fondement, si l'on en juge par le teint et le type des habitants qui ont l'air absolument mongol et tartare.

Le 2 octobre, me trouvant toujours dans l'impossibilité de débarquer mes hommes, même après la visite que j'avais faite à la capitale, et tenu sous une stricte surveillance, je résolus de me retirer. Un changement de vent nécessaire, et nous n'attendions pas autre chose.

Je passai la journée sur le quai à faire des photographies, recevant des

visites, entre autres celles de beaucoup de personnages de la classe officielle, affligés de maladies de foie, de fièvres gastriques, d'ophtalmies et de syphilis. A Tchae-Tchiou, comme dans l'Afrique centrale, une boîte bien garnie de médicaments est la meilleure arme pour détruire les préjugés d'un peuple sauvage. Malheureusement, mon stock de remèdes fut bientôt épuisé et je fus dès lors forcé de mystifier ceux qui venaient me consulter, en leur donnant des préparations inoffensives que je pus faire (avec de l'eau de mer comme base). L'ordre transmis au capitaine de partir aussitôt que le vent aurait changé, donna une nouvelle vie à mon équipage ainsi qu'à Kim et à Tchong qui étaient plus ou moins inquiets. Il ne fallait pas non plus oublier notre vieux pilote *Yang Man Touk*, qui avait pris place parmi nous de force et qui avait été, s'il faut en croire ses dires, chassé du pays et menacé violemment parce qu'il nous avait amenés à Quelpaërt. Je le fis venir et lui proposai de le conduire à l'extrémité orientale de l'île d'où il pourrait, sans obstacle, gagner sa maison qu'il disait être située dans l'intérieur. Je lui donnai une certaine somme d'argent en *sapèques* (petites monnaies de cuivre enfilées dans une corde) qu'il enroula autour de son corps, en me faisant le *k'ot'éou* (salutations) à plusieurs reprises, et en m'avouant qu'il n'avait jamais été possesseur d'une aussi forte somme. Il insinua ensuite qu'il irait silencieusement à terre la nuit venue et se dirigerait vers la demeure d'un ami ; il n'était pas effrayé, disait-il, il ne lui arriverait pas malheur. Et il s'en alla comme il l'avait dit.

Le 3 octobre, à 3 heures du matin, le capitaine me réveilla. Le vent, disait-il, avait changé et était favorable. « Partons, capitaine », lui répondis-je. Notre barque, éclairée par un brillant clair de lune, sortit alors tranquillement du port ; grâce à une bonne et forte brise, elle pressa son allure dans sa course vers le continent. Au coucher du soleil, nous gagnâmes sans encombre le point sous le vent du groupe Soando et, tournant vers le nord-est, nous continuâmes notre route durant la nuit et le jour suivant.

Le 5, nous entrâmes dans le petit port de Madjamok pour prendre de l'eau fraîche.

Le 6, nous étions à To-yong, un superbe port, magnifiquement situé. De ce point, le rivage offre une succession de jolis petits villages qui sont une preuve de la prospérité du pays.

Le 7, à midi, nous étions de retour à Fousan. Cinq cents milles dans un sampan, les dangers de la mer, la rencontre possible d'un typhon, un heureux voyage à la mystérieuse et terrible île de Quelpaërt, telles furent les causes pour lesquelles notre petit bateau et son équipage, au milieu des simples pêcheurs qui nous souhaitaient la bienvenue avec enthousiasme, furent chaudement félicités de leur heureux retour.

Fousan (35° 6′ latitude et 126° 41′ longitude est de Paris) constitua jusqu'en 1868 un fief de Tshushima. A cette époque, il fut volontairement cédé par le Japon à la Corée. A la suite d'un traité avec le Mikado, en 1876, il fut ouvert au commerce. C'est encore une concession japonaise quant à l'aspect, à la construction et à la population qui comprend 3,000 âmes. La ville indigène coréenne est située à 3,800 mètres de distance, à la pointe de la baie, mais ce n'est qu'une simple réunion de huttes en boue et en chaume.

Le port de Fousan est peut-être le plus important de la Corée : il a un grand commerce d'exportation qui consiste en céréales, haricots, pois, peaux, os, algues marines, poissons, ailerons de requin, *tchon-pok* secs et coquilles de tchon-pok, chanvre et minerai de cuivre. Son climat est doux et sec, si bien qu'il peut être considéré comme le séjour le plus charmant de la Corée. Le port lui-même est excellent : il est absolument fermé par la côte et l'île du Daim, qui le met à l'abri de la mer et des typhons dont les forces s'épuisent en vain contre cette île majestueuse.

Le consul du Japon à Fousan, M. Murota, est à la tête du conseil municipal de cette ville; grâce à sa direction intelligente, des rues et des avenues vont être ouvertes, et sous peu Fousan deviendra une station d'été où se donneront rendez-vous les gens de la capitale, dont le climat est insupportable pendant la saison chaude, en raison de l'excessive température et de la malpropreté inénarrable qui distingue Séoul.

Le 19 octobre, je pris passage sur le steamer *Takachio Maru* pour aller à Guensan ou Wôn-San, et de là à Vladivostok, ville russe située au nord-est de la Sibérie.

Vladivostok va être puissamment fortifié par une série d'ouvrages qui commanderont l'entrée de la baie. Il possède aussi une garnison militaire de soldats cosaques dont le nombre est, dit-on, de quinze mille, et sa popu-

lation, sans compter les effectifs de l'armée et de la marine, est de dix mille âmes. Il y a là un grand nombre de Russes, de Finnois, de Polonais et d'Allemands. Le commerce est presque entièrement entre les mains de ces derniers. Les basses classes sont composées d'Aléoutiens, d'Aïnos et Kouriles du Sakhalien et du Yesso, de Korouks, de Tchouks et de Kamschadales, de Lamouts, de Goulaks, de Yackouts et de Bouriates, originaires des bords de l'Amour, de Menzes venant de Possiet, de Tartares, de Manjoors et d'Orochons, habitants des territoires qui s'étendent jusqu'à l'Olga. Parmi eux doivent être compris six cents Japonais, trois mille Chinois et mille coolies coréens. Ce mélange d'individus donnera quelque idée de la population mixte de Vladivostok.

Les autorités russes ont tout récemment établi de très lourdes taxes sur presque toutes les marchandises étrangères, dans le but avoué d'éloigner les négociants étrangers et d'encourager leurs propres commerçants.

Vladivostok a l'apparence d'une des villes sauvages situées sur la frontière occidentale de l'Amérique. Le long de bâtiments en pierre et en briques presque semblables à des palais, on peut voir de misérables masures en bois qui servent de demeure aux pauvres, mais qui remplissent aussi l'office de cabarets, la consommation de « vodka » étant véritablement effrayante à Vladivostok.

Vladivostok, le *terminus* qu'on a en vue pour le chemin de fer transsibérien projeté, est sans doute destiné à devenir, dans un avenir rapproché, un point d'un intérêt politique considérable. Le climat y est réellement exécrable; les hivers y sont longs et très froids, et les étés, bien que frais, y sont caractérisés par des brouillards continus qui enveloppent la cité comme d'un manteau de brume et de ténèbres. Une poste impériale traverse la Sibérie, longe le fleuve Amour et se dirige vers Tchita, Irkotsk sur le lac Baïkal, Tomsk, Perm et Nijni-Novgorod, pour de là gagner Moscou.

Le 26, je revins par le même steamer à Wônsan, où je me proposais de prendre la route de terre à travers la Corée pour rentrer à mon poste, distant de 290 kilomètres.

Wônsan ou Port-Lazareff est un superbe port bien fermé. C'est de lui qu'on a dit : « Ses rivages sont une suite de magnifiques anses et promontoires, et les flancs de ses collines, tombant à pic dans un drap verdoyant

de gazon, de ronces et d'arbustes, plongent ici dans l'eau profonde, tandis que là-bas c'est une plage couverte de blancs galets. Il contient un mouillage de plusieurs milles carrés, avec une profondeur d'eau de 6 à 10 brasses, et une marée qui ne monte et ne descend que de 2 pieds. »

La structure des maisons de Wôn-San est de style japonais, et, en fait, la plus grande partie de sa population est japonaise. On rapporte qu'il y a beaucoup d'or dans le pays environnant et qu'on exporte de là une quantité considérable de poudre de ce métal. On se livre aussi, à Wôn-San, à un grand commerce de fourrures et de peaux, les tigres et les léopards s'y trouvant en grand nombre.

Le 29 octobre, je fus reçu chez deux personnes hospitalières, le commissaire des douanes de Wôn-San et son assistant, qui me procurèrent un guide et deux chevaux de bât, et, avec ce simple moyen de transport pour moi et mes bagages, ou plutôt pour mes bagages seulement, car je fis presque toute la route à pied, je quittai Wôn-San. Je me rappellerai toute ma vie ce renvoi de mes domestiques pour faire, sans compagnie, un voyage dans un pays où un serviteur est presque le seul titre nécessaire pour être rangé parmi les *Yang-Ban* (nobles). J'ai à peine besoin de dire que je souffris d'abord des puces et de tous les autres insectes hémiptères, que je fus ensuite cuit au point d'en mourir dans les horribles chenils où je fus obligé de dormir pendant la nuit, et que je perdis enfin toute ma dignité en voyant que des coolies employaient, pour s'adresser à moi, l'expression « yo-po » (dis donc!), comme s'ils avaient affaire à un de leurs camarades.

Je traversai en route des *placers* et des mines d'or et j'atteignis le cours d'eau connu sous le nom de Han, qui passe près les murs de la capitale, que je suivis pendant 32 kilomètres depuis ses sources bouillantes dans les montagnes jusqu'à l'endroit où il s'élargit et se transforme en une fière et murmurante rivière.

Dans la matinée du 4 novembre 1888, j'entrai à Séoul.

Le 10 novembre et de rechef le 18 décembre, le roi m'invita à venir le voir en audience privée. Il s'intéressa beaucoup à mon voyage à Quelpaërt. Chose assez étrange, il ne connaissait rien ou presque rien de ce pays mystérieux et du peuple qui l'habite, et était curieux d'avoir à ce

sujet des renseignements, en même temps qu'il désirait savoir quel serait le meilleur système de défense des côtes à appliquer à Quelpaërt et à Wôn-San. J'accédai naturellement à la demande du roi qui saisit cette occasion de renouveler sa gracieuse proposition par laquelle il voulait que j'acceptasse le commandement en chef de son armée, honneur que je croyais de mon devoir de décliner. C'est par cet agréable épisode que se termina mon expédition à Quelpaërt ou à l'île de Tchae-Tchiou.

Fig. 15. — Femmes coréennes. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

VII. — UNE FÊTE CORÉENNE

Le 21 de la 3ᵉ lune de l'année 498 de la dynastie coréenne actuelle, qui correspondait au 1ᵉʳ mai 1889, je reçus une invitation à déjeuner chez Son Excellence Tcho-Pyong-Sik, le président du Ministère des Affaires étrangères coréen. L'invitation, qui fut adressée également à tous les membres du corps diplomatique et consulaire, était écrite en chinois. Le billet portait la figure d'une femme assise sous l'ombre d'un chrysan-

thème, fleur chère aux Coréens comme aux Japonais mêmes. Cela n'avait pas une signification spéciale si nous n'avions été prévenus d'avance que M. Tcho allait réunir, à cette occasion, toutes les kisangs ou danseuses dont nous avons parlé comme formant partie de toute fête officielle. L'invitation était drôlement conçue, la voici :

« Le rouge est en train de disparaître, le vert devient gras, ce qui annonce que le printemps est arrivé. C'est la saison de la joie. Ne viendrez-vous donc pas me prêter le plaisir de votre présence et vous joindre à moi et à mes amis pour festoyer des bonnes choses que j'ai préparées à cette intention, à midi du 1er mai.

« *Signé* : Tcho-Pyong-Sik. »

« Le rouge est en train de disparaître, le vert devient gras », qu'est-ce que cela peut dire, Monsieur Wo? Et ce dernier a répondu : « En Corée, les fleurs fleurissent avant les feuilles. » Et, en effet, en regardant par la fenêtre, je me suis rendu compte de la vérité, et la métaphore employée par M. Tcho n'était que l'affirmation d'un fait banal.

A midi donc, exactement je me trouvai avec mes collègues chez M. Tcho. Le ministre est un homme de soixante-cinq ans. Et puisque la vieillesse est considérée comme honorable en Corée, le meilleur compliment qu'on puisse faire c'est de dire : « Votre Excellence a l'air fatiguée aujourd'hui », ou bien : « Monsieur le Ministre, vous avez vingt ans de plus que vous n'aviez hier. » Le ministre en sera fort content et sans doute rendra votre politesse par un compliment pareil. Comme on le voit, il y a loin de ce code-là en Occident !

M. Tcho m'a accueilli avec ses cordiales salutations et m'a complimenté au sujet de mon âge, ce qui ne m'a fait aucune impression fâcheuse. De la salle de réception où je me trouvai obligé d'accepter un verre de *sul*, nous passâmes à la salle à manger, où notre hôte nous plaça à table : à côté de chacun de nous se tenait une de ces singulières créatures, les kisangs. La table était garnie de fleurs ou plutôt des fleurs de cerisier et de prunier, qui prêtaient un air d'élégance à la salle en même temps qu'elles exhalaient un parfum exquis. La nourriture coréenne est loin

d'être appétissante, et ne plaira jamais à un palais raffiné; il suffit de mentionner le poisson, qui est préféré à un état presque putride, et le *kimtchie*, espèce de choucroute pourrie dont l'odeur est insupportable : deux plats qui indiquent la cuisine du pays. On ne nous a pas assujettis à ce menu, mais à un repas européen, préparé par un cuisinier chinois et servi par les garçons chinois et japonais, qui ont appris leur métier, pour la plupart, à bord des navires de guerre européens.

Le marché de Séoul est rempli en abondance, sans parler du choix, du meilleur gibier : oies et canards sauvages, cygnes, outardes, faisans, cailles, lièvres. Comme poissons : le *taï*, goujons et d'autres espèces. Le seul fruit qui arrive à la perfection est le *kam* ou plaquemine qui, en Corée comme au Japon, est un fruit aussi gros qu'une pomme ordinaire et vraiment délicieux.

Après le champagne, on nous servit du *sul* chaud, et malgré que ce liquide soit fort capiteux il en faut une quantité considérable pour enivrer le Coréen, grand buveur d'ailleurs. La conversation à table, cela se comprend, roule entre les Européens; les kisangs boivent sec mais sont très réservées à l'adresse des étrangers, se contenant de nous envoyer des regards fauves.

La femme coréenne est loin d'être jolie, et sa coiffure n'est pas faite pour compenser cette qualité qui lui manque. Ses cheveux, très noirs, sont plâtrés sur la tête avec de l'huile rance, séparés au milieu de la tête et rassemblés à la nuque par des épingles en argent longues de $0^{m},25$. Elle a le teint jaunâtre, de petits yeux, le front très proéminent et la figure marquée de variole, maladie à laquelle peu d'indigènes échappent. La femme marche peu et possède des pieds excessivement petits et très jolis, sans avoir recours aux moyens employés par les Chinoises. Sa robe décolletée laisse voir les seins, et la ceinture remonte si haut qu'on peut se demander si elle peut mériter ce nom. Elle doit porter beaucoup de sous-vêtements d'après le volume de sa robe, ce qui donne au tout ensemble l'apparence d'une bouteille ou plutôt d'une cruche. Elle est chaussée de petits souliers en drap bleu clair avec les pointes retroussées à la façon des babouches turques. Le chapeau est de deux sortes : un pour la toilette, l'autre pour la petite tenue. Le premier est à peu près de même modèle que celui porté par

l'ancien soldat tartare; c'est un chapeau en feutre noir, à larges bords et à fond conique duquel pend une aigrette en laine ou en crin de cheval, teinte en rouge ou bleu. L'autre est une casquette ressemblant à celle portée par nos cavaliers lorsqu'ils font un service de corvée, coquette-

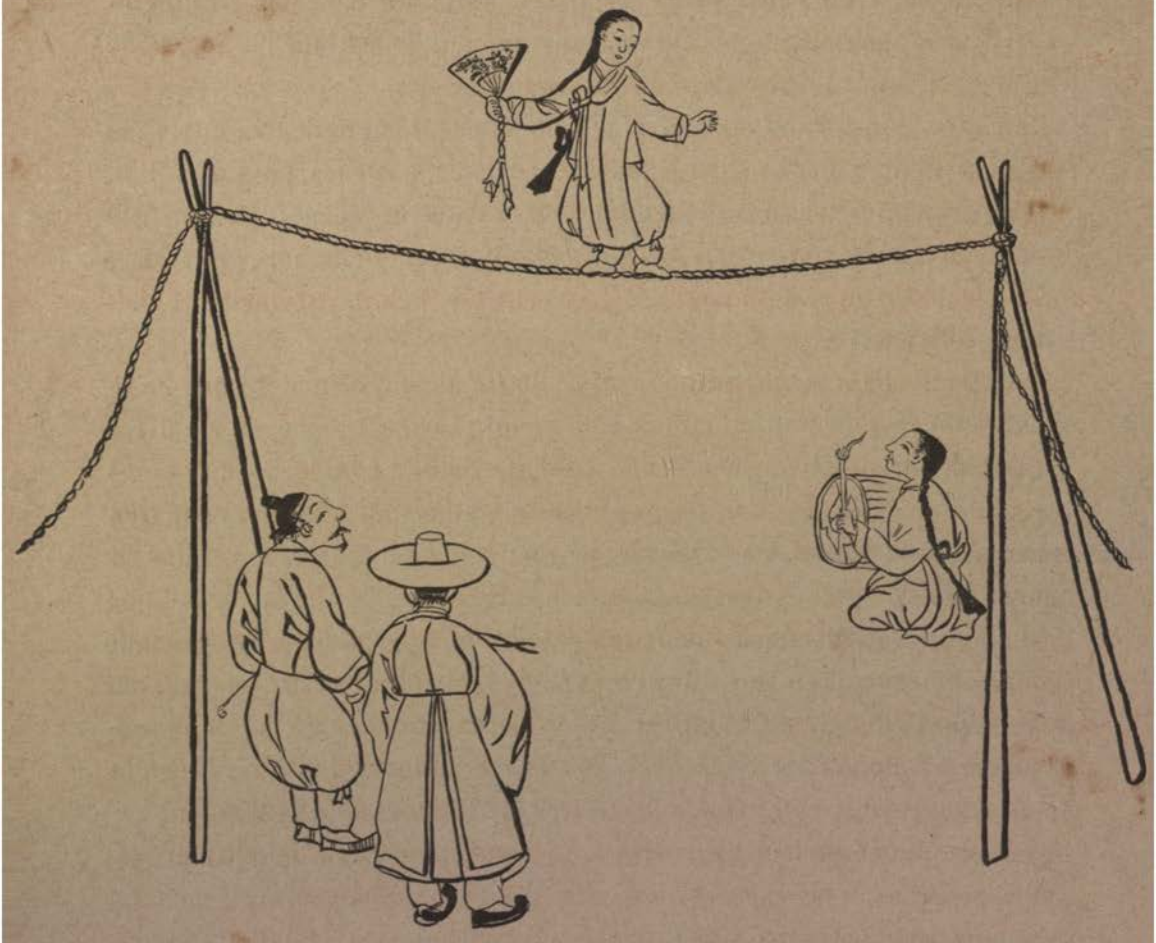


Fig. 16. — Jeune acrobate. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

ment ornée de cordons rouges relevés par derrière, on dirait un chapeau de vivandière.

Après le déjeuner interminable, les portes ou fenêtres furent enlevées, comme cela se fait dans toute maison coréenne; on eut ainsi une salle de spectacle qui donnait sur le jardin, où un trapèze avait été construit pour le service des acrobates et une plate-forme pour les danseuses et les musiciens

convoqués. L'acrobate, un garçon de quinze ans, se montra assez habile et se retira au milieu des applaudissements des invités et d'une foule de non-invités qui, attirés par le bruit, entrèrent comme chez eux et ne furent point inquiétés.

Après; les kisangs entrèrent en scène, acclamées par tout le monde. L'orchestre, assis par terre, émit de ses instruments à cordes des sons peu agréables à nos oreilles, mais qui donnent aux Coréens des sensations de rapsodies. Les deux premières qui s'avancèrent se nommaient, d'après ce que me dit M. Tcho : *Miung-Chou* (bouquet de lumière), et *Koum-Wha* (fleur en soie); c'étaient les danseuses les plus réputées de la Corée. Elles allaient exécuter la danse des sabres. D'abord, elles commencèrent par la pose, les bras étendus, marchant lentement en avant, et puis, en se retirant, touchant alternativement le parquet des pointes du pied et des talons, battant le temps et se balançant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Deux sabres se trouvaient par terre ; maintenant, aux notes du *cumingo*, du *piri* et d'un tambour semblable au *darabouk* des Arabes, les danseuses s'emparèrent chacune des sabres, et alors commença une bataille feinte entre ces deux adversaires pour se ravir leurs armes ; ce combat devint de plus en plus furieux et dura jusqu'à ce que les deux danseuses tombassent par terre presque évanouies de fatigue mais couvertes d'applaudissements effrénés. Ensuite, il en vint d'autres, et parmi celles-ci : *Ok-Tchiou* (belle de jade), *Koum-Hong* (soie rouge), *Kouk-Ki* (bienheureuse fleur d'automne), *Kouk-Hi* (bienheureuse grue), *Tcho-Whei* (couleur heureuse), *Koum-Wha* (velours rouge) et *Kioung-Ok* (heureuse de jade), et toute la bande alors s'engagea ensemble dans une danse finale, dont le succès fut éclatant au point de vue indigène; mais quant à nous autres, il était loin d'être à la hauteur de sa réputation, et nous fûmes plus que contents lorsque l'heure arriva, et lorsque, au milieu des cris de nos coolies, nous prîmes place dans nos chaises, laissant M. Tcho à la porte de sa maison, les mains croisées, se donnant à lui-même des poignées de main, comme cela se fait en Corée : *Pan anyi Kassio !* (Ami, que la paix soit avec toi !).

La vie coréenne est remplie de cérémonies et de fêtes. Le *Tchong-Tcho* est le premier jour de l'année; comme dans l'Occident, on se fait des visites, on s'envoie des cadeaux et, de plus, on consomme une quantité

effrayante de *sul* ou eau-de-vie de riz. Le roi envoie, à ceux qu'il veut honorer, de la viande de bœuf, des poulets, du gibier en masse, des œufs, etc.

Le jour de Tchong-Tcho, chaque habitant, suivant un ancien usage, allume devant sa porte un feu dans lequel il jette tous les cheveux qui sont tombés de sa tête pendant le cours de l'année précédente; il les a conservés religieusement pour les brûler ce jour-là, afin d'éloigner le mauvais dragon.

Le Tchong-Wal succède à cette fête. Tout bon Coréen qui désire une bonne et heureuse année doit, ce jour-là, jeter dans la rue des mannequins en paille dans lesquels il met autant de sapèques qu'il a d'années; on appelle cela *rejeter le malheur*. Les rues sont remplies de bandes de coolies et de gamins qui ramassent les mannequins en criant à tue-tête : *Acmaji jou!* (Donnez-nous du bonheur). Ils les ramassent et font bonne chère avec leur contenu.

Vient ensuite la fête du nettoyage des tombeaux. Chaque famille emporte avec elle des provisions et la cérémonie se termine par un festin monstre, après lequel les convives ont grand'peine à regagner leur demeure.

En Angleterre, il est bon de le noter, il se fait des cérémonies en l'honneur des morts qui sont tout aussi étranges que celles que je viens de citer.

Vient, à son tour, le jour où la ville entière est ornée de lanternes en papiers de toutes nuances : la saison des cerfs-volants, un sport très recherché des hommes aussi bien que des enfants; les batailles à coups de pierres; le jour où le roi envoie des éventails à tous ses officiers, l'éventail étant un accessoire indispensable à tout gentilhomme; le jour des distributions de grains et de fleurs. Et, pour ne pas continuer cette liste trop longue, la fête de *Tap-Kio* ou « traverser le pont », quand les Coréens se rassemblent et traversent, à pied, un certain pont; un tel acte, selon une vieille tradition, les met à l'abri du danger d'avoir les membres cassés pendant toute la durée de l'année.

VIII. — LE PROLÉTARIAT DE TCHÖSEN

S'il y a des personnes qui croient que l'agitation qui règne parmi la classe ouvrière date de ces derniers temps, ils n'ont qu'à se reporter aux *Annales chinoises* pour se convaincre du contraire et ainsi s'assurer que, depuis un temps très reculé, à travers des siècles, l'ouvrier a essayé de se protéger contre les injustices du gouvernement ou d'une classe favorisée. C'est ainsi que fut organisée, à Rome, 67 ans avant le Christ, par les ouvriers, une Société connue sous le nom de *Collegia opificum*, qui était devenue tellement puissante qu'elle avait excité la jalousie de l'élément aristocratique, et que le sénat dut décréter son abolition. Plus tard, elle fut rétablie par Publius Pulcher Clodius, puis abolie de nouveau par Julius César. Sous Constantin le Grand, il y a déjà trente guilds d'ouvriers à Rome. Théodoric a fondé, lui aussi, des guilds à Constantinople, et l'histoire nous dit que Charlemagne, pour apaiser le peuple indigné de certains empiétements sur ses privilèges, confirma les guilds langobardes et conféra aux *maneru* ou maçons les mêmes privilèges que possédaient les libres Francs; de là, l'origine de l'expression franc-maçon.

Il suffit de mentionner les apôtres du prolétariat depuis le dernier siècle, tels que Babœuf, Cabet, Saint-Simon, Fourrier, Louis Blanc, Proudhon, Marx, Robert Lassalle, pour montrer que la question du travailleur avait déjà occupé l'attention du monde et qu'elle n'est pas née sous l'inspiration des agitateurs modernes.

En Chine, les guilds, connus sous le nom de *Wei-Kouan*, chambre de commerce, et *Koung-So*, « Trades-Union », existaient depuis une époque très reculée.

Le guild de Shan-Toung de Ningpo a fait, il y a plusieurs années, l'édit suivant :

« Préambule. — Nous apprenons que *Shoun* (2255 années avant le Christ) rendait uniformes les poids et mesures et corrigeait les pesons; dans la période ancienne de *Tchou*, les mesures furent établies par le gouverne-

ment et gravées de caractères descriptifs ; les poids estampés furent confectionnés ; les heures du marché réglées et un crédit de dix jours permis. Il paraît donc que des arrangements furent conclus depuis l'ancienne période pour faire des transactions sur des bases équitables, comme nous les désirons aujourd'hui. A présent, l'empire est prospère, la mer n'est plus infestée de pirates et les navires, comme les nuages, sont libres de passer

Fig. 17. — Noce coréenne. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

du nord au sud et *vice versa*. A moins que la simple promesse de l'homme ait la valeur de 1,000 cattiés d'or, il n'aura pas de crédit nulle part. Les marchandises devraient être transportées à l'avantage de tous les intéressés : *Ceci est un axiome*.

« Le temps et les circonstances changent, et les anciens usages exigent qu'ils soient adaptés aux nouvelles conditions ; pour être équitables et con-

formes aux sentiments humains, ils devraient être aussi égaux qu'une balance, aussi uniformes que l'océan sans vagues, et observés avec une ponctualité aussi sûre que la marée montante, pour que la confiance soit maintenue. »

Dans la constitution et dans les règlements du guild de Ningpo, la raison d'être de ces guilds est ainsi exprimée :

« Les Wei-Kouan ont été établis au Métropolis par les mandarins, parmi leurs compatriotes, pour se protéger mutuellement; subséquemment, les marchands formèrent, de leur côté, des associations semblables à celles des mandarins, et maintenant ils existent partout en Chine. »

Les *Koung-So* ou « Trades-Unions » sont composées, pour la plupart, des petits marchands et des artisans. Ils font souvent grève contre leurs patrons; et, semblables aux autres guilds, ils sont régis par leurs règlements écrits. Un appel à une réunion des maréchaux-ferrants de Wentcheou mérite d'être cité, il dit :

« L'art métallurgique a existé depuis un temps fort ancien. Dans l'ère *Tchou* des vases et des trépieds furent fondus, comme nous l'apprenons du Livre des Codes. Ainsi, nos confections ont duré depuis des milliers d'années et, heureux dans leurs produits, ils continuent encore aujourd'hui. Mais, dernièrement, nous qui sommes engagés dans le métier de fondre vases et marmites et confectionnons les ustensiles en fer, nous avons découvert que la dépréciation des dollars était due en partie à l'augmentation des travaux publics; nos règlements, pour notre protection, étant insuffisants, exigeraient que nous les rendions plus clairs. *Donc, nous avons organisé une séance au temple et, pendant le spectacle et la fête, nous nous sommes accordés au sujet d'un nouveau tarif de gages pour notre travail et le prix de nos confections.* Une infraction à ces règlements sera punie par l'amende d'une *représentation théâtrale et trois tables de liqueurs et mets.* »

Boy cotter — mettre en interdiction quelqu'un — on pourrrait croire que c'est là un système moderne; mais pas du tout; car il paraît qu'un règlement de tous les guilds chinois déclare que, pendant le litige avec les patrons ou avec les maisons visées, il est défendu aux membres des guilds d'avoir aucun trafic avec eux, et on cite le cas suivant pour montrer la

rigueur avec laquelle cette loi était observée. L'empereur avait besoin d'une grande quantité de feuilles d'or; l'ouvrage pressait et un membre dit au fonctionnaire que s'il pouvait avoir plus de travailleurs que le nombre prescrit par le guild, l'ouvrage serait plus tôt fini. Le gouvernement céda à cette suggestion, mais le guild s'informa et, outragé de la violation de ses lois, il condamna le malheureux ouvrier-adjoint à être mordu jusqu'à la mort. Cent vingt-trois membres du guild, chacun à son tour, mordit le malheureux qui ne manqua pas de succomber. Pour être sûr que personne n'aurait failli à son devoir, aucun membre du guild n'eut la permission de quitter l'atelier à moins que sa bouche sanglante ne témoignât de sa participation à l'acte. Il est vrai que l'ouvrier qui mordit le premier fut découvert et décapité, mais les cent vingt-deux autres ne furent pas inquiétés.

Les salles des guilds, en Chine, dans chaque ville, sont des constructions élégantes et tout ce que l'art peut faire pour les rendre dignes de ces sociétés est fait. Une partie de l'édifice est réservée aux représentations théâtrales et aux sacrifices aux dieux; et, aux balcons, des visiteurs peuvent assister et regarder le spectacle tout en festoyant et en buvant du *saki*.

Comme on le voit, le prolétaire, en Chine, est bien en avant de son frère occidental et le lecteur sera sans doute étonné d'apprendre que le Coréen, s'inspirant de l'histoire chinoise, a organisé aussi un système de guilds qui lui offre une certaine protection contre la classe gouvernementale. Comme nous l'avons dit, c'est le système féodal où tout fonctionnaire est réputé un voleur et celui qui ne l'est pas, un volé. Pour se défendre contre la rapacité des *Yang-ban-Nom*, la classe la plus élevée, et des *Song-Nom*, la classe qu'on peut désigner comme les bourgeois titrés, voleurs tous deux, le peuple, le marchand et le coolie se sont également entendus pour établir un guild connu sous le nom du *Pusang*, société qui date de la fondation de la capitale. Le Pusang est composé de petits marchands et de la classe ouvrière, et on dit qu'il compte deux cent mille membres. La Société est régie par un grand chef élu par elle. Toute propriété est commune et le produit du travail est versé au trésor de la Société. A la façon des francs-maçons, les membres se font connaître par des signes et, en cas

de besoin, tout membre a le droit de demander aide à ses confrères; s'il meurt, il est enterré aux frais de la Société, une taxe peu élevée étant réservée spécialement pour cet objet. Les membres du Pusang sont d'ailleurs indispensables au pays, ils sont les commissionnaires et porteurs de marchandises entre les *tchangs* ou marchés qui ont lieu dans les différentes provinces. La classe gouvernementale, jalouse de la popularité du Pusang, a organisé, depuis quelques années, une Société, connue sous le nom de *Posang*.

Il y a quelque temps, le gouvernement de Tchösen, agissant sous l'inspiration de cette Société, a arrêté le grand-maître de la Société Pusang contre lequel on avait porté des accusations de haute trahison et l'a fait décapiter.

M. Guizot a dit, dans son *Histoire de la civilisation en Europe*, sur les institutions monarchiques : « Les relations féodales du maître et du vassal et les sociétés de libéraux existaient en même temps; ils furent souvent confondus et se cédèrent continuellement la place entre eux. » Tel était le caractère de la féodalité au moyen âge en Europe, et le lecteur sera sans doute étonné de trouver qu'il en a été ainsi dans l'Extrême-Orient et que c'est encore au milieu de conditions semblables que se maintient, à l'heure qu'il est, le prolétaire coréen.

IX. — L'ART ET LE MONASTÈRE EN TCHÖSEN

L'art coréen n'existe plus, n'a jamais existé par le fait. Né au sein du monastère, il avait été apporté en Corée avec le bouddhisme, venant des Indes au travers de la Chine. C'est donc un art indien qui existait et qui a disparu avec ses propagateurs lors de la chute du bouddhisme, à la fin du XIV^e^ siècle. La porcelaine coréenne, dont on trouve ici et là quelques rares spécimens, était un produit d'un art pratiqué par les bonzes seuls. On voit encore de la porcelaine coréenne, il est vrai, mais elle est faite par les Japonais, près de Nagasaki. Voilà du moins ce qu'on m'a dit.

Sir Rutherford Alcock, dans son volume intitulé : *Art and art industry*

in Japan, dit : « Sur toute l'étendue de l'Asie et parmi les races mogole, tartare et turcomane un sentiment d'art, dans n'importe quelle forme, faisait absolument défaut. » Et sir Rutherford avait raison. Le Coréen, descendant de ces races, est resté ce qu'il a été, sauvage, jusqu'à l'invasion indienne. M. Léon de Rosny, dans son ouvrage : *Les peuples orientaux connus des anciens Chinois*, a dit à ce sujet: « Les migrations indiennes qui ont apporté, dans le pays de Tchao-Sien (Tchösen), les caractères indiens, n'ont pas été sans y introduire les grandes doctrines du brahmanisme et du bouddhisme et avec elles les principaux monuments de la littérature hindoue. » Tout vestige de cet art indo-chinois a disparu, et la littérature ainsi que l'art n'existent, aujourd'hui, que dans l'imagination et la vanité du Coréen.

Comme nous l'avons dit ailleurs, la Corée, au commencement de l'ère chrétienne, était peuplée d'une population sauvage. Au IVe siècle, arrivèrent les bonzes bouddhistes, qui ont su constituer les trois royaumes de *Korai*, *Hiaksai* et *Shinrai*. En l'année 384 *A. D.*, un bonze thibétain, Maranauda, établit dans le sud (Hiaksai) des temples et des monastères où les femmes furent admises aussi bien que les hommes. Shinrai, il paraît fut colonisé plus tard, au VIe siècle, par les bonzes chinois, et sa capitale, Kion-Tchou, devint un foyer de civilisation éclairée, dont les temples, en ruines aujourd'hui, attestent seuls l'existence. Du IVe siècle jusqu'au XIVe il y a eu une période de véritable civilisation qui a pris racine dans ces trois royaumes. Le grand empereur, Koublai-Khân, qui a conquis le pays, s'est fait disciple du Maitreya Bodhisattva, et l'historien de la dynastie de Yuen dit :

« Koublai-Khân, en devenant souverain d'un pays sauvage et d'une grande étendue, et d'un peuple intraitable et querelleur, désirait donner à ces déserts natifs un aspect civilisé et amollir la sauvagerie naturelle de ses sujets, organiser des villes sur le modèle chinois, nommer des mandarins de tout grade et soumettre le peuple au régime d'un instructeur commun. »

Pour des raisons difficiles à approfondir, la philosophie de Confucius avait repris faveur en Chine ; l'émigration des bonzes indiens était arrêtée, et, privé ainsi de la source qui lui avait donné la vie, à la fin du XIVe siècle, le bouddhisme mourut en Corée.

Song-to, la capitale de Korai au nord, et les capitales de Hiaksai et Shinrai furent encore, en apparence, les foyers d'une civilisation indienne, mais ce ne fut qu'en apparence : les bonzes étaient devenus pervers et licencieux. Les *Annales chinoises* rapportent que le monastère, autrefois foyer d'art et de science, était devenu la demeure du vice et de la corruption. Les bonzes s'étaient fait une place dans toutes les familles comme confesseurs, et ce système avait amené un tel abus de confiance que le peuple se révolta et les menaça de mort. Plus tard, la fureur du peuple fut à son comble et un massacre général, commencé à Song-to, eut lieu dans tout le pays. Les bonzes se réfugièrent au palais royal par centaines, mais traqués par la populace, ils furent assommés et le palais brûlé. « C'est ainsi, ajouta l'historien des *Annales*, que Kaoli (Corée) a perdu son royaume, à cause de la confiance qu'il avait dans les bonzes. » Et lorsque le second roi de Tchösen arriva au trône, il promulga un décret par lequel il disait : « Puisque Kaoli avait traité les bonzes comme amis du pays, Tchsöen, son successeur, devra les traiter comme esclaves », ajoutant que jamais aucun prêtre n'aurait la permission d'entrer à la capitale sous peine de mort. Il y a de cela cinq cents ans et, jusqu'à ce moment, on n'a pu constater la présence d'aucun prêtre indigène à Séoul.

Li-Tadjo, le fondateur de la dynastie actuelle, comme on le verra, fut un disciple du bouddhisme qui tenta, par lui, un effort suprême pour empêcher sa chute finale. Suivant les conseils des bouddhistes, il construisit des places fortes dans les montagnes et constitua leur garnison avec des prêtres habillés en soldats, espérant ainsi créer de nouveau des foyers d'une religion rénovée. Ces monastères, avec leurs prêtres-soldats, tels que Pok-Han, Nam-Han et autres, existent encore aujourd'hui. Mais, séparés de leurs coreligionnaires et ne recrutant plus leurs rangs à l'étranger, ils ont perdu l'art et la littérature de leur culte, ils n'en conservent que les rites. Le gouvernement actuel les place sous les ordres d'un officier supérieur connu, comme *Tchong-Sip* et *Ti-Jip-Sa*. Ils sont au nombre de six cents et sont inscrits comme *Seung-Koun*. Ils sont traités comme les autres soldats; on leur donne l'uniforme. Le chapeau diffère de celui du soldat ordinaire en ce qu'il a le haut conique au lieu d'être carré, et on leur accorde le privilège de se raser la tête.

J'avais souvent entendu parler du monastère de *Sok-Oang-Sa* (monastère du Rêve du roi), situé dans le nord-est de la Corée, au milieu des montagnes de *Sol-Pong*, dans la province d'*An-Pien*, comme d'un endroit vénéré des Coréens et, selon une vieille légende, érigé après le rêve du roi Tadjo. Le renom de Sok-Oang-Sa lui a mérité une mention dans les *Annales chinoises*. « Les nobles, lesfonctionnaires et hommes de haut rang se rendaient souvent à Sok-Oang-Sa pour écouter les récits des bonzes qui enseignaient, en même temps, les classiques et la philosophie. » De retour de mon expédition à l'île de Quelpaërt, j'ai gagné Vladivostok, la capitale de la Sibérie nord-est, par bateau à vapeur, et descendant la côte, débarqué à Guensan, je me suis mis à traverser cette partie de la Corée à pied accompagné d'un *mappo* ou conducteur coolie et de deux poneys qui me servaient comme chevaux de bât, avec l'intention de gagner la capitale par cette route difficile et peu connue. Je profitai de cette occasion, en faisant un détour, pour faire visite au célèbre monastère. M. Wo, le consul chinois à Guensan, qui, par parenthèse, était un diplômé du Collège de Harvard, aux État-Unis, eut la complaisance de me donner une chaude lettre de recommandation pour le bonze chef du monastère, M. *Sui-Ho* (rivière neigeuse).

C'était au coucher du soleil du 29 octobre 1888, que, fatigué de la route, longue de 27 milles, parcourue depuis Guensan, accompagné de mon coolie, j'arrivai au pied de la montagne de Sol-Pong, et, entrant dans la gorge indiquée par mon guide, je me trouvai sur la route qui menait directement au monastère.

Au fur et à mesure que nous avançions, la beauté de l'endroit se développait. Nous passâmes au travers de superbes forêts de sapins, lesquels dégageaient de doux parfums. Au milieu de ces forêts, venait, des hauteurs un ruisseau qui, tombant de rocher en rocher, formait des cascades dont le bruit semblait chanter joyeusement le bonheur et la douce solitude de l'endroit. Plus loin, nous traversâmes un pont pittoresque et, éclairés par les rougeurs du soleil couchant, nous nous arrêtâmes à la porte du monastère. Nous fûmes accueillis par de nombreux bonzes et je fus conduit dans une chambre qui me fut assignée. Ayant changé mes vêtements et accompli mes ablutions, je me mis, aidé de mon conducteur, à préparer

mon dîner, composé de viande et de légumes conservés, dont je m'étais muni pour le voyage, ne voulant pas accepter la bonne hospitalité des bonzes, leur nourriture ne consistant qu'en riz.

M. Sui-Ho, cédant aux désirs exprimés dans la lettre de M. Wo, me mit entre les mains des pièces curieuses qui racontent l'histoire du monastère, et dont la traduction du chinois fut faite plus tard par mes bons amis et collègues, M. Collin de Plancy, commissaire français, et M. Guérin, chancelier au commissariat de France à Séoul.

La première pièce donne la description et la composition du monastère de *Sok-Oang-Sa* et de ses dépendances ainsi détaillées :

Les temples de la Libéralité et de la Prudence, de la Bravoure, de la Sincérité, de la Grande Joie, des Dix Rois, de Hai-Tchang (?), de Kai-pok (?), des Huit Ministres (?), du Nénuphar blanc, du Vrai Repos, de l'Honnêteté céleste. Total : 11.

Les pavillons du Dragon volant, du Clair de lune, de la Montagne neigeuse, du Bonheur et de la Prospérité, de la Cloche, de la Pluie et des Fleurs, de la Justice. Total : 7.

Petits temples : de la Clarté universelle, de Sim-Keum (?), du Prince de la Longévité extraordinaire. Total : 4.

Les temples réservés aux bonzesses : de la Cour intérieure de Po-Mou (?) des Parfums, des Génies cachés, des Sapins, de la Tranquillité et des Secours. Total : 6.

Les terrasses de l'abordage, pour brûler des parfums, des pierres portant des vieilles inscriptions, des pierres portant des nouvelles inscriptions. Total : 4.

La salle de la Lumière d'Orient.

La halle consacrée au roi Tai-Tcho (Tadjo).

Salon pour les visiteurs.

Hospice pour les vieillards.

Portes : de la Rencontre des bienfaits, de la Protection de Tcho-Kié (?), de l'Incomparable, de la Séparation (division ?) du monde.

La légende de la bonzerie de la Cime de Sol-Pong, écrite par le vieux bonze Sso-San.

« Avant de monter sur le trône, le roi Tadjo a fait un songe dans lequel il a entendu les coqs de dix mille maisons qui chantaient tous à la fois, et les pierres (sur lesquelles on bat le linge) de mille maisons résonner en même temps. Il a rêvé, en outre, qu'il entrait dans une chambre en ruines, portant trois chevrons sur son dos, et qu'il en sortait peu après. Le célèbre bonze *Mou-Hak* expliqua ce songe de la manière suivante : Les coqs des dix mille maisons chantaient en chœur pour louer et féliciter Tadjo de sa future grandeur (Ko-Koui-Oui-Ko-Kori-Ko)[1], et les pierres des mille maisons résonnaient en même temps pour avertir ce dernier qu'il serait bientôt nommé roi. Quant aux trois chevrons qu'il portait sur son dos, c'était l'image du caractère *ouang* (王)[2]. Voilà la raison pour laquelle on a appelé la bonzerie en question *Sok-Ouang-Sa* (monastère du roi annoncé par les disciples de Bouddha). »

Histoire de Sok-Ouang-Sa, écrite par le vieux bonze Sso-San.

« 1° Dans le courant de la 10e année Kap-tcha du règne du roi de Kaoli, appelé Sin-Ou, du règne de Hong-Mou, empereur chinois de la dynastie des Ming, Son-Kié (devenu plus tard roi sous le nom de Tadjo) se transporta de Kôm-Ma à Hak-Song où il bâtit une maison en chaume pour son usage. Il avait un caractère très libéral et ses manières d'agir différaient de celles du vulgaire; ce qui lui valut de la part de ses voisins l'épithète de grand homme. Un soir, dans un rêve, il entendit les coqs de dix mille maisons chanter tous à la fois et les battoirs (pour repasser le linge) de mille

[1] L'expression chinoise « Ko-Koui-Oui » signifie littéralement : « Vous obtiendrez une position superbe et élevée. » C'est également une onomatopée rappelant le cri du coq en Corée : « Ko-Koui-Oui ! »; c'est notre Ko-Ko-Ri-Ko ! Ko-Ko-Ri-Ko !

[2] En chinois, trois, c'est : (三). Le même caractère, traversé par une ligne perpendiculaire, signifie roi et se prononce : ouang (王). Les trois barres horizontales sont donc, dans l'esprit du célèbre bonze, les trois chevrons, et la ligne transversale, c'est le dos du roi.

maisons résonner en même temps. Il vit qu'il entrait dans une maison en ruines, portant sur son dos trois solives, que des fleurs tombaient des arbres et qu'une glace (en corne) se cassait. Quand il se réveilla, il chercha à expliquer son rêve, mais comme il ne comprenait pas, il fut contraint de s'adresser à une vieille femme qui demeurait dans son voisinage. Celle-ci lui dit : « Moi qui ne suis qu'une femme, comment puis-je connaître « l'avenir? Dans la direction de l'ouest, à 40 lis d'ici, il y a une montagne « appelée Sol-Pong dans laquelle se trouve un antre où vit retiré un bonze « extraordinaire ; il vit en ermite, il a abandonné ce monde, garde le « secret de son nom, se nourrit de graines de pin et se vêt avec des

Fig. 17. — Femmes de ménage battant le linge. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

« herbes : on l'appelle *Heuk-tou-Ta* (Bouddha à la tête noire), parce que « sa figure est noire. Il y a neuf ans qu'il est entré dans cet antre et il n'en « est jamais sorti depuis. Il faut que vous l'interrogiez au sujet de votre « rêve. »

« Song-Kié revêtit alors des vêtements de chanvre, prit dans sa main un bâton et se rendit dans l'antre en question. Il y trouva ledit bonze qui demeura assis, et il le salua en ces termes : « Je suis un pauvre homme « qui désire éclaircir un fait qui vient d'avoir lieu : je vous prie de vouloir « bien me donner des explications. — De quoi s'agit-il? » demanda le bonze en levant la tête. Song-Kié raconta tout ce qu'il avait vu en rêve.

En entendant ce récit, le bonze changea de couleur et dit : « Cela signifie « que vous serez roi un jour. C'est là un rêve qui sort de l'ordinaire ; les « coqs de dix mille maisons chantaient en chœur pour vous louer et vous « féliciter de votre nouvelle grandeur ; les pierres de mille maisons réson- « naient en même temps pour vous avertir que vous serez bientôt nommé « roi ; les trois chevrons que vous portiez sur le dos signifiaient le carac- « tère 王 (roi) ; les fleurs, en tombant, faisaient place aux fruits, et la « glace s'est cassée avec fracas, ce qui veut dire que vous serez célèbre « (vous ferez du bruit dans le monde). En un mot, tout cela signifie que « vous serez roi. » Cela dit, le bonze examina un instant Song-Kié et ajouta : « Il ressort, du reste, sur votre visage que vous serez roi ; surtout « gardez le silence sur cette affaire ; bâtissez une bonzerie ici et appelez- « là *Sok-Ouang-Sa*. Pendant trois ans, faites cinq cents sacrifices à Boud- « dha pour lui demander sincèrement son assistance, et alors le saint « Bouddha vous aidera à réussir. Mais si vous ne suivez pas mes instruc- « tions, non seulement votre affaire échouera, mais encore il vous arrivera « de grands malheurs. Faites donc bien attention à ce que je viens de vous « dire. »

« Song-Kié fit quelques pas en arrière pour manifester son respect envers ce bonze, qu'il considérait dès lors comme son maître, il affirma qu'il se conformerait aux instructions de ce dernier, et le pria de l'aider à réussir, conformément aux ordres reçus. Song-Kié bâtit, en un an, la bonzerie de *Sok-Ouang-Sa* et fit, pendant trois ans, cinq cents sacrifices : ses voisins n'ont jamais su pourquoi.

« En la 14ᵉ année du règne du roi de Kaoli, appelé *Sin-Ou* (année Mou-Tchin de Hong-Mou), le roi de Kaoli nomma Song-Kié général, avec la mission d'aller attaquer le Liao-Tong. Au commencement du 4ᵉ mois, Song-Kié arriva à *Eui-Tchou* avec ses soldats ; dans le 5ᵉ mois, il traversa le fleuve Ya-lou-Kiang (Apnok-Kiang) et arriva dans l'île de *Ouei-houa-tao*. Mais comprenant que c'était contraire au bon sens d'attaquer un pays aussi vaste que la Chine (pour se débarrasser de sa domination), il ramena ses soldats en Kaoli. Plus tard, le 16ᵉ jour du 7ᵉ mois de l'année Ym-Sin (25ᵉ année de Hong-Mou), il monta sur le trône, dans le palais Sou-Tchang (forteresse de Song-to). Devenu roi, il invita le bonze qui vivait dans

l'antre de Sol-Pong à venir à Song-to et le nomma son professeur. C'est ce bonze qui a choisi l'emplacement sur lequel est bâti Séoul pour en faire une capitale. Il a choisi également des terrains pour enterrer les ancêtres du roi.

« Un jour de printemps que le roi Tadjo et son professeur s'étaient assis en face l'un de l'autre dans le palais de *Sou-Tchang*, Tadjo dit, en plaisantant, à celui-ci : « Faisons un pari : celui d'entre nous qui compa-
« rera l'autre à la chose la plus stupide gagnera. »

« Le professeur dit : « Je prie Votre Majesté de vouloir bien commencer.

« Le roi. — Je vous vois pareil à un cochon.

« Le professeur. — Je vous vois pareil à un Bouddha.

« Le roi. — Pourquoi ne dites-vous pas une chose stupide?

« Le bonze. — Si l'on voit quelque chose avec les yeux de Bouddha,
« cette chose ressemble à un bouddha. Si l'on voit quelque chose avec les
« yeux d'un cochon, cette chose ressemble à un cochon. Puisque vous me
« voyez avec les yeux d'un cochon, c'est que *vous êtes un cochon*; j'ai donc
« gagné le pari. »

Histoire du bonze To-Sou, professeur du roi de Kaoli.

« To-Sou étant allé en Chine à l'époque de la dynastie des Songs, avait reçu des leçons de *Hataing* (bonze chinois), qui comprenait très bien les trois religions (confucianisme, bouddhisme et taoïsme), l'astronomie, le calcul et les principes primordiaux. Il savait conduire l'eau des fosses sur le sommet des montagnes et placer la Grande Ourse (constellation) dans un vase. To-Sou, ayant appris de ce professeur tous ces procédés extraordinaires, lui demanda la permission de retourner en Corée. Hataing lui répondit : « J'ai appris que dans la Corée il y a beaucoup de montagnes et
« de canaux qui ont désobéi à leurs maîtres (les Coréens prétendent que
« les montagnes et rivières de leur pays ne sont pas dans un ordre natu-
« rel); il s'ensuit que ce pays a été divisé d'abord en neuf parties, puis en
« trois parties, et qu'il a possédé sans cesse des conspirateurs. La terre

« est donc malade ; son sang et ses nerfs sont dérangés ; voilà pourquoi « les Coréens meurent tués par les maladies, la famine et les guerres : « c'est très malheureux. Maintenant, je désire soigner la maladie de ces « montagnes et de ces canaux, pour que la Corée devienne tranquille. « Faites une carte de la Corée et apportez-la-moi. » To-Sou lui offrit cette carte. En la regardant, Hataing dit : « Puisque les montagnes et les canaux « sont dans ces conditions, il est certain que la Corée doit être la scène « de nombreuses guerres. » Il prit alors un pinceau et marqua sur la carte dix-huit cents endroits où il y avait soit des montagnes, soit de l'eau ; après quoi, il dit : « Quand on est malade, il faut chercher promptement l'en- « droit où on doit piquer les veines et brûler la peau : c'est ainsi qu'on « peut guérir les maladies. Les maladies des montagnes et des canaux « ressemblant à celles de l'homme, si l'on établit des bonzeries sur les « endroits que j'ai marqués, les résultats obtenus seront pareils à ceux de « l'acuponcture et du feu, et les maladies de la terre seront alors guéries. « De même que les personnes ignorantes qui se moquent de moi et ne veu- « lent pas qu'on les pique et les brûle sont condamnées à une mort cer- « taine ; de même, si l'on ne me croit pas et si l'on détruit les bonzeries, « le pays sera dépeuplé certainement. »

« Plus tard, quand To-Sou retourna dans sa patrie, Hataing lui dit, en lui remettant une lettre : « Quand vous serez arrivé en Corée, cherchez « un nommé Ouang-Young, et remettez lui ma lettre en lui faisant savoir « qu'il aura un enfant l'année prochaine. » To-Sou remit la lettre de Hataing à Ouang-Young, qui, très surpris, le remercia beaucoup, car il était très désolé de voir que jusqu'ici il n'avait pu avoir aucun fils. L'année suivante, il eut, en effet, un enfant qui s'appela *Keun*. Ce fut le premier roi de Kaoli (Ouang-Keun). La prédiction de Hataing s'est accomplie dans ses détails ; la dynastie de Ouang-Keun dura cinq cents ans. Tous les habitants de la Corée furent alors *comblés de bienfaits de la tête aux pieds*. »

Comme on le voit, le rêve du roi de Kaoli a été interprété par le bonze bouddhiste au gré et en faveur de sa secte, en lui faisant construire le monastère de *Sok-Ouang-Sa*. D'ailleurs, il paraît que c'est par des prédictions semblables que, depuis un temps très reculé, les bonzes procédaient lorsqu'il s'agissait de faire construire un nouveau monastère.

C'est ainsi que fut construit, en 1084, le monastère de la Grande-Char-

Fig. 17. — Sacrifices aux ancêtres. (D'après le croquis d'un artiste coréen.)

treuse, en Dauphiné, dont, par parenthèse, l'ordre est fondé sur les mêmes

canons que ceux qui régissent les bonzes bouddhistes. Saint Hugues, dans un rêve, vit sept étoiles qui, tombant à ses pieds, s'élevaient et se dirigeaient à travers des montagnes désertes et s'arrêtèrent dans les solitudes de la Grande-Chartreuse. L'arrivée de saint Bruno avec ses collègues (nombre correspondant aux étoiles du rêve) en donna l'explication, et le monastère fut construit à l'endroit où s'arrêtèrent les sept étoiles.

Les monastères en Corée, autrefois les foyers des arts et des sciences, ne sont plus aujourd'hui que les habitations de ceux qui, très ignorants par suite de leur isolement complet, ne gardent que de vagues souvenirs de leur ancien culte.

X. — FIN

Je m'embarquai à Tchemulpo, à bord d'un steamer japonais, allant à Shanghaï, d'où je pris passage sur le *Yang-tse*, de la Compagnie des Messageries maritimes, en partance pour Marseille, commandé par le capitaine de vaisseau de la marine militaire M. Flandin. La veille de mon départ de Tchemulpo, le commandant de la corvette française *Le Chasseur*, M. le capitaine Bugard, est venu m'inviter à dîner à son bord. A Shanghaï, j'ai été accueilli très amicalement par M. le docteur Louis Pichon, citoyen français, longtemps résidant dans cette ville, où, en dehors de sa réputation de médecin distingué, il s'est fait un nom de voyageur estimé qu'atteste son livre : *Un voyage au Yunnan*, que vient de publier Plon (1893).

A Hong-Kong, nous nous sommes arrêtés deux jours : je profitai de ce délai pour remonter la rivière *Chi-Kiang* en petit bateau à vapeur. Je visitai Canton, située sur la rive gauche de la rivière, la plus industrielle et assurément la plus intéressante de toutes les villes chinoises. Parmi maintes choses remarquables vues dans cette ville, j'ai visité le temple des Cinq cents Génies, lequel renferme un nombre égal de statues et, parmi celles-ci, la statue du Vénitien Marco Polo, qui, à l'époque du grand khân Koublai, fut chargé, par celui-ci, d'une mission auprès de l'État de Venise. J'y ai trouvé aussi une mosquée bâtie, selon mon guide, au VIII^e^ siècle,

et, à côté, un minaret, dont la construction remonte à un siècle plus tard.

De retour à Hong-Kong, nous partîmes le 16, faisant escale à Saïgon, Singapore et Colombo. Dans ce dernier port, pour faire plaisir à un officier du bord, nous sommes allés voir Arabi-Pacha, triste héros des mascarades britanniques en Égypte. L'Angleterre lui laisse toute sa liberté, cela se comprend; elle ne serait que trop heureuse s'il voulait se sauver et rentrer en Égypte pour y jeter le trouble. Mais Arabi, dont la nature timide convient peu au rôle de rebelle, ne se laisse point tenter. Il est tranquille là, il y reste.

De Colombo, nous touchâmes à Aden, Suez, et, passant, par le canal, à Port-Saïd et ensuite à Alexandrie où, dans une audience privée qu'il m'accorda, le feu *Khédive Tewfik* m'exprima l'horreur et la haine qu'il ressentait pour la domination anglaise, laquelle lui pesait horriblement. Reprenant ma route par la *Gironde*, j'arrivai à Marseille le 18 septembre, et le 19 j'étais à Paris, où j'ai pu visiter l'Exposition pendant un séjour prolongé jusqu'au 4 octobre. Le 5, je m'embarquai au Havre sur la *Bourgogne*, de la ligne transatlantique, et, huit jours après, j'étais à New-York d'où je m'étais embarqué, en 1887, par la voie de l'océan Pacifique, terminant ainsi le tour du monde tout en restant deux années en *Tchösen*, *la terre du Calme matinal*.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Description et histoire. 1
II. — Sa Majesté Li-Hi, roi de Tchösen. 5
III. — De New-York à Séoul. 13
IV. — A la cour coréenne. 23
V. — De Séoul à l'île de Quelpaërt ou Tchae-Tchiou. 34
VI. — La capitale de Quelpaërt. 42
VII. — Une fête coréenne. 51
VIII. — Le prolétariat de Tchösen 57
IX. — L'art et le monastère en Tchösen. 61
X. — Fin 72

ANGERS, IMP. BUBDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4

L'ILE DE QUELPAËRT OU TCHÆ-TCHIOU

D'APRÈS UN DESSIN DE THIAN-KONG-TCHÉ, DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE LA CORÉE, LA QUATRIÈME DES ANNÉES KING-TÉ (1007 DE J.-C.)

(L'original a été communiqué à l'auteur par M. V. Collin de Planay, commissaire de France à Séoul, et traduit par M. Guérin, chancelier de France à Séoul.)

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-SIXIÈME

DEUXIÈME PARTIE

ANGERS, IMPRIMERIE DE A. BURDIN, RUE GARNIER, 4.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-SIXIÈME

DEUXIÈME PARTIE

GUIDE

POUR RENDRE PROPICE L'ÉTOILE

QUI GARDE CHAQUE HOMME

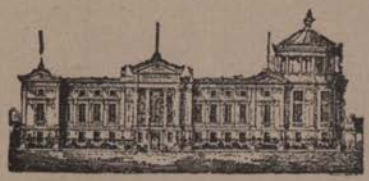
ET

POUR CONNAITRE LES DESTINÉES DE L'ANNÉE

TRADUIT DU CORÉEN

PAR

HONG-TYONG-OU ET HENRI CHEVALIER



LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1897

INTRODUCTION

Pendant son séjour à Paris, M. Hong Tjyong ou avait bien voulu me donner des leçons de chinois ; tout naturellement la Corée, ses mœurs, ses coutumes firent souvent l'objet de nos entretiens. C'était pour moi un véritable régal de faire causer cet homme si intelligent et si remarquable. Nous abordions tous les sujets, mais il se montrait toujours fort réservé sur les croyances populaires de son pays, sous prétexte que ces superstitions étaient indignes d'un lettré. Ce n'était cependant pas faute de les bien connaître, car il m'a raconté que dans sa jeunesse il avait beaucoup étudié la divination, ce qui lui avait attiré un jour une réprimande sévère de son père et la mise au feu de tous ses livres suspects. Étant attaché au Musée Guimet, M. Hong aida M. Varat à classer la belle collection que ce dernier avait rapportée de Corée, collection qui contient un assez grand nombre de textes imprimés en coréen à l'usage des gens du peuple ou des enfants, un noble et un lettré ne devant jamais écrire qu'en chinois. Bien souvent M. Hong m'avait parlé comme d'un ouvrage très répandu, du traité de divination que je présente aujourd'hui au public, mais il fallut que M. Guimet usât de toute son autorité pour qu'il consentît à en faire la traduction, me laissant le soin de la rédaction et des notes indispensables dans un sujet aussi nouveau. Malheureusement notre travail en commun fut bientôt interrompu par le départ de M. Hong pour la Corée ; la partie traduite

me donnait le désir de connaître l'autre, je sentais de plus qu'un grand nombre d'erreurs s'étaient glissées dans notre travail qui avait été un peu précipité ; je me mis donc résolument à l'étude du coréen et après une révision tout à fait indispensable du travail de mon collaborateur [1], j'essayai d'achever la traduction de l'ouvrage. Je crois que j'aurais abandonné cet essai si je n'avais eu la bonne fortune d'être mis en rapport avec M. W. G. Aston, ancien résident britannique à Séoul et savant versé dans la connaissance du chinois, du japonais et du coréen, qui a bien voulu répondre à mes très nombreuses lettres de demandes de renseignements et m'aider de ses conseils éclairés, je ne saurais trop lui en exprimer toute ma reconnaissance [2]. J'espère que les personnes qui jetteront les yeux sur cette traduction voudront bien être indulgentes pour les fautes nombreuses qu'elles y rencontreront et tenir compte de ce fait que c'est avec le *Bois sec refleuri* la première traduction d'un texte coréen en français. Il faut dire aussi, pour mon excuse, que les impressions coréennes sont aussi défectueuses qu'on peut se l'imaginer. Tous les genres de fautes s'y rencontrent :

Les mots n'ont pas d'orthographe et les noms propres eux-mêmes ne sont pas toujours écrits de la même façon, ce qui tient aux différentes prononciations que l'on rencontre daus les provinces ; en outre, les mots sont mal coupés, c'est-à-dire qu'une lettre d'une syllabe est attachée à la syllabe qui précède ou à celle qui suit ; une voyelle longue est mise pour une brève et réciproquement ; le signe de l'aspiration est ajouté ou supprimé ; des lettres sont écrites pour d'autres, ce qui rend la recherche d'un mot dans le dictionnaire une opération souvent laborieuse. Enfin dans ce traité presque toutes les phrases étant courtes ou sans

1. Afin d'édifier complètement le lecteur sur ce sujet, je dirai tout d'abord que, par politesse, il avait dans la première partie interverti l'ordre et commencé par les femmes. Voici sa traduction pour un homme âgé de 10 ans.

« Homme. Tjei yong tjik seng. Étoile du Dragon. Mi reuk Po sal est le dieu du bouddhisme qui donne le malheur et le bonheur. Sa destinée est comme le rat entre dans la rivière. »

2. Je remercie également M. Maurice Courant pour les indications qu'il m'a données au moment de la correction de cet ouvrage.

liaison les unes avec les autres, on n'est jamais guidé dans la traduction par un sens général.

Quelques exemples feront mieux saisir les obstacles que l'on rencontre à chaque pas :

A cause de la mauvaise impression M. Hong avait lu tantôt *île* et tantôt *sac*, mais ici comme l'on a affaire à un des 9 terrains dont la liste est donnée, *sac* est une erreur et j'ai rétabli *île* partout. Dans la divination par les bois la seconde partie de la combinaison 2-2-2 est :

..... *in el man na so ouin syeng kong harira*[1].

D'après M. Aston les corrections suivantes doivent être faites :

1° Le mot qui manque parce que le papier est troué doit être *koui*.

2° Au lieu de *el*, il faut lire *eul*, signe de l'accusatif singulier.

3° Au lieu de *man*, il faut lire *mat*.

4° Au lieu de *so*, il faut lire *syo*.

5° Au lieu de *ouin*, il faut *ouen*.

Les homonymes sont une autre difficulté.

Koki par exemple signifie « viande » et « poisson » ; dans la combinaison 4-4-2 : « le poisson avale l'hameçon », il ne peut y avoir de doute ; mais au jour Cheval il est difficile de décider.

Ka veut dire en même temps : vrai, faux, plage, maison, chant, prix, aller.

Sin : rognon, dignitaire, esprit, soulier, nouveau, corps, croire. On comprend que l'on soit quelquefois très embarrassé pour choisir le sens le plus probable.

Voici quelques exemples de lettres déplacées :

Au jour Serpent, le texte porte *Hta si ra* ; la lettre *s* de *si* doit appartenir à la syllabe *hta* ; elle devient alors un *t*. Il faut donc lire *htat i ra*.

Au jour Tigre, au lieu de *Tong noi ni*, il faut lire soit *Tong no i ni*, soit *Tong noi i ni*. *Tong no* ou *Tong noi* étant un nom propre de démon jusqu'ici inconnu, on ne peut choisir.

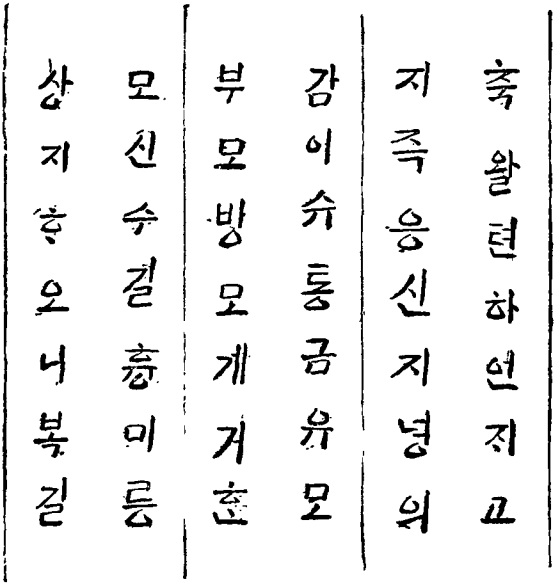
1. Toutes les transcriptions de mots coréens sont faites suivant l'orthographe adoptée par le missionnaires de Corée dans leur Grammaire et leur Dictionnaire.

Quelques mots sont entièrement fautifs. Je citerai seulement dans l'explication de *kan pang* : au lieu de *Tong pang kan i o*, il faut *Tong ponk kan i o*, puisque kan pang est le nord-est et non l'est franc. Et dans la combinaison : Singe, Rat, Dragon, il faut remplacer le Porc par le Tigre, pour que la permutation soit régulière.

Je ne cite que quelques exemples de chaque espèce pour ne pas fatiguer le lecteur, malheureusement je n'ai que l'embarras du choix.

Certains passages sont tout à fait incompréhensibles : qu'est-ce que c'est que ces trois terrains que l'on porte dans ses bras ou sur son son dos, ici le sens « terrain » est forcé par le caractère chinois qui se trouvedans le titre du paragraphe. De même la préface de la Consultation des cinq éléments dont M. Hong a donné une interprétation que j'ai acceptée, ne pouvant trouver autre chose.

Voici le texte de la première partie du passage :



Quant à la seconde partie, elle peut se traduire ainsi :

« On ne doit pas mépriser les avertissements célestes sur notre bonne ou mauvaise destinée ; ayant offert un sacrifice avec piété, chérchez le sort une fois et ne recommencez pas. »

Tandis que M. Hong dit : « Le Ciel ne parle pas, mais il nous avertit. Comme l'Esprit du Ciel nous connaît tous, et que nous ne connaissons pas notre destinée, nous lui adressons nos prières pour qu'il nous fasse connaître le bonheur ou le malheur. »

Et il ajoute :

« Tous les ans au 15 janvier, vers minuit, préparer le sacrifice dans un jardin bien tenu, s'être baigné avant et n'avoir pas cohabité avec sa femme, se couper les cheveux et les ongles et s'abstenir ce jour-là de poisson et de viande. »

Enfin, pour résumer, je citerai l'opinion de M. Aston sur les textes coréens.

Dans sa note, *Corean popular literature*, il dit :

« Each volume contains some twenty or thirty sheets of a flimsy grayish paper, blotched in places with patches of other colours, and something containing bits of straw or other extraneous substances, wich cause grave difficulties to the decipherment of the text. It is not unfrequently a question wether a black mark is part of a letter or only a bit of dirt. One volume generally constitutes an entire work. There are no fly leaves, no title-page, no printer's or publisher's name and no date or place of publication. Even the author's name is not given. The printer's errors are numerous, and the perplexity they occasion is increased by the confusion of the spelling. For the word « orthography » has no meaning in Corea, any more than it had in England four hundred years ago. Every writer spells as seems good in his own eyes, and personal and provincial pecularities are always traceable. »

Cette appréciation générale des textes coréens est absolument vraie pour ce traité de divination : en effet, quoique très répandu en Corée, on n'en connaît pas l'auteur et on ne sait à quelle date il remonte. On peut seulement dire que c'est très probablement une traduction d'un ouvrage chinois aujourd'hui perdu ou pour le moins très rare. Aussi, malgré les trop nombreuses erreurs que renferme encore ce travail,

je le livre au public en lui demandant toute son indulgence pour des fautes qui le plus souvent ne présentent qu'un intérêt grammatical, car ce petit ouvrage soulève des questions fort intéressantes sur lesquelles je demande à insister tout particulièrement. Je n'étudierai que les trois points suivants, la divination, les bodhisattvas, le zodiaque.

Les Coréens étant fort superstitieux, les procédés employés pour connaître l'avenir sont innombrables, et les sorciers, s'ils sont les gens les plus méprisés, sont aussi les plus riches du royaume. Certaines méthodes sont plus considérées, telles sont la divination par le *I king* et la lecture des lignes de la main ou du pied qu'un lettré emploiera couramment, tandis que d'autres qui touchent aux croyances bouddhiques ou taoïstes sont abandonnées aux femmes et au bas peuple. Toutes ces pratiques ont beaucoup de ressemblance avec ce qui se fait en Chine ou au Japon ; je dirai seulement quelques mots des méthodes qui sont indiquées dans cet ouvrage.

La première méthode est dite *de l'âge* ; en effet, elle repose uniquement sur l'âge du consultant. Elle est assez embrouillée, puisque, pour chaque année de la vie, il faut tenir compte de l'influence de l'étoile et de celle du bodhisattva qui président, enfin de l'action de l'animal et du terrain qui figurent dans la formule, toutes ces indications se trouvant quelquefois contradictoires.

Pour la divination par les *cinq éléments*, on se sert de petits morceaux de bambou de 10 centimètres de longueur refendus en deux. Dans la partie creuse de chaque morceau ainsi obtenu, on écrit un des noms des cinq éléments ; on prend ensuite les cinq morceaux dans ses deux mains réunies et l'on se met en prière en invoquant la divinité en qui on a le plus de confiance ; puis, après avoir secoué trois fois les bois on les lance par dessus son épaule. On note alors ceux des morceaux qui présentent leur écriture en dessus, ce qui donne une combinaison des cinq éléments ; on se reporte au Guide. Il ne reste plus, si l'on a compris, qu'à tâcher de se conformer aux avis qu'il donne.

Le sous-titre dit que cette méthode est aussi appelée *Augure de*

Koan in; il est curieux de noter qu'elle est essentiellement différente de la méthode japonaise du même nom. En effet, au Japon, on désigne sous ce nom une consultation très simple du *I king*. On agite dans ses mains six pièces de monnaie, on les pose l'une au-dessous de l'autre à plat, en convenant qu'une des faces représente les traits positifs et l'autre les traits négatifs. On a ainsi une série de piles et de faces qui forment le *koua* que l'on cherche. La méthode japonaise comporte donc les 64 combinaisons du *I king*, tandis que la coréenne n'a pas de rapport avec cet ouvrage et ne présente que 32 cas différents.

Dans la méthode attribuée à Kouei kou sien sang les nombres 3 et 4 jouent un rôle important. Il y a aussi 64 combinaisons qui lui donnent une grande ressemblance avec la méthode traditionnelle du *I king*, d'autant plus que la façon de procéder est assez analogue et que certaines phrases paraissent directement inspirées par le célèbre ouvrage de divination.

On se sert de 64 baguettes longues et minces; on en prend un paquet au hasard, on les sépare 4 par 4 et on note le reste ; on recommence deux fois l'opération, on a ainsi une combinaison des quatre premiers chiffres, 3 par 3, le reste, zéro, n'étant pas admis et comptant pour 4.

Si l'on n'a pas de baguettes, on ferme les yeux et on pose son doigt au hasard sur le livre ouvert; on compte les traits du caractère trouvé; on divise par 4, de façon à avoir un reste inférieur ou égal à 4 et on recommence deux fois pour avoir la combinaison de trois chiffres : c'est une simplification dans la manière de procéder.

Kouei kou sien sang est un personnage douteux, auteur, dit-on, de traités d'astrologie qui vécut peut-être au IV^e^ siècle avant notre ère; cependant quelques auteurs le placent vers l'an 200 avant J. C.

Chacune des années de la vie des hommes dépend d'un Bodhisattva, dit le Guide, puisque l'épithète *Posal* correspond au sanskrit *Bodhisattva*, au chinois *Pousa* et au japonais *Bossatsou*.

Quant aux noms propres des Bodhisattva coréens, on peut les identifier de la façon suivante :

1° *Mi reuk*. C'est le sanskrit *Maitreya*, le Bouddha futur, en chinois *Milé* et en japonais *Mirokou*.

2° *Ye rai*. *Rai* est la traduction en coréen du caractère chinois *lai*, venir, de même que *Ye* est celle de *jou*, comme; c'est donc le chinois *Jou lai*, sanskrit *Tathagata*, jap. *Niorai*.

3° *Tchoi tjeng*, qui signifie peut-être le très pur, est plus difficile à reconnaître. Est-ce le japonais *Tajin* et le sanscrit *Vasubandu*, ou, comme le propose M. de Milloué, *Tchoi tchong*, en tibétain *Tchhôs skyong*?

4° *Po hien*, c'est *Samantabhadra*, chinois *Pou hien*, jap. *Fougen*, la Piété. On le représente toujours monté sur un éléphant.

5° *Yak sa*, le maître de la médecine, chinois *Yo wang* ou *Yo sse*, sk. *Bechadja Raja*, jap. *Yakoushi*. D'après M. de Milloué, il y a aussi au Japon Yasha, mais c'est un Kongo et non un Bodhisattva.

6° *Moun sou*, la science, ch. *Wen chou*, jap. *Mondjou* et sk. *Manjouçri*. On le représente monté sur un lion.

7° *Tji tjang*. *Tjang* est exactement le chinois *Tsang* et *Tji* est pris une fois dans le Guide avec le sens du chinois *Ti*, terre[1] (ce sens n'est pas donné dans le Dictionnaire des missionnaires). Tji tjang est donc le chinois *Ti tsang*, sanskrit *Kshitigarbha*, Bouddha infernal; au Japon, c'est *Jiso*. Il y a aussi Tai tjang wang, un des protecteurs après la mort, qui a évidemment beaucoup d'analogie avec Tji tjang.

8° *Tjen tan*, c'est évidemment le sk. *Tchintadeva* et d'après le *Panthéon* de Pander, le chinois *Tchen ti*.

9° *Ma ri*, sk. *Maritchi*, jap. *Marichi*.

1 M. Maurice Courant a trouvé souvent cette confusion.

10° *Tai syei tji*, japonais *Daï sei shi*, sk. *Mahastania*, c'est la prière.

11° *A mi*, c'est évidemment une abréviation d'Amida ou plutôt d'Amitâyus qui est le Bodhisattwa, ch. *Omitofo* et *Anifo*, forme qui correspond bien à Ami Posal.

12° *Koan eum*, sk. *Avalokitesvara*, jap. *Kouannon* et ch. *Koan cheu in*.

A chacun des 12 Bodhisattva est accolé un des 12 Sin tjyang qui donnent leur nom aux années de ce cycle duodécennal.

Sin est évidemment la forme coréenne du chinois *Chén*, céleste et, *tjyang* correspond à *tsiang* : directeur, esprit, général,... ; par analogie avec les 12 Iué tsiang « Esprits des mois », je crois qu'il faut traduire ici les 12 Esprits célestes ou les 12 directeurs célestes.

On lit dans l'Histoire des Mings [1] que l'empereur Tai tsou fit sacrifier à tous les Esprits de Tai sui, et que les membres de la cour des rites interrogés à ce sujet lui répondirent que le Tai sui était l'Esprit des 12 mansions solaires.

Tai sui, la Grande Année, est pour certaines sectes taoïstes la planète Jupiter; pour d'autres, ce sont les 12 stations solaires.

Jupiter faisant sa révolution en 12 ans et restant un an dans chaque signe zodiacal, je crois que les 12 Sin tjyang représentent les signes du Zodiaque considérés comme stations de Jupiter, ce qui expliquerait ce fait, que chacun d'eux donne son nom non plus à un mois, mais à une année entière, cependant comme ces stations sont les mêmes que celles du soleil, les noms sont absolument en rapport avec les 12 mois de l'année. Il faut remarquer que jusqu'ici on ne connaît rien d'analogue ni en Chine ni au Japon. C'est cependant en étudiant le Zodiaque

1. De Harlez, *Le livre des esprits et des immortels*, p. 134.

chinois dans l'*Uranographie chinoise* du professeur Schlegel que par comparaison l'idée m'est venue de proposer les explications suivantes.

1° *Teung myeng*. Myeng n'offre pas de difficulté ; c'est le chinois *ming*, clarté, briller. Quant à *teung*, je l'avais d'abord traduit par le chinois *teng*, monter, d'où le sens de clarté montante, qui s'appliquait bien au retour de la lumière après le solstice d'hiver. M. Aston, ancien résident britannique à Séoul, auquel j'ai soumis ces questions, propose de traduire *teung* par le chinois *teng*, lanterne, et le sens est « Les lanternes brillent », allusion à la fête des lanternes qui a lieu dans le courant du premier mois.

2° *Sin hou*. C'est une expression coréenne qui veut dire « Après la mort », sens difficile à interpréter.

3° *Tai kil*, chinois *Ta ki*, « Grande fête ». En Corée, au premier jour du printemps, il y a de grandes réjouissances. Ce mois correspond donc bien à notre troisième mois, mars.

Kong tjo est écrit probablement pour *Kong to* « Impartialité » et correspond à l'époque de l'égalité des jours et des nuits ou au quatrième mois, avril.

5° *Htai tchong*, chinois *Ta tchoung*, « Grand accomplissement ». C'est l'équivalent du caractère cyclique *sse* qui répond à la 4e lune chinoise et à notre cinquième mois, mai.

6° *Tchyen kang*, « Mille rivières ». Le domicile correspondant de la sphère chinoise est le Saule qui préside aux pluies ; or, en Chine, le mois de juin est l'époque des grandes pluies. D'près M. Min yen tchoan, ambassadeur de Corée en Russie, *Tchyen kang* désigne les quatre étoiles du carré de la Grande Ourse.

7° *Htai eul*. C'est l'étoile *T'ai heul*, « l'Archipremière » du zodiaque chinois. Elle correspond au mois de juillet.

8° *Seung koang*. Dans la partie correspondante de la sphère chinoise on trouve *Tsan*, Orion.

Or, d'après le professeur Schlegel, l'ancien caractère pour *Tsan* se

composait des deux caractères *tsing* et *tchin*. *Tsing*, écrit avec trois soleils, représente la clarté de la 8e lune pendant laquelle Orion est visible et a aussi la même signification que *koang* « Resplendissant » d'après le *Chouo wen*. *Seung* signifiant victoire, je propose la traduction « Resplendissant de victoire » et l'identification avec Orion. C'est le mois d'août.

9° *So kil*, chinois *Siao ki*, « Petite réjouissance » ; la Grande réjouissance étant l'équinoxe du printemps et le 3e mois. *So kil* est l'équinoxe d'automne et le mois de septembre.

10e *Tjyen song*, chinois *Tchoan soung*, « Congédier les hôtes ». L'audience impériale avait lieu le dernier mois de l'été, et l'étoile des visiteurs présidant à la réception des hôtes, il est naturel que le premier mois de l'automne représente leur départ. C'est le mois d'octobre.

11° *Tjong koi*, chinois *Tchoung kou*, « Cloche et Tambour ». Ces instruments servaient à donner l'alarme contre les incursions des barbares qui avaient toujours lieu à cette époque. C'est le mois de novembre.

12° *Ha koi*, chinois *Ho kou*, « Tambour du fleuve ». Cet astérisme culminait à minuit au premier mois de l'hiver. Sa signification est la même que *Tjong koi*. C'est une allusion au signal donné à l'approche des ennemis. C'est le mois de décembre.

M. Hong avait passé ces douze termes sous silence et ne les avait même pas mentionnés après les noms des Bodhisattva dans la série des âges ; il les avait de même supprimés plus loin, il traduisait année *Mi reuk Posal* là où il y a année *Teung myeng*, il désignait les 12 Sin tjyang sous le nom de « nombres correspondants aux Bouddhas », disant que c'était une manière de compter qui était intraduisible en français.

Je crois que c'est à résoudre ces questions plutôt qu'à rectifier les fautes du traducteur que ceux que la Corée intéresse devront donner tous leurs efforts. En effet, dans des phrases aussi courtes, aussi indépendantes et souvent si insignifiantes, les erreurs de sens n'ont qu'un

intérêt relatif, car malgré l'importance des corrections qui pourront être faites, elles ne changeront rien au sens général du traité et n'auront d'intérêt qu'au point de vue grammatical ou pour celui qui voudrait apprendre le métier de sorcier coréen. Ce sont ces considérations qui me décident, malgré ses nombreux défauts, à livrer ce travail au jugement du public, espérant qu'il ne sera pas trop sévère et tiendra compte des efforts qu'est obligé de faire celui qui se lance le premier dans une voie nouvelle.

Mars 1896.

Henri CHEVALIER.

GUIDE

POUR RENDRE PROPICE L'ÉTOILE QUI GARDE CHAQUE HOMME

ET

POUR CONNAITRE LES DESTINÉES DE L'ANNÉE

TABLE

RÈGLES DES ÉTOILES, RÈGLES DE L'AGE, RÈGLES DES FERMETURES, CONSULTATION DES CINQ ÉLÉMENTS, RÈGLES DES TROIS CALAMITÉS, RÈGLES POUR JETER LES BOIS, INFLUENCES DES DÉMONS SUR LES MALADIES PENDANT LE CYCLE, RÈGLES DES POINTS CARDINAUX, RÈGLES DES TROIS TERRAINS.

Celui qui observe les règles des âges et des étoiles, quoique cela soit difficile, trouvera le moyen de repousser les mauvaises influences depuis l'âge de 10 ans jusqu'à 64 ans. A 65 ans, l'influence des étoiles est la même qu'à 11 ans, à 66 ans elle est la même qu'à 12. A 65 ans l'influence de l'âge est la même qu'à 17 ans et à 66 ans elle est la même qu'à 18. On peut ainsi aller jusqu'à 100 ans.

---

10 ans. HOMME. Étoile du Dragon[1]. Mi reuk Posal. Teung myeng.
Le rat entre dans la rivière.
FEMME. Étoile du Bois. Mi reuk Posal. Teung myeng.
Le rat entre dans la rivière.
11 ans. HOMME. Étoile de la Terre. Yé rai Posal. Sin hou.
Le faucon va sur le pic de montagne.
FEMME. Étoile du Dragon. Koan eum Posal. Ha koi.
Le cerf tombe dans le précipice.
12 ans. HOMME. Étoile de l'Eau. Tchoi tjeng Posal. Tai kil.
Le loup entre dans le champ.
FEMME. Étoile de la Terre. A mi Posal. Tjong koi.
Le porc entre dans l'île.
13 ans. HOMME. Étoile du Métal. Po yen Posal. Kong tjo.
Le tigre va dans la montagne.
FEMME. Étoile de l'Eau. Tai syei tji Posal. Tjyen song.
Le faisan entre dans la chambre.
14 ans. HOMME. Étoile du Soleil. Yak sa Posal. Tai tchoung.
Le lion entre dans la forêt.
FEMME. Étoile du Métal. Ma ri Posal. So kil.
Le lion entre dans le jardin.
15 ans. HOMME. Étoile du Feu. Moun syou Posal. Tchyen kang.
Le faisan entre dans la vallée.
FEMME. Étoile du Soleil. Tjen tan Posal. Seung koang.
Le tigre entre dans un champ de fleurs.
16 ans. HOMME. Étoile de l'Enseignement moral[1]. Ti tjang Posal. Htai eul.
Le porc entre dans l'eau bouillante.
FEMME. Étoile du Feu. Tji tjang Posal. Htai eul.
Le loup entre dans l'eau bouillante.
17 ans. HOMME. Étoile de la Lune. Tjen tan Posal. Seung koang.
Le cerf entre dans le champ de fleurs.
FEMME. Étoile de l'Enseignement moral. Moun syou Posal. Tchyen kang.
Le faucon entre dans la vallée.

1. Voir la note p. 21.

18 ans. HOMME. Étoile du Bois. Ma ri Posal. So kil.
Le rat entre dans le jardin.
FEMME. Étoile de la Lune. Yak sa Posal. Tai tchoung.
Le rat entre dans la forêt.
19 ans. HOMME. Étoile du Dragon. Tai syei tji Posal. Tjyen song.
Le faucon entre dans la chambre.
FEMME. Étoile du Bois. Po hyen Posal. Kong tjo.
Le cerf va dans la montagne.
20 ans. HOMME. Étoile de la Terre. A mi Posal. Tchong koi.
Le loup entre dans l'île.
FEMME. Étoile du Dragon. Tchoi tjeng Posal. Tai kil.
Le porc entre dans le champ.
21 ans. HOMME. Étoile de l'Eau. Koan eum Posal. Ha koi.
Le tigre tombe dans le précipice.
FEMME. Étoile de la Terre. Yé rai Posal. Sin hou.
Le faisan va sur le pic de la montagne.
22 ans. HOMME. Étoile du Métal. Mi reuk Posal. Teung myeng.
Le lion entre dans la rivière.
FEMME. Étoile de l'Eau. Mi reuk Posal. Teung myeng.
Le lion entre dans la rivière.
23 ans. HOMME. Étoile du Soleil. Yé rai Posal. Sin hou.
Le faisan va sur le pic de la montagne.
FEMME. Étoile du Métal. Koan eum Posal. Ha koi.
Le tigre tombe dans le précipice.
24 ans. HOMME. Étoile du Feu. Tchoi tjeng Posal. Tai kil.
Le porc entre dans le champ.
FEMME. Étoile du Soleil. A mi Posal. Tjong koi.
Le loup entre dans l'île.
25 ans. HOMME. Étoile de l'Enseignement moral. Po hyen Posal. Kong tjo.
Le cerf va dans la montagne.
FEMME. Étoile du Feu. Tai syei tji Posal. Tjyen song.
Le faucon entre dans la chambre.
26 ans. HOMME. Étoile du Soleil. Yak sa Posal. Tai tchoung.
Le rat entre dans la forêt.

FEMME. Étoile de l'Enseignement moral. Ma ri Posal. So kil.
Le rat entre dans le jardin.

27 ans. HOMME. Étoile du Bois. Moun sou Posal. Tchyen kang.
Le faucon entre dans la vallée.

FEMME. Étoile de la Lune. Tjen tan Posal. Seung koang.
Le cerf entre dans le champ de fleurs.

28 ans. HOMME. Étoile du Dragon. Tji tjyang Posal. Htai eul.
Le loup entre dans l'eau bouillante.

FEMME. Étoile du Bois. Tji tjang Posal. Htai eul.
Le porc entre dans l'eau bouillante.

29 ans. HOMME. Étoile de la Terre. Tjen tan Posal. Seung koang.
Le tigre entre dans le champ de fleurs.

FEMME. Étoile du Dragon. Moun sou Posal. Tchyen kang.
Le faisan entre dans la vallée.

30 ans. HOMME. Étoile de l'Eau. Ma ri Posal. So kil.
Le lion entre dans le jardin.

FEMME. Étoile de la Terre. Yak sa Posal. Tai tchoung.
Le lion entre dans la forêt.

31 ans. HOMME. Étoile du Métal. Tai syei tji Posal. Tjyen song.
Le faisan entre dans la chambre.

FEMME. Étoile de l'Eau. Po hyen Posal. Kong tjo.
Le tigre va dans la montagne.

32 ans. HOMME. Étoile du Soleil. A mi Posal. Tjong koi.
Le porc entre dans l'île.

FEMME. Étoile du Métal. Tchoi tjeng Posal. Tai kil.
Le loup entre dans le champ.

33 ans. HOMME. Étoile du Feu. Koan eum Posal. Ha koi.
Le cerf entre dans la rivière.

FEMME. Étoile du Soleil. Yé rai Posal. Sin hou.
Le faucon va sur le pic de montagne.

34 ans. HOMME. Étoile de l'Enseignement moral. Mi reuk Posal. Teung myeng.
Le rat entre dans la rivière.

FEMME. Étoile du Feu. Mi reuk Posal. Teung myeng.
Le rat entre dans la rivière.

35 ans. HOMME. Étoile de la Lune. Yé rai Posal. Sin hou.
Le faucon va sur le pic de montagne.
FEMME. Étoile de l'Enseignement moral. Koan eum Posal. Ha koi.
Le cerf tombe dans le précipice.
36 ans. HOMME. Étoile du Bois. Tchoi tjeng Posal. Tai kil.
Le loup entre dans le champ.
FEMME. Étoile de la Lune. A mi Posal. Tjong koi.
Le porc entre dans l'île.
37 ans. HOMME. Étoile du Dragon. Po hyen Posal. Kong tjo.
Le tigre va dans la montagne.
FEMME. Étoile du Bois. Tai syei tji Posal. Tjyen song.
Le faisan entre dans la chambre.
38 ans. HOMME. Étoile de la Terre. Yak sa Posal. Tai tchoung.
Le lion entre dans la forêt.
FEMME. Étoile du Dragon. Ma ri Posal. So kil.
Le lion entre dans le jardin.
39 ans. HOMME. Étoile de l'Eau. Moun sou Posal. Tchyen kang.
Le faisan entre dans la vallée.
FEMME. Étoile de la Terre. Tjen tan Posal. Seung koang.
Le tigre entre dans le champ de fleurs.
40 ans. HOMME. Étoile du Métal. Tji tjang Posal. Htai eul.
Le porc entre dans l'eau bouillante.
FEMME. Étoile de l'Eau. Tji tjang Posal. Htai eul.
Le loup entre dans l'eau bouillante.
41 ans. HOMME. Étoile du Soleil. Tjen tan Posal. Seung koang.
Le cerf entre dans le champ de fleurs.
FEMME. Étoile du Métal. Moun sou Posal. Tchyen kang.
Le faucon entre dans la vallée.
42 ans. HOMME. Étoile du Feu. Ma ri Posal. So kil.
Le rat entre dans le jardin.
FEMME. Étoile du Soleil. Yak sa Posal. Tai tchoung.
Le rat entre dans la forêt.
43 ans. HOMME. Étoile de l'Enseignement moral. Tai syei tji Posal. Tjyen song.
Le faucon entre dans la chambre.

FEMME. Étoile du Feu. Po hyen Posal. Kong tjo.
Le cerf va dans la montagne.

44 ans. HOMME. Étoile de la Lune. A mi Posal. Tjong koi.
Le loup entre dans l'île.

FEMME. Étoile de l'Enseignement moral. Tchoi tjeng Posal. Tai kil.
Le porc entre dans un champ.

45 ans. HOMME. Étoile du Bois. Koan eum Posal. Ha koi.
Le tigre tombe dans le précipice.

FEMME. Étoile de la Lune. Yé rai Posal. Sin hou.
Le faisan va sur le pic de montagne.

46 ans. HOMME. Étoile du Dragon. Mi reuk Posal. Teung myeng.
Le lion entre dans la rivière.

FEMME. Étoile du Bois. Mi reuk Posal. Teung myeng.
Le lion entre dans la rivière.

47 ans. HOMME. Étoile de la Terre. Yé rai Posal. Sin hou.
Le faisan va sur le pic de montagne.

FEMME. Étoile du Dragon. Koan eum Posal. Ha koi.
Le tigre tombe dans le précipice.

48 ans. HOMME. Étoile de l'Eau. Tchoi tjeng Posal. Tai kil.
Le porc entre dans le champ.

FEMME. Étoile de la Terre. A mi Posal. Tjong koi.
Le loup entre dans l'île.

49 ans. HOMME. Étoile du Métal. Po hyen Posal. Kong tjo.
Le cerf va dans la montagne.

FEMME. Étoile de l'Eau. Tai syei tji Posal. Tjyen song.
Le faucon entre dans la chambre.

50 ans. HOMME. Étoile du Soleil. Yak sa Posal. Tai tchoung.
Le rat entre dans la forêt.

FEMME. Étoile du Métal. Ma ri Posal. So kil.
Le rat entre dans le jardin.

51 ans. HOMME. Étoile du Feu. Moun sou Posal. Tchyen kang.
Le faucon entre dans la vallée.

FEMME. Étoile du Soleil. Tjen tan Posal. Seung koang.
Le cerf entre dans le champ de fleurs.

52 ans. HOMME. Étoile de l'Enseignement moral. Tji tjang Posal. Htai eul.
Le loup entre dans l'eau bouillante.
FEMME. Étoile du Feu. Tji tjyang Posal. Htai eul.
Le porc entre dans l'eau bouillante.

53 ans. HOMME. Étoile de la Lune. Tjen tań Posal. Seung koang.
Le tigre entre dans le champ de fleurs.
FEMME. Étoile de l'Enseignement moral. Moun sou Posal. Tchyen kang.
Le faisan entre dans la forêt.

54 ans. HOMME. Étoile du Bois. Ma ri Posal. So kil.
Le loup entre dans le jardin.
FEMME. Étoile de la Lune. Yak sa Posal. Tai tchoung.
Le loup entre dans la forêt.

55 ans. HOMME. Étoile du Dragon. Tai syei tji Posal. Tjyen song.
Le faisan entre dans la chambre.
FEMME. Étoile du Bois. Po hyen Posal. Kong tjo.
Le tigre va dans la montagne.

56 ans. HOMME. Étoile de la Terre. A mi Posal. Tjong koi.
Le porc entre dans l'île.
FEMME. Étoile du Dragon. Tchoi tjeng Posal. Tai kil.
Le loup entre dans le champ.

57 ans. HOMME. Étoile de l'Eau. Koan eum Posal. Ha koi.
Le cerf tombe dans le précipice.
FEMME. Étoile de la Terre. Yé rai Posal. Sin hou.
Le faucon va sur le pic de montagne.

58 ans. HOMME. Étoile du Métal. Mi reuk Posal. Teung myeng.
Le rat entre dans la rivière.
FEMME. Étoile de l'Eau. Mi reuk Posal. Teung myeng.
Le rat entre dans la rivière.

59 ans. HOMME. Étoile du Soleil. Yé rai Posal. Sin hou.
Le faucon va sur le pic de montagne.
FEMME. Étoile du Métal. Koan eum Posal. Ha koi.
Le cerf tombe dans le précipice.

60 ans. HOMME. Étoile du Feu. Tchoi tjeng Posal. Tai kil.
Le loup entre dans le champ.

FEMME. Étoile du Soleil. A mi Posal. Tjong koi.
Le porc entre dans l'île.

61 ans. HOMME. Étoile de l'Enseignement moral. Po hyen Posal. Kong tjo.
Le tigre va dans la montagne.

FEMME. Étoile du Feu. Tai syei tji Posal. Tjyen song.
Le faisan entre dans la chambre.

62 ans. HOMME. Étoile de la Lune. Yak sa Posal. Tai tchoung.
Le lion entre dans la forêt.

FEMME. Étoile de l'Enseignement moral. Ma ri Posal. So kil.
Le lion entre dans le jardin.

63 ans. HOMME. Étoile du Bois. Moun sou Posal. Tchyen kang.
Le faisan entre dans la vallée.

FEMME. Étoile de la Lune. Tjen tan Posal. Seung koang.
Le tigre entre dans le champ de fleurs.

64 ans. HOMME. Étoile du Dragon. Tji tjang Posal. Htai eul.
Le porc entre dans l'eau bouillante.

FEMME. Étoile du Bois. Tji tjang Posal. Htai eul.
Le loup entre dans l'eau bouillante.

Règles des étoiles.

Il y a neuf Esprits des étoiles qui tiennent chacun la destinée de l'homme pendant un an. Ils changent chaque année. Ce sont :

Tche yong tjik seng,	étoile du Dragon[1].
Hto tjik seng,	étoile de la Terre.
Syou tjik seng,	étoile de l'Eau.
Keum tjik seng,	étoile du Métal.
Il tjik seng,	étoile du Soleil.
Ouel tjik seng,	étoile de la Lune.
Hoa tjik seng,	étoile du Feu.
Kei to tjik seng,	étoile de l'Enseignement moral.
Mok tjik seng,	étoile du Bois.

Exemple : L'homme à 10 ans dépend de Tche yong tjik seng, et la femme à 10 ans de Mok tjik seng, et ainsi de suite.

Il tjik seng. — Étoile du Soleil. Bonheur. Un voyage lointain augmente encore le bonheur. Mais pendant les mois de janvier, mai et septembre, procès et perte d'argent.

Le 15 janvier, pour la prière à la Lune, couper des ronds de papier rouge et les attacher à un bâton que l'on met au-dessus de sa maison. Se prosterner quatre fois et le bonheur reviendra.

Ouel tjik seng. — Étoile de la Lune. Bonheur. Un lointain voyage amènera une maladie ou un accident, la femme fera une fausse couche.

Le 15 janvier, pour la prière de la Lune, apporter trois paquets de baguettes de bois que l'on brûle en son honneur et le bonheur reviendra.

Syou tjik seng. — Étoile de l'Eau. Tout réussit. Un lointain voyage fera gagner beaucoup d'argent. Mais pendant les mois de juin et de décembre, ne pas faire de visite de condoléances, ne pas aller voir les malades. Se méfier de ses paroles, du feu et de l'eau.

1. J'ai laissé la traduction de M. Hong « étoile du Dragon » et « étoile de l'Enseignement moral »; mais il est évident que les termes coréens désignent Ketou et Rahou les colures des solstices, qui sont souvent représentées par deux dragons; les étoiles sont donc : Rahou, Saturne, Mercure, Vénus, le Soleil, la Lune, Mars, Ketou et Jupiter.

Pendant la prière de la lune, faire apporter du maïs cuit que l'on jette dans la rivière.

Mok tjik seng. — Étoile du Bois. Fiançailles et bonheur; mais l'homme aura une maladie des yeux et la femme une maladie du sang. En juin et septembre, procès et perte d'argent.

Le 15 janvier, se laver le corps, se prosterner trente fois devant la lune et le bonheur reviendra.

Hoa tjik seng. — Étoile du Feu. Malheur, maladie, punition et procès, au printemps et à l'été. La maison brûle en mars et septembre. Maladie en mai et novembre, perte d'un fils, on sera volé. Ne pas faire un long voyage et ne pas prendre de personnes nouvelles à son service.

Le 15 janvier, couper le col de son habit, le brûler à midi et le bonheur reviendra.

Hto tjik seng. — Étoile de la Terre. Pas de tranquillité, jugement, procès, séparation des époux, chute. En janvier, mai, septembre, perte d'argent.

Ne pas aller en bateau pendant l'année. Les femmes ne doivent pas voyager. Ne pas monter trop haut, ni réparer sa maison.

Le 15 janvier, aller sur la montagne et faire cuire du maïs que l'on jette de tous côtés, alors le bonheur reviendra.

Keum tjik seng. — Étoile du Métal. Tout réussit, un lointain voyage fera gagner de l'argent, on aura une place du gouvernement. Il y aura seulement quelques procès avec perte d'argent et quelques maladies en février et mars. Ne pas se servir de bois pendant ces deux mois.

Le 15 janvier, se prosterner quatre fois vers l'étoile du Matin et le bonheur reviendra.

Tche yong tjik seng. — Étoile du Dragon. Très mauvais signe. Procès, accusation, maladie des yeux, mauvaises couches en mars et en septembre. Ennuis provenant de son fils. Ne pas faire un long voyage et ne pas prendre de personnes nouvelles à son service.

Le 15 janvier, l'homme doit faire un mannequin en herbes qu'il jettera du côté de l'orient, la femme doit dessiner une femme sur une feuille de papier, en envelopper quelques pièces de monnaie et les jeter, alors le bonheur reviendra.

Kei to tjik seng. — Étoile de l'Enseignement moral. Très mauvais signe. Procès ; à l'automne et à l'hiver on perdra son fils, ses bœufs, ses chevaux et son argent ; si on fait un long voyage, il sera heureux ; si on reste chez soi, on sera accusé. Ne pas voyager la nuit au printemps et à l'automne.

Le 15 janvier, découper des chaussures en papier que l'on attache à un bâton au-dessus de sa maison ; après quatre prosternations le bonheur reviendra.

Règles des destinées de l'année.

Il y a au ciel 12 Posal et 12 Sin tjyang qui gouvernent les années des hommes; aussi, au commencement de chaque année, doit-on lire cet ouvrage où l'on trouvera le nom du Bouddha auquel on doit adresser ses prières à la fin de la 1re lune pour obtenir le bonheur. Pour les Sin tjyang à la fin de la 1re lune, on récitera le Ok tchou, le Keum kang, le Tchyen sou, et le Hpal yang et quoiqu'un accident puisse arriver on aura une année très heureuse et beaucoup de nourriture[1].

1. Mi reuk Posal.
2. Yé rai Posal.
3. Tchoi tjeng Posal.
4. Po hyen Posal.
5. Yak sa Posal.
6. Moun sou Posal.
7. Tji tjang Posal.
8. Tjen tan Posal.
9. Ma ri Posal.
10. Tai syei Tji Posal.
11. A mi Posal.
12. Koan eum Po Sal.

Exemple : L'homme et la femme à 10 ans dépendent de Mi reuk Posal; à 11 ans, pour les hommes, on suit de haut en bas.

Ils dépendent de Ya ré Posal et à 12 de Tchoi tjeng Posal, etc.

Pour les femmes, on procède en remontant, à 11 ; elles dépendent de Koan eum Posal; à 12 de A mi Posal, etc.

De même que le Bouddha a pris pour règle la bonté du cœur et la dou-

1. D'après M. Aston, le Keum kang kyeng (Sutra de diamant) est le Vadjra Schedika Pradjna paramita Sutra. Le Ok tchou kyeng est. d'après M. Maurice Courant, le Ok tchyou kyeng, ouvrage taoïste de même que le Tchyen sou, enfin Hpal yang kyeng est le titre abrégé de Poul syel htyen ti hpal yang sin tjou kyeng.

57906

ceur envers les hommes et le dévouement sincère à l'humanité, celui qui réprime le désir des sens, éloigne le malheur, et peut trouver le bonheur, pour les années suivantes, on prévoit de loin le bonheur et le malheur.

Teung myeng.	Htai eul.
Sin hou.	Seung koang.
Tai kil.	So kil.
Kong tjo.	Tjyen song.
Tai tchoung.	Tjong koi.
Tchyen kang.	Ha koi.

L'homme et la femme à 10 ans sont dans l'année Teung myeng, et on continue ainsi pour les hommes, à 11 ans; c'est Sin hou. Pour les femmes, on renverse l'ordre; à 11 ans, c'est Ha koi et, à 12, Tjong koi.

Années *Teung myeng*. — Ces années, là sont très mauvaises. On est sous le coup de perte d'argent, d'accusation, de mort d'un fils. Donc prier pendant cette année Mi reuk Po sal.

Années *Sin hou*. — Pendant ces années, l'intérieur de la maison est rempli par les démons; perte d'argent en mai, novembre et décembre. Donc prier Yé rai Posal.

Années *Tai kil*. — Tout est bon, seulement à cause des femmes on subira des accusations en juin et décembre. Donc prière à Tchoi tjeng Posal.

Années *Kong tjo*. — Ni très mauvais, ni très bon. Rencontre d'un grand homme et reprendre sa place dans le gouvernement. Gagner beaucoup d'argent. Ne pas faire de visites de condoléance. Janvier et juillet sont deux très mauvais mois. Donc prière à Po hyen Posal.

Années *Tai tchoung*. — Tout est mauvais. Condamnation, séparation, des époux. Un long voyage sera très mauvais en février et en août. Donc prière à Yak sa Posal.

Années *Tchyen kang*. — Tous les procès seront perdus, on sera condamné. Surtout ne pas construire de maisons, on perdrait son fils. Mars et septembre sont très mauvais. Donc prière à Moun sou Posal.

Année *Htai eul*. — Tout est mauvais; condamnation; accusation; on recevra des visites de condoléance, on sera malade. Avril et octobre sont très mauvais. Être prudent et prier Tji tjang Posal.

Années *Seung koang*. — Tout est bon. Rencontre d'un grand personnage, on gagnera de l'argent. Si on a un procès, on le gagnera; ne pas faire de réparation à sa maison en juillet et en novembre. Être prudent et prier Tjen tan Posal.

Années *So kil*. — Ces années sont très bonnes pour cultiver la terre et fabriquer des étoffes ; mais si on fait le commerce on perdra de l'argent. Ne pas rendre visite aux malades ; juin et décembre sont mauvais. Prier Ma ri Posal.

Années *Tjyen song*. — Ne pas construire de maison, ne pas faire de procès; si on reste chez soi on sera malade, un voyage à l'étranger sera très bon. Janvier et juillet sont mauvais. Être prudent et prier Tai syei tji Posal.

Années *Tjong koi*. — Tout est mauvais, les démons feront du tort. On aura des morts dans sa famille. Argent, bœufs, chevaux seront perdus en février et en août. Donc prier A mi Posal.

Années *Ha koi*. — Tout est mauvais, condamnation, accusation; si une femme accouche en mars ou en septembre. elle aura un accident. Prier Koan eum Posal.

Les choses du ciel et de la terre correspondent au corps.

Règles pour arrêter le malheur. — Si les Bouddhas et les Esprits des étoiles ont de l'influence sur la destinée, la terre et les animaux en ont aussi : ils peuvent donner une bonne ou une mauvaise destinée.

1. La rivière.
2. Le pic de montagne.
3. Le champ.
4. La montagne.
5. La forêt.
6. La vallée.
7. L'eau bouillante.
8. Le champ de fleurs.
9. Le jardin.
10. La chambre.
11. L'île.
12. Le précipice.

Exemple : Hommes et femmes à 10 ans, on va dans la rivière. Pour les hommes, on prend à la suite, à 11 ans, le pic de montagne, etc.; pour les femmes on renverse l'ordre à 11 ans; on tombe dans le précipice, etc.

Il y a huit animaux :

1. Le rat.	5. Le lion.
2. Le faucon.	6. Le faisan.
3. Le loup.	7. Le porc.
4. Le tigre.	8. Le cerf.

Exemple : Hommes et femmes, à 10 ans, ont le corps du rat, etc.

Mauvaise influence des cinq démons. — Elle se fait sentir pendant les six groupes de deux mois, et peut amener le malheur et la pauvreté dans une bonne année : Janvier et juillet, février et août, mars et septembre, avril et octobre, mai et novembre, juin et décembre.

Exemple : Hommes et femmes à 10 ans, 4e et 10e mois sont mauvais, etc., en renversant l'ordre pour les femmes.

Consultation des cinq éléments (aussi appelée Augure de *Koun eum*).

Préface : Le Ciel ne parle pas; mais il nous avertit[1]. Comme l'Esprit du Ciel nous connaît tous et que nous ne connaissons pas notre destin futur, nous lui adressons nos prières pour qu'il nous fasse connaître le bonheur ou le malheur.

Métal, Bois, Eau, Feu, Terre. — Le lion et le paon? donnent les honneurs; la tortue et le dragon donnent le bonheur. Le bonheur vient et le malheur s'en va.

Explication : Les étoiles sont très claires et brillent au ciel ; alors celui qui en consultant le sort rencontre les cinq éléments obtiendra fortune et postérité.

Métal. — Abandonner les choses anciennes pour les nouvelles. Les poissons qui sautent franchissent la Porte du Dragon, c'est-à-dire passent leurs examens et entrent dans le gouvernement.

Explication : Votre propre bonheur viendra de l'occident[2].

1. Voir, au sujet de la traduction de cette préface, l'Introduction, page IV.

2. Le métal correspond à l'occident, le bois à l'orient, l'eau au nord, le feu au sud, la terre au centre.

Bois. — Des affaires, suivez le vent, et demandez aux autres de vous procurer chaque jour quelque chose d'heureux.

Explication : Le bois, quand le printemp arrive, reverdit et ses branches poussent. Donc, si le malade tourne cet élément, il guérira de suite.

Eau. — Le batelier qui touche sur un banc de sable trouvera un trésor. Il dépensera beaucoup d'argent et ensuite sera très heureux.

Explication : L'eau vient du nord, on aura beaucoup de bonheur.

Feu. — Du midi part un jet de feu, on ne peut pas l'éteindre. Condamnation et souvent perte d'argent.

Explication : La vue des mauvaises actions attriste les cœurs généreux. Vous serez continuellement accusé et vous aurez toujours tort.

Terre. — La terre a son mouvement au milieu de l'air, c'est d'abord très mauvais et ensuite très bon. Lorsque Confucius a rencontré Tchang Tse (voleur), il en souffrit d'abord et fut ensuite très heureux[1].

Explication : La terre est au centre, c'est d'abord très mauvais et ensuite très bon.

Métal et Bois. — Une comète que l'on voit de jour. Vous aurez des discussions, vous rencontrerez un ingrat ou vous vous séparerez de votre famille.

Explication : Le métal attaque le bois, vous aurez de mauvais résultats dans toutes vos affaires.

Métal et Eau. — Étudiez la vertu et le Ciel qui vous protège vous rendra heureux. Tout est bon.

Explication : Le métal est en contact avec l'eau, ce sont deux choses qui se protègent mutuellement.

Métal et Feu. — Le métal au contact du feu devient malléable, toutes les affaires tourneront comme vous le désirez. C'est très bon.

Explication : Le métal est obtenu par le feu. Donc votre profit viendra du sud et de l'ouest.

1. Confucius lui parle et le chef des voleurs s'en va, d'après Hong Tjyong ou. La légende, au contraire, dit que le sage, ayant voulu essayer de convertir Tchi, célèbre chef de brigands, fut heureux de sortir vivant de son repaire et s'écria : « J'ai voulu apprivoiser le tigre et j'ai failli tomber sous sa griffe. » Les Taoïstes ont fait de Tao Tchi, le patron des voleurs sous le nom de Liu Tchi.

Métal et Terre. — Vous aurez une position brillante à l'étranger et vous recevrez une robe d'honneur à votre retour.

Explication : Votre situation est très haute, votre nom très illustre, toutes les affaires tourneront comme vous pensez.

Bois et Eau. — Un beau printemps fait revivre un bois presque mort, il aura encore des feuilles et des fleurs; s'il rencontre la pluie, il portera beaucoup de bourgeons, il sera toujours magnifique.

Explication : Le printemps est superbe, le bois mort refleurit; vous n'aurez pas d'ennuis dans vos affaires.

Bois et Feu. — Le bois produit le feu et le feu brûle le bois ; les personnes charitables ont affaire à des ingrats. Vous souffrirez beaucoup d'un voyage à l'étranger.

Explication : Quand le feu brûle le bois, il ne laisse que des cendres qui s'envolent. Donc vous perdrez toujours votre argent, vous serez accusé.

Bois et Terre. — Les escarboucles sont dans l'eau, on ne voit plus d'ombre. C'est le pauvre qui perd son argent.

Explication : Le bois vit par la terre; n'ayez pas confiance dans les autres.

Eau et Feu. — Le bois sec, même dans la rivière, ne porte pas de bourgeons ; si le printemps arrive, il portera des fleurs et des fruits.

Explication : L'eau et le feu viennent ensemble. Toutes vos affaires. tourneront comme vous pensez.

Eau et Terre. — Sur la terre il y a des tourmentes de neige, sur l'eau il y a des tempêtes.

Explication : Un cœur mélancolique n'arrive à rien dans les affaires.

Feu et Terre. — Le soleil monte dans le ciel, les quatre côtés sont tranquilles; toute sorte de choses s'obtiendront également.

Explication : Le feu rencontre la terre, le malheur s'en va, le bonheur arrive.

Métal, Bois, Eau. — La méchanceté s'en va, le bonheur arrive toujours; de même après un voyage dans la nuit on rencontre le beau soleil du matin.

Explication : Quand on voyage la nuit on est prudent sur le chemin, puis on rencontre le soleil; le malheur s'en va, le bonheur arrive.

MÉTAL, BOIS, FEU. — Comme un médicament calme le corps : dans les procès, si vous êtes doux, vous gagnerez; si vous êtes dur, vous serez malheureux.

Explication : En tout faites très attention ; n'allez pas trop vite, n'allez pas trop fort; soyez doux, le bonheur arrivera.

MÉTAL, BOIS, TERRE. — Le cœur sera troublé, on perdra de l'argent et l'amitié de sa famille, on aura une fin malheureuse.

Explication : Éloignez les grands personnages et aussi les petits qui vous attaqueraient. Vous ne pourrez rien obtenir, faites attention.

MÉTAL, EAU, FEU. — Le pays est tranquille, la ville est bien gouvernée, les peuples sont très heureux.

Explication : La pluie est douce et la brise murmure; les cultivateurs sont riches, le roi et les gouverneurs sont heureux.

MÉTAL, EAU, TERRE. — Les poissons secs trouvent de l'eau, les oiseaux s'échappent des filets; chaque jour amène le bonheur.

Explication : Lorsque le temps est sec, la pluie survient, le voyageur rencontre des concitoyens. Une longue maladie sera guérie; après un long emprisonnement vous retrouverez la liberté.

MÉTAL, FEU, TERRE. — De même que la nouvelle lune devient la pleine lune, la destinée suit son cours tranquillement.

Explication : Le croissant de la lune s'arrondit, toutes choses s'effacent pour faire place à de nouvelles. Vous vous marierez dans l'année.

BOIS, EAU, FEU. — Si vous désirez une place et un traitement plus élevés, vous les obtiendrez; le bonheur vous suivra jusqu'à la fin.

Explication : Vos amis haut placés vous rendront service, votre destinée sera comme de l'eau de source, vous trouverez un trésor. Le bonheur vous suivra toujours [1].

BOIS, EAU, TERRE. — Le voyageur est très souffrant et n'a pas de nouvelles de son pays; aucune affaire ne réussira.

1. En Corée, les rivières contiennent beaucoup d'or.

Explication : Les individus vous attaquent et vous blessent grièvement. Il faut faire attention à ses relations.

Bois, Feu, Terre. — Les trois (étoiles) Esprits du bois, du feu et de la terre vous protègent. Donc ils chasseront le malheur et le bonheur viendra sûrement.

Explication : Le Ciel vous protège, vous obtiendrez tout ce que vous désirez.

Eau, Feu, Terre. — Le tigre impatient se jette sur le porc le moins bon. Les intérêts sont d'accord, les rires et les chansons durent jusqu'au jour.

Explication : Si vous rencontrez des parents vous serez heureux : si vous saluez des étrangers malheureux, vous tomberez dans le désordre, vous aurez des dettes et serez accusé.

Métal, Bois, Eau, Feu. — Vous avez pris une tortue pour la faire cuire, elle le sait et se sauve[1]; vous ne serez pas malheureux.

Explication : Vous croyez avoir perdu quelque chose et en réalité vous ne perdez rien.

Métal, Bois, Eau, Terre. — Le voyageur en pays lointain marche toujours et trouve toujours de hautes montagnes, vous n'obtiendrez rien de ce que vous désirez.

Explication : Pour le voyageur qui marche la nuit, le chemin n'est pas visible, vos affaires sont ainsi.

Métal, Bois, Feu, Terre. — Les généraux font la guerre et remportent les victoires, ensuite vient la paix.

Explication : Les places élevées mènent aux honneurs, le malheur s'en va, le bonheur arrive.

Métal, Eau,, Feu. Terre. — Vous êtes comme la boîte de bijoux, ou la gangue qui renferme le jade; si vous travaillez, vous deviendrez gouverneur et savant; sans travail, vous resterez comme une perle dans sa boîte ou le jade dans sa gangue.

Explication : Avec du travail vous serez heureux.

1. Cette tortue est supposée être un génie. M. Hong l'appelle Ryong moul, « probablement par corruption de Long mou, la mère des Dragons, génie chinois qui se plaît aux transformations. C'est peut-être plus simplement une allusion à la connaissance de l'avenir que l'on se plaît à attribuer aux tortues.

Bois, Eau, Feu, Terre. — En traversant un eau profonde ou un pont élevé vous avez peur; passez quand même, vous trouverez le printemps.

Explication : Vous passerez difficilement : mais vous arriverez heureusement.

..... (Rien)[1]. — Joli miroir plein de poussière, jolis bijoux pleins de poussière. Le pauvre savant est dans la montagne. Quand sera-t-il heureux?

Explication : L'esprit est perdu attaqué par les démons, l'âme s'en va et le corps reste.

Consultation des bois.

Cette méthode était autrefois celle des nombres de Koui kok syen saing (Kouei kou sien seng). On a 64 morceaux de bambou dans une boîte ronde, on en sort une partie, et les ayant séparés 4 par 4, on compte le reste, on recommence trois fois, on pourra alors connaître le bonheur ou le malheur.

On peut aussi compter les traits des lettres.

La règle de l'observation de l'année peut être remplacée par le jeu des quatre blocs pour rechercher l'avenir.

To est un, *kai* est deux, *kel* est trois, *nyout* et *mo* sont quatre[2]. C'est appelé la divination par la boîte des blocs; c'est une méthode facile qui s'apprend sans difficulté.

1.1.1. Le rat entre dans le vieux gâteau. — Du printemps et à l'été vous ne serez pas content, à l'automne et à l'hiver vous aurez une grande douleur.

1. C'est lorsque les baguettes ne retournent aucun élément.

2. M. Aston pense que ces quatre blocs sont ceux décrits par M. Stewart Culin, dans son ouvrage *Corean games*. Ce sont des blocs demi-cylindriques dont la partie plane est blanche et la partie ronde, noire. Si en les jetant on tourne :

1 blanc,	c'est appelé	*to*	et compte	1
2 —	—	*kai*	—	2
3 —	—	*kel*	—	3
4 —	—	*nyout*	—	4
4 noirs	—	*mo*	—	5

1.1.2. Le poisson trouve de l'eau. — Cette année, après de grandes souffrances, vous aurez un fils.

1.1.3. Dans la nuit on trouve une lampe, ayant vêtements et nourriture suffisants, vous ferez de bonnes œuvres à la petite lune.

1.1.4. Le cocon s'ouvre au printemps. — Au printemps et à l'été grande souffrance; en automne et en hiver, vous serez bien portant.

1.2.1. Le travailleur salue le sol. — Pendant cette année, étant fatigué et affligé, vous vous révolterez.

1.2.2. L'amende punit la faute. — Au printemps et à l'été une maladie, à l'automne et à l'hiver vous serez bien portant.

1.2.3. Le papillon entre dans la lampe. — Les fruits d'automne donnent des maladies, il faut prendre des précautions.

1.2.4. L'eau profonde ne gêle pas. — Cette année, en faisant l'offrande du matin, adressez vos prières à la Grande Ourse.

1.3.1. La grue perd son nid. — Cette année, si vous déménagez, prenez garde au sud.

1.3.2. L'affamé trouve un repas. — Cette année, vous vous porterez bien aux quatre saisons.

1.3.3. La tortue entre dans une caisse. — Il est facile de commettre une faute et difficile de la réparer.

1.3.4. Le dragon entre dans la mer. — La gloire sans lendemain ne fait pas arriver ambassadeur.

1.4.1. L'arbre n'a pas de bouche. — Venant du sud, très fatiguée, la jeune fille peut se reposer.

1.4.2. Le charpentier a de la laque. — Ayant rencontré un noble, son vêtement et son repas seront suffisants.

1.4.3. Celui qui est mort se réveille. — Grandes douleurs de corps, autrement vous serez heureux.

1.4.4. Le pauvre trouve un trésor. — Au printemps, grande douleur; à l'été, à l'automne et à l'hiver, vous serez heureux.

2.1.1. Le soleil entre dans le nuage. — Au printemps et à l'été, vous serez bien portant; à l'automne et à l'hiver, vous aurez de grandes souffrances.

2.1.2. Le soleil amène les grandes pluies. — Au printemps et à l'été vous

aurez de grandes douleurs, à l'automne et à l'hiver vous serez bien portant.

2.1.3. La flèche n'a pas de pieds. — Cette année, si vous déménagez, prenez des précautions.

2.1.4. La maison n'a pas de porte. — Cette année, vous ne serez pas heureux, montagnes et rivières[1]; la Grande Ourse fera votre malheur.

2.2.1. Il y a une grande charge sur le rouleau[2]. — Les troubles étant nombreux, on n'aura pas de succès.

2.2.2. La grue traverse leciel. — Le petit officier sera heureux s'il rencontre un noble.

2.2.3. Le papillon entre dans la fleur. — Grandes souffrances : mais bonheur et gloire.

2.2.4. L'aigle renverse la blatte. — Cette année on ne peut offrir d'indigo, de choses sans couleurs ni de bois.

2.3.1. L'aîné trouve un cadet. — Cette année vous serez malade aux quatre saisons.

2.3.2. Il y a un remède à la maladie. — Ayant rencontré un marchand, on trouvera un profit tout différent.

2.3.3. Le sésame ayant pourri, les serpents sont nombreux. — Cette année, n'étant pas heureux, adressez vos prières à la Grande Ourse.

2.3.4. L'arc n'a pas de flèches. — L'oiseau blanc n'est pas heureux. Tout le corps est en désordre.

2.4.1. Le tigre entre dans la montagne. — Ayant présenté l'offrande du côté sud, ne faites pas de réparations.

2.4.2. Le rat tombe dans le feu. — Cette année, pas de bonheur; montagnes et rivières, vous serez malheureux.

2.4.3. Le sapin se couvre de bourgeons. — Au printemps, à l'été et à l'automne, vous serez heureux; mais en hiver vous serez dans une situation difficile.

2.4.4. L'armoire est détruite par le feu. — Étant sur le point d'acquérir des richesses, faites des sacrifices sur la montagne.

1. Synonyme de difficultés.
2. Le rouleau du tisserand.

3.1.1. Le porteur obtient une dignité. — Cette année, souffrances du corps. Aux quatre saisons vous serez tranquille.

3.1.2. Le fiévreux a un éventail. — Au printemps et à l'été grande douleur, à l'automne et à l'hiver vous serez bien portant.

3.1.3. Tous les stores n'ont pas de franges. — Cette année, vous subirez le malheur, faites un grand sacrifice.

3.1.4. Le bijou tombe dans la mer. — Vous serez accusé à tort et aurez une mauvaise affaire avec le mandarin, prenez des précautions.

3.2.1. Le dragon porte des cornes. — Cette année, n'ayant pu obtenir de charge, faites un sacrifice à la Grande Ourse.

3.2.2. La tradition explique la chose. — Pendant l'hiver le malheur vous tient, montagnes et rivières, priez.

3.2.3. La maison a des pierres. — Ayant eu une grande souffrance, vous enviez des honneurs et enfanterez un garçon.

3.2.4. Le chat attrape le rat. — Sans vêtement ni nourriture, s'il commet une faute le noble est honteux.

3.3.1. La viande gâtée devient comme de la corne. — Ayant passé vos examens, vous aurez une charge.

3.3.2. L'oiseau n'a pas d'ailes. — Mauvaise mine et pas de tranquillité; faites un sacrifice sur la montagne.

3.3.3. La fleur devient fruit. — Pour avoir un fils, faites des prières à Fo.

3.3.4. Le bonze rentre dans le monde. — Cette année en déménageant vous serez heureux.

3.4.1. La maison n'a pas de tuiles. — Mauvaise affaire avec le mandarin et dysenterie; faites des offrandes le matin.

3.4.2. Le domestique ne se donne pas de peine. — Cette année grandes souffrances, et manque de vêtements et de nourriture.

3.4.3. L'herbe Mal n'est pas un légume. — L'affaire ne durant pas longtemps, vous ne serez pas arrêté à la place d'un autre.

3.4.4. La vie a une fin. — S'enrichir sans s'y attendre ne sera pas bon.

4.1.1. Le père obtient un fils. — Examen brillant et dignités.

4.1.2. Dès le matin l'esclave travaille. — Cette année maladie, aussi ne mangez pas le matin.

4.1.3. Les cornes du cerf touchent les nuages. — Printemps et été, richesse, automne et hiver, bonne santé.

4.1.4. La vue dépend de l'œil. — Ayant la richesse et désirant la gloire, méfiez-vous des hommes.

4.2.1. L'homme de bas étage est annobli. — Ayant subi une punition, vous aurez un fils.

4.2.2. Le bœuf manque à la culture. — Ayant dépensé beaucoup de force, on est peu ardent.

4.2.3. Le sot porte des franges à la ceinture. — Cette année vous passerez vos examens et recevrez une charge.

4.2.4. L'homme n'a pas de maison. — Manquant de vêtement et de nourriture, vous serez un vagabond.

4.3.1. Le sourd demande de nouveau. — Au printemps et en été, vous pouvez être tranquille ; en automne et en hiver, vous serez très heureux.

4.3.2. Le bonheur protège de l'inquiétude. — Ayant éprouvé une grande douleur, adressez vos prières à la Grande Ourse.

4.3.3. Le soleil trouve la semence. — Ayant des richesses inattendues, vous aurez des discussions.

4.3.4. Le voyageur termine son voyage. — Cette année vous obtiendrez beaucoup de richesses.

4.4.1. Le fruit suce la glace. — Au printemps vous ne serez pas heureux : mais à l'hiver vous serez tranquille.

4.4.2. Le poisson avale l'hameçon. — Le cheval de travail ne peut pas marcher.

4.4.3. Le veuf se marie. — Désirant la gloire, faites un grand sacrifice.

4.4.4. Le géant tient le cerf. — Vous serez heureux aux quatre saisons, montagnes et rivières, faites des prières.

Consulter le sort sur les maladies causées par les démons.

Le livre des démons en ce qui concerne la cause de la maladie pourra être excellent.

Quoique l'on puisse connaître d'avance les mauvais génies des maladies des hommes, le monde ne pouvait le savoir avant que Sa ran, celui qui suit la doctrine, n'eût établi une règle.

Elle sert à aider l'homme et si après on ne va pas mieux, on chasse au moins les démons des huit points cardinaux et ensuite le remède vous guérit.

Consulter le sort sur les maladies de chaque jour.

Dans le courant du mois, bien que la lune obscure annonce le génie de la maladie, en agissant avec patience on renverra le démon de la maladie.

Dès le matin il faut repousser les mauvaises influences en enveloppant 15 sapèques et en les jetant.

Les 1er, 3e, 4e, 5e, 8e, 13e, 16e, 17e, 19e, 21e, 22e, 24e, 26e, 27e et 30e jour, en se servant de papier jaune.

Les 2e, 6e, 7e, 9e, 10e, 11 , 12e, 14e, 15e, 18e, 20e, 23e, 25e, 28e, 29e jour, en se servant de papier blanc.

1er JOUR. La maladie sera causée par le démon étranger des génies des arbres du sud-est.

Mal de tête, froid et chaud (frisson et fièvre), la nourriture manque de goût.

Renvoyez-le à trente pas dans la direction du sud-est.

2e JOUR. La maladie sera causée par le vieux démon des parents du sud-est.

Mal de tête, vomissements; par suite d'inflammation on sera sur le point de perdre la santé.

Renvoyez-le à trente pas au sud-est.

3e JOUR. La maladie sera causée par le démon paternel du nord.

Mal de tête, froid et chaud, soucis, on ne pourra prendre de nourriture.

Renvoyez-le à vingt pas au nord.

4e JOUR. La maladie sera causée par le démon étranger du nord-est.

Mal de tête, vomissements, on ne pourra endurer la pesanteur de son corps.

Renvoyez-le à cinquante pas au nord-est.

5e JOUR. La maladie sera causée par le démon de la famille du nord-est.

Vomissements, accès de frisson et de fièvre.

Renvoyez-le à cinquante pas dans le nord-est.

6e JOUR. La maladie sera causée par le démon à tête jaune des génies des arbres de l'est.

Le corps est pesant et malade.

Renvoyez-le à quarante pas dans l'est.

7e JOUR. La maladie sera causée par le vieux démon des génies de la terre du sud-est.

Froid et chaud, vomissements, les quatre membres étant raidis feront crier.

Renvoyez-le à trente pas dans le sud-est.

8e JOUR. La maladie sera causée par le démon femelle des génies de la terre du nord-est.

Étant malade, on sera abattu par le chaud et le froid.

Renvoyez-le à vingt pas au nord-est.

9e JOUR. La maladie sera causée par le démon femelle des parents du sud.

Vomissements, étant sans forces, tout le corps sera indisposé.

Renvoyez-le à trente pas au sud.

10e JOUR. La maladie sera causée par le démon étranger de l'est.

Chaud et froid, mal de tête, étant malade, on n'a pas d'appétit.

Renvoyez-le à quarante pas au nord.

11e JOUR. La maladie sera causée par le petit démon des prières et des pétitions.

On a des vomissements de bile et on manque d'appétit.

Renvoyez-le à quarante pas dans la direction du nord.

12e JOUR. La maladie sera causée par les démons domestiques de la terre du nord-est.

Vomissements; accablé de soucis, les quatre membres seront paralysés.

Renvoyez-le à trente pas au nord-est.

13e JOUR. La maladie sera causée par le jeune démon femelle du nord-est.

A cause du choléra ayant deux maladies, la nourriture manque de goût.

Renvoyez-le à cinquante pas dans le nord-est.

14e JOUR. La maladie sera causée par le génie domestique de l'est.

Par le choléra les mains et les pieds étant refroidis, la nourriture manque de goût.

Renvoyez-le à trente pas à l'est.

15e JOUR. La maladie sera causée par le génie du feu et de l'eau du sud.

Froid et chaud, vomissements, on ne pourra prendre de nourriture.

Renvoyez-le à trente pas au sud.

16e JOUR. La maladie sera causée par le génie domestique du sud-ouest.

Mal de tête, les quatre membres étant pesants, accès de frisson et de fièvre.

Renvoyez-le à quarante pas au sud-ouest.

17e JOUR. La maladie sera causée par le jeune démon femelle de l'ouest.

Mal de tête, les quatre membres étant rouges, frisson et fièvre très fort.

Renvoyez-le à trente pas à l'ouest.

18e JOUR. La maladie sera causée par le démon des vivres du sud-ouest.

A cause du choléra, la nourriture manque de goût, accès de frisson et de fièvre.

Renvoyez-le à quarante pas au sud-ouest.

19e JOUR. La maladie sera causée par le démon femelle des âmes en peine du nord.

Chaleur en haut, souffrance en bas, vomissements.

Renvoyez-le à trente pas au nord.

20e JOUR. La maladie sera causée par le démon domestique de la terre du nord-est.

Vomissements, froid et chaud, on sera inquiet.

Renvoyez-le à cinquante pas au nord-est.

21e JOUR. La maladie sera causée par le jeune démon du père de famille du nord-est.

A cause du choléra ayant deux maladies, la nourriture manque de goût.

Renvoyez-le à quarante pas au nord.

22e JOUR. La maladie sera causée par le démon du père de famille du nord-est.

Peur du choléra, pieds et mains refroidis, la nourriture manque de goût.

Renvoyez-le à trente pas au nord-est.

23e JOUR. La maladie sera causée par le démno étranger des génies des montagnes du sud.

Souffrant du choléra, on ne pourra dormir.

Renvoyez-le à quarante pas au sud.

24e JOUR. La maladie sera causée par le démon du mari de la ville mère du sud-ouest.

Les quatre membres étant pesants, on aura chaud et froid et des vomissements.

Renvoyez-le à cinquante pas au sud-ouest.

25e JOUR. La maladie sera causée par le vieux démon du génie du métal de l'ouest.

Le corps étant fatigué, on manque d'appétit.

Renvoyez-le à quarante pas dans l'ouest.

26e JOUR. La maladie sera causée par le démon des peintres du nord-ouest.

Mal de tête, étourdissement, tout le corps ne pourra se soutenir.

Renvoyez-le à cinquante pas au nord-ouest.

27e JOUR. La maladie sera causée par le démon des jeunes coquilles de l'est.

Mal de tête, chaleur et froid, vomissements, on sera accablé de soucis.

Renvoyez-le à trente pas à l'est.

28e JOUR. La maladie sera causée par le démon des enfants et des filles du nord.

Mal de tête, à cause de la grande chaleur, on manque d'appétit.

Renvoyez-le à quarante pas au nord.

29e JOUR. La maladie causée par le démon domestique de la terre du sud-est.

L'esprit est tourmenté de tracas, froid et chaud, la nourriture manque de goût.

Renvoyez-le à trente pas au sud-est.

30e JOUR. La maladie sera causée par le jeune démon des génies des montagnes du nord-est.

Mal de tête, soucis et coliques, on sera un peu enflé.

Renvoyez-le à quarante pas au nord-est.

Consulter le sort sur les maladies pendant un cycle.

Ayant renvoyé les mauvaises influences en se servant de la règle des trente jours, il faut encore consulter les caractères (cycliques) des jours relativement aux démons et aux maladies. On se sert d'abord de la règle dépendant du caractère supérieur, ensuite de la règle du caractère inférieur; les décisions communes seront justes.

KIA I. — Le nom du génie de la maladie est Koui tchen po. Faire un paquet de dix-huit Hpoun de papier vert[1] et, ayant appelé trois fois le génie par sonnom l'envoyer à quarante-neuf pas à l'est.

PING TING. — Le nom du génie de la maladie est Ou pong nyen. Faire un paquet de dix-sept Hpoun de papier rouge et ayant appelé deux fois le génie par son nom, l'envoyer à quarante pas au sud.

MEOU KI. — Le nom du génie de la maladie est Hpoun you si. Faire un paquet de onze Hpoun de papier jaune et ayant appelé cinq fois le génie par son nom, l'envoyer à dix pas au sud-ouest.

KENG SIN. — Le nom du génie de la maladie est Maing poun tchou. Faire un paquet de dix-neuf Hpoun de papier blanc et ayant appelé quatre fois le génie par son nom, l'envoyer à treize pas à l'ouest.

JIN KOUEI. — Le nom du génie de la maladie est Eui mou saing. Faire

1. Si 18 Hpoun représentent des sapèques au lieu de représenter des poids, il faudrait faire un paquet de 18 sapèques dans du papier vert, etc.

un paquet de seize Hpoun de papier rouge et ayant appelé le démon par son nom, l'envoyer à dix-huit pas au nord.

Rat. — En ce qui concerne la maladie, ayant demandé l'autorité du côté du nord vous l'aurez. Si vous suivez les directions Tjan son, c'est un accident.

Le nom du démon est Tchin tjek.

Préparer la saumure avec six coupes de tchal-pap (riz), on prend une coupe de vin, des fruits, des légumes, on mélange et on fait bouillir. Étant allé à dix-neuf pas du côté du nord et ayant appelé trois foïs le démon par son nom, renvoyez-le.

Boeuf. — La maladie vient du côté Tai sei et de l'ouest, c'est une punition de Tjei syek? Si l'est apporte les richesses et la nourriture, le malheur arrive.

Le nom du démon est Tchyen kang.

Préparer la saumure avec sept coupes de tchal pap[1], on prend une coupe de vin, des fruits, des légumes, on fait bouillir une fois. Étant allé à dix pas dans l'ouest et ayant appelé trois fois le démon par son nom, renvoyez-le.

Tigre. — La maladie suit les directions Tai sei et Tjan son. Couper du vieux bois, le dieu de la cuisine vous accable.

Le nom du démon est Tong no.

Préparer dès le matin la saumure avec sept coupes de riz cuit, on prend une coupe de vin, de fruits, des légumes, et on fait bouillir une fois. Étant allé à quarante-neuf pas dans le nord, et ayant appelé trois fois le démon par son nom, renvoyez-le.

Lièvre. — La maladie suit les richesses venant du sud-est, et la nourriture et la boisson venant du sud, si elle suit l'est, ayant coupé du vieux bois, c'est une punition du dieu de la cuisine.

Le nom du démon est Koang.

Préparer la saumure avec sept coupes de tchal pap ; on prend une coupe de vin, des fruits, des légumes et on fait bouillir une fois. Étant allé à dix-sept pas au sud, appelez trois fois le démon par son nom et renvoyez-le.

1. Riz cuit fait de Tchap ssal, dont la pâte est plus liante que celle du riz ordinaire.

Dragon. — Au sujet de la maladie, le sud vous causera des accidents. Ayant eu des vomissements à la fin de l'hiver, changer l'eau des puits; le dieu de la cuisine est favorable, c'est le printemps.

Le nom du démon est Tchouk kol.

Dès le matin, préparer la saumure avec sept coupes de riz cuit; on prend une coupe de vin, des fruits, des légumes, et on fait bouillir une fois. Étant allé à dix-neuf pas au sud, appelez trois fois le démon par son nom et renvoyez-le.

Serpent. — La maladie par le sud et l'est vous rend pâle et moite. Si elle suit le sud et le nord, changer de maison est une faute.

Le nom du démon est Kang nyang[1].

Préparer la saumure avec sept coupes de riz au souka(?); on prend une coupe de vin, des fruits, des légumes et on fait bouillir une fois. Étant allé à dix-sept pas à l'est, appelez trois fois le démon par son nom et renvoyez-le.

Cheval. — La maladie suit la direction de l'ouest. Ayant coupé du bois flexible, changer l'eau du puits est une faute, ou bien elle s'attache aux vêtements, aux fruits, au vin et à la viande (ou au poisson).

Le nom du démon est Paik myeng.

Dès le matin, préparer la saumure avec neuf coupes de riz; on fait bouillir neuf légumes. Étant allé à seize pas dans l'est, appelez trois fois le démon par son nom et renvoyez-le.

Mouton. — La maladie suit les directions Ouel sal et Son; en coupant des bois à l'est à l'ouest et au sud, c'est une faute.

Le nom du démon est Htoi keu.

Préparer la saumure avec trois coupes de riz, on prend une coupe de vin, des fruits, des légumes, et l'on fait bouillir trois fois. Étant allé à quinze pas à l'est, appelez trois fois le démon par son nom et renvoyez-le.

Singe. — En ce qui concerne la maladie, le dieu de la cuisine et Makou(?) vous guérissent. Coupez du vieux bois, si elle suit la direction Son; ayant mis des fruits dans la chaudière, c'est un malheur.

Le nom du démon est Teung yong.

1. Ou Tjyang nyang.

Dès le matin, préparer la saumure avec sept coupes de riz. On prend une coupe de vin, des fruits, des légumes et on fait bouillir une fois. Étant allé à dix-neuf pas dans l'est, appelez trois fois le démon par son nom et renvoyez-le.

Coq. — Pour la maladie, c'est l'est qui rend moites la nourriture et les vêtements. Si vous changez votre maison à l'est, le dieu de la cuisine vous punit.

Le nom du démon est To tjeuk.

Dès le matin, préparer la saumure avec trois coupes de riz. On prend une coupe de vin, des fruits, des légumes et on fait bouillir trois fois. Étant allé à dix pas dans l'ouest, appelez trois fois le démon par son nom et renvoyez-le.

Chien. — La maladie apporte la pâleur par l'est. Coupez du vieux bois, changez l'eau du puits, vous évitez le malheur. Le dieu de la cuisine vous accable.

Le nom du démon est Tchen sek.

Préparer la saumure avec sept coupes de tchal pap. On prend une tasse de vin, des fruits, des légumes, et on fait bouillir une fois. Étant allé à dix pas au sud, appelez trois fois le démon par son nom et renvoyez-le.

Porc. — La maladie vient de l'est, et c'est une punition de l'Homme qui entre (?) ou si c'est de Ouel sal, on aura un accident.

Le nom du démon est Kak no.

Préparer la saumure avec neuf coupes de riz blanc, on prend une coupe de vin, des légumes et on fait bouillir neuf fois. Étant allé à quatorze pas au sud, appelez trois fois le démon par son nom et renvoyez-le.

La direction de *Tai sei* (la grande année) dans l'année du Rat, c'est le côté du Rat; dans l'année du Bœuf, c'est le côté du Bœuf; dans l'année du Tigre, c'est le côté du Tigre, et ainsi de suite pour les douze années.

La direction *Ouel sal* (temps des grandes marées) pour les 1er, 5e et 9e mois, c'est le côté du Bœuf; pour les 2e, 6e et 10e mois, c'est le côté du Chien; pour les 3e, 7e et 11e mois, c'est le côté du Mouton, et pour les 4e, 8e et 12e mois, c'est le côté du Dragon.

La direction *Tjan*, c'est le nord-ouest.

La direction *Kon*, c'est le nord-est,
La direction *Son*, c'est le sud-est.
La direction *Kon*, c'est le sud-ouest.

Règles des trois calamités.

Les trois calamités arrivent au jour anniversaire de la naissance.

Tous les trois ans, quand ce jour arrive, au soleil levant on nettoie la corniche (?) du mur, on étend une natte et, sur une petite table, on prépare : trois grandes tasses de riz blanc, trois soucoupes de gâteaux de tchap-sal, et trois verres de vin clair, on se prosterne neuf fois, puis on étend sur la table trois feuilles de papier blanc. On mélange trois mesures de riz pilé, une longueur de roseau, une petite mesure de eui[1] que l'on suspend à la porte. Étant sorti de la maison, on fait cuire le riz; quand les formules sont récitées, on aura le bonheur. Pour éloigner les trois calamités dans le premier mois de l'année, on dresse un mât, et on jette de l'eau sur la porte de la chambre du sud-ouest, c'est du dehors que la fortune viendra.

Singe, Rat, Dragon. —Quand on entre dans la vie dans l'année du Porc, on en sort dans celle du Dragon.

Porc, Lièvre, Mouton. — Quand on entre dans la vie dans l'année du Serpent, on en sort dans celle du Mouton.

Tigre, Cheval, Chien. — Quand on entre dans la vie dans l'année du Singe, on en sort dans celle du Chien.

Serpent, Coq, Bœuf. — Quand on entre dans la vie dans l'année du Porc[2], on en sort dans celle du Bœuf.

Règles des trois terrains.

Si l'on porte les trois terrains sur son dos, c'est nuisible à sa maison. Si on les porte dans ses bras, c'est nuisible à soi-même. Dans un voyage de mariage, l'influence est encore plus grande.

1. Larmes de Job.
2. Il faut probablement lire ici : tigre.

Si l'on suit bien cette règle au jour anniversaire, on aura dix mille bienfaits.

Dans les années Singe, Rat, Dragon, c'est le côté Porc, Rat, Dragon[1].

Dans les années Porc, Lièvre, Mouton, c'est le côté Tigre, Lièvre, Dragon.

Dans les années Tigre, Cheval, Chien, c'est le côté Serpent, Cheval, Mouton.

Dans les années Serpent, Coq, Bœuf, c'est le côté Singe, Coq, Chien.

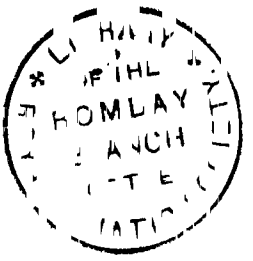
Règles ordinaires des heures (*Si*).

Dans les années Singe, Rat, Dragon, c'est le côté Tigre, Lièvre, Dragon.

Dans les années Porc, Lièvre, Mouton, c'est le côté Porc, Rat, Bœuf.

On peut aussi réussir par ce moyen.

1. Au lieu de Dragon, il est probable qu'il faut Bœuf.



ANGERS, IMPRIMERIE DE A. BURDIN, 4, RUE GARNIER

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-SIXIÈME

TROISIÈME PARTIE

ANGERS IMP. DE A. BURDIN RUE GARNIER, 4

MINISTERE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-SIXIÈME

TROISIÈME PARTIE

L'EXPLORATION DES RUINES D'ANTINOË

ET LA

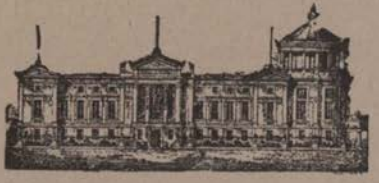
DÉCOUVERTE D'UN TEMPLE DE RAMSÈS II

ENCLOS

DANS L'ENCEINTE DE LA VILLE D'HADRIEN

PAR

AL. GAYET



LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1897

L'EXPLORATION DES RUINES D'ANTINOË

ET LA

DÉCOUVERTE D'UN TEMPLE DE RAMSÈS II

ENCLOS

DANS L'ENCEINTE DE LA VILLE D'HADRIEN

PRÉFACE

De tous les mythes antiques, nul, plus que celui d'Isis, n'a laissé dans l'histoire des religions de traces profondes et durables. Né en Égypte avec la religion pharaonique, nous le voyons s'acclimater à Athènes et à Rome au temps de la conquête latine, pénétrer en Gaule et en Germanie à sa suite et mettre partout l'empreinte de son passage et de ses progrès.

A ce titre, une place à part lui a été réservée au Musée Guimet, et lors d'un récent voyage fait en Égypte, M. Guimet — qui depuis plus de trente ans s'est appliqué à rassembler des documents relatifs à cette diffusion du vieux culte égyptien en Occident[1] — s'entendit avec la Direction du Service des antiquités pour opérer des fouilles à Antinoë, espérant trouver là, plus qu'ailleurs, des monuments d'époque romaine, capables d'éclairer la manière dont se fit la transition du rite antique au rite gréco-latin. Les antiquités de cet ordre, mises à jour par l'exploration actuellement en cours, ont pris rang depuis peu dans les vitrines du Musée ; mais, l'intérêt de ces travaux est surtout dans la découverte d'un temple du temps des Ramsès.

Au mois de mars 1896, le Service des fouilles du Musée entreprenait le sondage méthodique des ruines de la célèbre ville. Certes, la tâche semblait ardue ; et de tous les problèmes religieux, aucun ne paraissait

1. E. Guimet, *L'Isis romaine* (Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*).

devoir rester plus difficile à résoudre, tant la cité d'Hadrien eut à souffrir de dévastations successives, et tant ses monuments furent à diverses époques saccagés, mutilés et dispersés. Un premier résultat des travaux engagés vint donner un heureux démenti à cette appréhension préconçue. Un temple entier, daté du règne de Ramsès II, et dont l'existence n'avait été signalée ni par les voyageurs d'autrefois, ni par la *Commission d'Égypte* qui, au commencement de notre siècle, tenta un dégagement partiel de la vieille cité, ni par les savants qui depuis cette époque se sont succédé en Égypte, sortit soudain du linceul de décombres et de sables où, depuis plus de quatorze siècles, il gisait oublié et ignoré. Et les tableaux dont sont couverts ses murs et ses colonnes nous racontent l'histoire d'une capitale ancêtre d'Antinoë, si totalement inconnue, que jusqu'au souvenir s'en était perdu; et que l'opinion s'était établie qu'il ne fallait rien chercher au delà de la fondation de la métropole hadrienne qui, bâtie d'un seul coup, n'avait été jamais qu'un monument commémoratif immense, élevé par l'empereur romain à son favori.

Les circonstances qui entourèrent la mort de celui-ci sont trop connues, pour qu'il soit besoin de les rapporter. Chacun sait que, sur la foi de l'oracle qui condamnait le maître de Rome à mourir, si son ami le plus cher ne s'offrait lui-même en victime au destin, il se précipita au Nil. Mais, si le fait est certain, l'histoire de la ville bâtie par Hadrien, pour en perpétuer le souvenir, appartient au domaine de la légende. Touristes anciens et Pères de l'Église l'exposèrent à leur manière; les uns avec des élans d'admiration enthousiaste, les autres avec des cris d'implacable malédiction. Tous, incapables de comprendre quoi que ce fût aux idées de l'Égypte antique, ne virent en elle qu'une cité hellénique, qu'ils glorifièrent ou anathématisèrent de confiance, sans songer un seul instant à contrôler les récits fabuleux dont la renommée l'entourait. Grecs d'origine, rien n'existait pour eux, qui ne rappelât l'Hellade; jusqu'aux dieux du panthéon pharaonique se trouvaient par eux assimilés aux dieux de l'Olympe. Un temple d'Amon, d'Horus, de Thot, d'Isis ou d'Hathor, n'était autre qu'un sanctuaire où Zeus, Poseïdon, Hermès, Déméter ou Aphrodite recevaient l'hommage selon les préceptes de la doctrine égyptienne; et à cette frontière incertaine, où la civilisation romaine se fondait dans celle des peuples

orientaux qu'elle s'assimilait, tous les symboles des deux cycles divins en arrivaient à se substituer les uns aux autres; à s'allier et à s'unir, pour former un type unique, où se concentraient les divers mythes; et où des deux groupes de dieux s'identifiaient les personnalités. Quoi d'étonnant alors, si ces voyageurs et ces Pères de l'Église ne firent aucune distinction entre les monuments nationaux de l'Égypte et ceux de la fondation hadrienne, et englobèrent le tout dans la même louange, ou la même réprobation.

Mais si les causes de cette ignorance des anciens s'établissent d'une manière irréfutable; s'il est facile de démontrer pourquoi sont restées toujours confuses les indications qu'ils nous ont données, quelles raisons plausibles fournir de l'impuissance de la science moderne à éclairer le mystère dont les ruines d'Antinoë étaient restées enveloppées jusqu'ici? Quoique fort complexes, elles se dégagent cependant de l'ensemble des faits et s'enchaînent dans un ordre parfaitement logique; pour les établir d'une manière probante, il faut remonter à leur point de départ : la destruction d'Antinoë.

Quand le christianisme eut pénétré en Égypte et que commença l'ère de la persécution dioclétienne, Antinoë, devenue capitale de la Thébaïde, servit de résidence aux représentants de l'autorité romaine; ce fut là que siégea le gouverneur des provinces du sud, Arien, en qui les Coptes croyaient voir leur plus cruel ennemi. Il était donc tout naturel que leur haine rejaillît en grande partie sur la cité hadrienne, considérée par eux comme le foyer par excellence de l'idolâtrie; et que les cérémonies des cultes anciens, qu'on y célébrait en grande pompe, leur apparussent comme autant d'opérations magiques, destinées à évoquer la puissance de Satan. Aussi, moines et anachorètes n'eurent-ils jamais assez d'anathèmes à lui jeter. Saint Épiphane avait fulminé contre la procession de la barque promenée dans le grand temple, et les effigies conservées au fond des sanctuaires. Ses adeptes firent plus, et bien avant la publication du rescrit de Théodose, la saccagèrent de fond en comble, et la transformèrent en une carrière, où chacun vint puiser les matériaux de nouvelles constructions. De la resplendissante capitale, il ne resta bientôt plus qu'un monceau de décombres; sur les murs écroulés le sable s'amassa, formant comme

autant de collines; tandis que les alentours des grands édifices qui, bâtis en gros blocs de calcaire et de granit, étaient restés à peu près debout, devinrent l'entrepôt des immondices des villages voisins. Puis, des verreries et des poteries, fort nombreuses dans cette région, les comblèrent de leurs scories; insensiblement, l'accumulation de celles-ci atteignit à son tour les faîtages; et sur eux aussi, le désert s'étendit comme il avait fait sur le reste de la cité. Avec cette disparition, l'oubli vint, le nom d'Antinoë fit place à celui d'un misérable village arabe, *Scheikh-Abadeh*, accroupi à la lisière des ruines; et des merveilles d'autrefois, jusqu'à la tradition se perdit. Le culte rendu à Antinoüs avait-il été romain ou égyptien, le temple qui lui avait servi de cadre, consacré au dieux de l'Olympe ou du panthéon pharaonique? Toutes ces questions restaient sans réponse, chacun les tranchait à sa manière, empruntant à quelque passage obscur des auteurs classiques ou des Pères de l'Église la confirmation du système qu'il avait choisi. Mais nul ne songea un instant à interroger les vestiges de cette grandeur éteinte, et à leur demander le mot de l'énigme dont ils avaient gardé le secret.

Cet état de choses dura jusqu'à la fin du siècle dernier; et la première tentative faite vers la recherche de la vérité fut l'œuvre de la *Commission d'Égypte*. Mais imbue de l'engouement d'alors pour l'antiquité gréco-romaine, elle s'enthousiasma pour les monuments classiques mis à jour par son exploration : deux temples, un arc de triomphe, un cirque, un hippodrome et des bains. Pas un instant elle ne se demanda si, par delà cette efflorescence, une autre s'était manifestée; si la métropole d'Hadrien s'était substituée à une ville antique, ou même plus simplement adossée à elle. Qu'importaient des édifices où, malgré toute la bonne volonté possible, il était si mal aisé de reconnaître l'empreinte d'Athènes ou de Rome, alors que tant d'autres de la décadence latine étaient là, comme autant de témoins de l'une des périodes les plus romanesques de l'histoire des empereurs? L'on se contenta de copier religieusement l'arc et l'hippodrome, pour en comparer les proportions à celles des arcs et des hippodromes d'Italie; et si nous sommes autorisés à nous étonner de quelque chose, c'est que ces monuments n'aient été qu'incomplètement dégagés et étudiés.

Les préoccupations politiques du moment furent sans doute la cause de

cet abandon ; et la *Commission* rentrée en France, l'oubli se fit de nouveau autour d'Antinoë. Puis, le contre-coup de tous ces événements déchaîna sur elle un nouveau désastre ; Méhémet-Aly et ses successeurs, intronisés en qualité de souverains indépendants, voulurent prendre rang comme princes constructeurs. Seulement, loin de se donner la peine d'extraire la pierre de la carrière, ils trouvèrent plus commode de l'arracher toute taillée aux murs des cités antiques. Une usine bâtie à Rodah absorba, à elle seule, la majeure partie des temples d'Antinoüs, l'arc de triomphe et l'hippodrome. Le cirque devint l'emplacement des fours à chaux où toutes les pierres tendres vinrent se calciner, pour servir à la fabrication des mortiers, si bien que, peu à peu, tout ce qui dépassait l'arasement des déblais commencés disparut, comme autrefois, après les premières dévastations systématiques ; et de même encore chaque année, les sables chassés par le vent s'étendirent, couvrant la trace des déprédations récentes, et ne laissant de cet ensemble de monuments où venait un instant de revivre la légende antinoïte qu'un souvenir lointain et confus. Personne ne songea plus à elle, personne n'entreprit d'en fouiller l'enceinte ; seuls, les paysans des environs vinrent y chercher un peu de cette poussière des villes, salpêtrée par l'inondation, le *sebakh* qui leur sert d'engrais. Au hasard de cette exploitation, quelques pierres sortirent encore, qu'ils s'empressèrent de s'approprier pour servir à la consolidation de leurs cabanes ; et sur une grande place située à l'entrecroisement de deux avenues, une vasque brisée, trop lourde pour être aisément transportée, demeura comme le dernier témoin de ce dernier vandalisme ; tandis qu'ailleurs, quelques fûts de colonne, débarrassés de leur suaire de sable, sortaient soudain de leurs tombeaux.

Au milieu de ce chaos sans nom, il est relativement facile pourtant de reconnaître les dispositions générales du plan de la ville hadrienne. Bâtie sur la rive droite du Nil, au bord même du fleuve, en plein cœur du nome d'Hermopolis, son enceinte décrit un parallélogramme donnant un développement de plus de 5 kilomètres et englobant une superficie de plus de 1,500,000 mètres carrés. L'arc de triomphe y donnait accès du côté des quais ; deux longues avenues s'entrecoupant à angle droit la refendaient de l'ouest à l'est et du nord au sud, bordées de portiques à colonnes corinthiennes, dont quelques chapiteaux servent encore de bancs aux

portes des huttes de *Scheikh-Abadeh*. Les édifices religieux occupaient les portions de la ville les plus rapprochées du Nil. Là, dans l'espace compris entre la rive et l'avenue qui lui est parallèle, trois temples grecs environnés d'autant de reposoirs et de chapelles se repartissaient, irrégulièrement distribués. Le cirque s'élevait en amont du fleuve, tandis qu'à l'extrémité de la voie perpendiculaire à celui-ci, de vastes édifices romains, qui furent peut-être le forum et le théâtre, se pressaient en groupe compacts de colonnades de granit. L'hippodrome rejeté au dehors de l'enceinte s'étendait au pied de la montagne, à l'entrée d'une vallée tortueuse, l'*ouady Ghamous*, montant vers les plateaux de la chaîne arabique. D'autres voies, de largeur différente, recoupaient les principaux quartiers, ornées à leur intersection de fontaines, de statues et de monuments votifs. Tout en un mot dans ce plan est conforme à la tradition représentant Antinoë comme une cité purement latine, surgie comme par enchantement à un ordre de l'empereur.

Néanmoins, une première question se posait au début de l'exploration entreprise par le Musée pour arriver à préciser la nature du mythe antinoïte. Était-il possible de retrouver, par delà la fondation de la ville hadrienne, le souvenir d'une ville plus antique ; si oui, quel avait été le roi fondateur, et dans cet infini qui est celui de l'Égypte ancienne, n'avait-il été qu'un continuateur? Quel était le nom de cette ville, dont toute trace semblait perdue; subsistait-il encore quelques-uns de ses monuments, et s'il en était ainsi; quelques liens inexpliqués les rattachaient-ils à celle bâtie par Hadrien?

Les investigations poussées de ce côté arrivèrent du premier coup à un résultat décisif. Oui, une ville antique enclose dans l'enceinte de la ville romaine existait; oui des édifices dont la présence avait échappé à la *Commission d'Égypte* s'y dressaient, qui donnaient le nom du fondateur de la cité antique; oui, un lien mystérieux allait tout à coup éclairer d'un jour nouveau la fondation d'Hadrien. Le plus ancien quartier de la ville trouvé, l'on découvrait bientôt un temple égyptien, bâti par Ramès II, le Sésostris des Grecs, en pleine période de la conquête asiatique, alors que maîtresse de tout le pays compris entre l'Euphrate et l'Oronte, l'Égypte atteignait à l'apogée de sa splendeur. Comme une autre Pompeï, une capitale pha-

raonique ressuscitait de ses cendres, dont il était aisé de suivre les rues, de parcourir les avenues, de visiter les carrefours. Chaque maison, à moitié debout, s'ouvrait au passage, avec sa cour, ses chambres réparties à son pourtour et ses escaliers étroits. Au centre de ce quartier, la basilique de Ramsès avait ses murs et ses colonnes debout; l'édifice était intact, à la toiture près; des bas-reliefs et des inscriptions tapissaient toutes les surfaces, et y réapparaissaient tout a coup, pour raconter en détail l'histoire de ce passé lointain.

L'ordonnance du temple de Ramsès II est celle de toutes les basiliques de l'Égypte antique. Au devant, s'élevaient deux hautes tours prismatiques, deux pylônes, qui ont à peu près disparu. Au delà, une cour s'étend, large de 60 mètres, profonde de 90, entourée sur trois de ses côtés par un portique à colonnes lotiformes. L'hypostyle en occupe tout le fond, avec sa nef centrale et ses bas-côtés. Plus loin encore, s'ouvrait le sanctuaire, précédé de la salle des offertoires et entouré des diverses salles, désignées aujourd'hui sous le nom de chambres du mystère, et dont chacune est l'image de l'un des cantons du ciel. La première de ces deux divisions figure le monde extérieur, tel que l'Égyptien se le représentait; la seconde, le monde invisible, la demeure des dieux qui, pour lui, n'était qu'un double du monde réel.

Actuellement, les portiques de la cour et la moitié de l'hypostyle sont dégagés, montrant les tableaux dont leurs colonnades sont couvertes. Les sculptures sont du meilleur style et rappellent de près celles des grands monuments de Thèbes et d'Abydos. Dans chacun de ces tableaux, Ramsès apparaît procédant aux divers exercices sacerdotaux dont il se trouvait revêtu, considéré comme fils de la divinité, intermédiaire direct entre son père et l'homme. Mais, par une anomalie singulière en apparence, cette divinité n'est plus celle que nous montrent ailleurs les autres monuments. Pour en connaître les causes, il est indispensable de se représenter ce qu'était alors le culte égyptien, et ceci entraîne une digression un peu longue peut-être, mais indispensable à la compréhension de l'importance qu'il convient d'y attacher.

Les cultes primitifs de l'Égypte avaient été locaux, géographiques en quelque sorte, variant d'une province à l'autre; ici funéraires, là solaires,

ailleurs élémentaires, sans qu'aucun lien les réunît entre eux. A Memphis et dans tout le Delta, prévalaient les divinités mortuaires; à Thèbes et dans tout le sud, les dieux de lumière; et un peu partout, dans l'une et l'autre des deux moitiés de l'empire, quelques localités reculées ne cessaient d'entourer d'une vénération spéciale les forces occultes de la nature et les éléments. Mais, relégués au second plan, ces derniers cultes n'étaient plus déjà que des ressouvenirs de rites plus antiques, et laissaient en présence les deux grandes fractions rivales de la croyance pharaonique, la religion du nord et la religion du sud; celle de Set, Soutek, de l'ombre et de la région funèbre, et celle d'Amon, d'Horus, de la lumière et de la résurrection.

L'invasion de la Basse-Égypte par les nomades d'Asie bouleversa tout à coup cet état de choses séculaires; et quand l'Égypte délivrée du joug des Rois Pasteurs — les Hyksos des historiens grecs — eut recouvré son indépendance, après une guerre de deux cents ans soutenue contre eux par les princes de Thèbes, ceux-ci, du rang de feudataires qu'ils avaient occupé à l'époque de la monarchie memphite, devinrent les maîtres absolus du pays. Cette longue lutte n'avait pas été une guerre nationale, au sens où nous l'entendons, ce sentiment était inconnu à l'époque antique. Fortement installés dans le Delta, les Pasteurs avaient adopté les cultes établis; et la rivalité des cultes du sud s'était trouvée légitimée de ce fait. Les princes thébains avaient agi; ils n'avaient été toutefois que les instruments des prêtres d'Amon, qui seuls pourvoyaient à tous les besoins de la campagne, fournissant les recrues, prêchant la guerre sainte, aidant les princes de leur influence et de leurs trésors. Au jour de la victoire finale, c'était leur dieu qui triomphait de l'ennemi, et par contre-coup des dieux de la Basse-Égypte. Aussi, reconnaissance d'une part, intérêt de l'autre, les nouveaux pharaons, une fois couronnés par eux « rois du midi et du nord », ainsi que disent les textes, mirent-ils leur autorité à leur service, pour ramener les cultes locaux des différentes provinces à un culte unique, celui de l'Amon thébain. Sans doute, chaque ville conserva plus ou moins ses dieux, on ne les fondit pas moins tous en un panthéon, dont Amon fut le chef suprême; et dès lors, le souverain prit invariablement le titre de fils d'Amon Râ. La subtilité des théologiens alla même jusqu'à établir la filiation des différents dieux, par rapport à ce maître suprême; et lorsque le degré de parenté

fut trop dificile à préciser, l'on s'en tira en faisant de l'intrus l'une de ses manifestations. Partout et toujours Amon fut nommé en tête de la liste; et dans les litanies solaires, régulièrement qualifié de « dieu grand, dieu un, seigneur de tous les dieux ».

A Antinoë, il n'en est pas ainsi; les cultes du nord triomphent. Amon disparaît ou presque, et les dieux et les déesses auxquels le pharaon s'adresse ne sont que ses descendants ou ses manifestations. C'est Sokhar-Assar, c'est Horus, c'est Horkhouti, c'est Anhour, c'est Toùm, c'est Isis, c'est Hathor, c'est Iousâas. Comment expliquer une pareille infraction à la loi religieuse? Les causes en sont fort naturelles; voici pourquoi.

Au temps des légendes, alors que l'Égypte était, selon la croyance admise, gouvernée par les dynasties divines, le site où s'élève Antinoë avait été le théâtre de l'un des épisodes les plus fameux de l'histoire sacrée : la victoire remportée par Horus sur Set.

Les deux fils de Râ, troisième souverain de cette lignée fabuleuse, Osiris et Set, s'étaient disputé le trône de leur père, et Set, principe du mal et des ténèbres, vainqueur d'Osiris, le dieu bon, avait mis à mort son rival, dépecé son corps et semé ses membres sur les chemins. Isis et Nephthys, leurs sœurs, avaient alors parcouru l'Égypte entière, ramassé les débris du cadavre; et Râ, touché de leur peine, avait ressuscité son fils et l'avait rappelé près de lui. Mais un fils posthume du dieu mort, Horus, grandi dans une province du sud dont il est gouverneur, se « dresse enfin en vengeur de son père », rassemble une armée considérable, et l'an 363 de son règne descend le cours du Nil et vient livrer combat à Set. Les textes religieux nous ont conservé tous les détails de cette mémorable campagne. Horus est secondé par son premier ministre Thot, qui remplit en même temps la charge de généralissime et d'historiographe du souverain. Après maintes marches et contremarches savantes, maintes batailles livrées avec d'inégales chances, l'action décisive s'engage sur la rive du Nil, en face d'Antinoë, et cette fois, Horus est vainqueur. Sur le champ de cette bataille s'était élevée alors la ville de Chemounou, la ville des huit dieux, distante d'une demi-lieue à peine de la moderne Rodah; et tout naturellement, Horus et son cycle de dieux éponymes y avaient été adorés. Thot, dont la sagesse et l'habileté avaient décidé du sort du combat, était pour cette

raison devenu le protecteur de la région; les principaux temples de la ville avaient été placés sous son vocable, si bien qu'à l'époque même du culte d'Amon, la dévotion du fidèle lui donnait encore le pas sur le culte officiel. Pour toutes ces raisons dogmatiques, Ramsès II se trouvait donc forcément obligé de se plier aux traditions locales et, parvenu au seuil des Lieux Saints, d'oublier ses préférences. L'épopée de son propre dieu se trouvait d'ailleurs consacrée par ces pieuses légendes; et le triomphe d'Horus, descendant d'Amon Râ, consacrait la puissance de celui-ci. Horus, vengeur de son père, l'était du même coup de son aïeul. C'était grâce à lui qu'il avait vaincu, grâce à lui qu'avaient prévalu les principes de lumière et de vie; et le cycle divin formant son entourage se trouvait participer à cette protection. Isis, sa mère; Hathor, son épouse; Horkhouti, son fils; Iousâas, Thot. Ainsi s'établissait la descendance triomphante d'Amon, et comme l'Égyptien est avant tout un méticuleux formaliste, il suffisait qu'Amon fût nommé une seule fois, pour que tout l'hommage rendu à ses manifestations, si lointaines fussent-elles, pût être rapporté à lui. Ramsès II, en roi habile, n'avait garde de l'oublier. Il respecta religieusement les rites des temples de Chemounou et se contenta d'y introduire timidement les noms de la triade thébaine. Ainsi en règle avec sa conscience, et surtout avec les prêtres d'Amon, le reste lui importait peu.

Ce scrupule du grand roi, si intéressant pour l'histoire religieuse, l'est encore plus en ce qui touche à celle d'Antinoë; et prête un tout nouvel aspect à la fondation hadrienne. Car, tandis qu'à Chemounou, Horus et Thot occupent la principale place, à Antinoë, Hathor, Horkhouti et la déesse Iousâas arrivent en premier rang. Or, Iousâas, déesse primitive de *Ân*, — Héliopolis, — et Hathor portent le titre de régentes d'Héliopolis, ce qui se lit *Henti-nou-Ân*, , dont le nom d'Antinoë semble n'être qu'une transcription. Et de suite, une question se pose. L'empereur romain n'a-t-il adossé sa ville commémorative à la vieille cité ramesside, que pour trouver dans le panthéon de l'Égypte antique une protectrice à Antinoüs?

Le supposer serait admettre, *a priori*, qu'Antinoüs fut vénéré selon le rite égyptien. Réservons la question pour l'aborder tout à l'heure, et admettons un instant qu'il faille la résoudre par l'affirmative. Nous retrouvons alors sous cette coïncidence de noms l'indice d'une étymologie cherchée,

voulue, un véritable calembour, pareil à ceux dont fourmille l'histoire de l'Égypte au temps des anciens pharaons. Les emblèmes divins d'abord; l'oie, choisie comme symbole d'Amon, uniquement par ce que les deux noms se prononçaient d'une manière identique, bien que l'orthographe fût différente, nombre d'autres figures animales, vénérées au lieu et place des dieux pour les mêmes raisons. Puis, des jeux de mots, mêlés aux inscriptions des plus redoutables sanctuaires. Un exemple entre mille suffira à montrer jusqu'à quel point le goût en était inné chez l'Égyptien.

Dans le temple d'Amon générateur, érigé à Thèbes sous la XVIII[e] dynastie, les bas-reliefs relatifs à la naissance d'Aménophis III occupent tout le mur est de la chapelle de Maut, épouse d'Amon, pour cette raison que la mère du souverain se nommait *Maut-m-oua*. Mais là ne s'arrêtait pas seulement le rapprochement cherché. Le nom de la reine prêtait à une sorte de charade, dont les artistes, d'accord en cela avec les théologiens, ne se sont pas fait faute. Le pharaon était pour l'Égyptien le fils du soleil, le soleil levant, l'astre jeune, vainqueur comme Horus qui va apparaître et briller à l'horizon. D'autre part, le dogme se représentait le ciel à l'image de la terre. Un fleuve y coulait, sur lequel Amon naviguait, suivi de l'escadre des dieux. Enfin, la traduction du nom de *Maut-m-oua* est mot à mot « la mère en barque ». Du tout, l'on tira le parti suivant: — Dans un grand tableau, la mère royale est figurée assise sur un trône dressé au milieu d'une barque naviguant vers l'orient. Et les textes qui l'accompagnent donnent cette légende : « C'est *Maut-m-oua*, — la mère en barque; — faisant aborder ce dieu beau, — son fils, — à la rive », c'est-à-dire enfantant le fils des dieux[1].

Un exemple aussi typique nous autorise donc amplement à supposer qu'Hadrien ne choisit le voisinage de la ville de Ramsès, dont Iousâas et Hathor *Henti-nou-Ân* étaient les rectrices, qu'afin d'assurer à son favori la protection des divinités d'Héliopolis, sans se soucier un instant de consacrer la place d'où Antinoüs se serait précipité au Nil. Reste à examiner ce qu'était le culte antinoïte; en attendant qu'une indication décisive soit fournie par les fouilles, il est permis, en procédant par induction, d'établir qu'il était égyptien et justifiait le calembour obtenu.

1. Al. Gayet, *Le temple de Louxor* (*Mémoires de la Mission archéologique de France au Caire*).

L'empereur, en tant que souverain d'Égypte, était, de même qu'il en avait été autrefois, le grand pontife de la religion pharaonique : le fils d'Amon, l'élu de Rà. Dans les bas-reliefs des sanctuaires restaurés par lui, on le voit peint sous les traits hiératiques consacrés par l'usage, vêtu du costume et des attributs royaux, accomplissant les cérémonies des rites anciens; et dans les inscriptions courant en marge de ces scènes, les paroles mises dans sa bouche et dans celle des dieux ne diffèrent en rien de celles qu'on retrouve dans les vieux tableaux. Il présente l'encens, le feu, l'eau, les parfums; fait l'offrande aux dieux et déesses qui invariablement l'appellent leur fils. C'est là le trait caractéristique de l'indestructibilité de l'Égypte. Vaincue par tous les peuples étrangers, elle a toujours absorbé son vainqueur. Quand l'invasion assyrienne eut fait peser sur elle son lourd joug, les durs souverains des bords de l'Euphrate, les premiers, comprirent qu'ils ne seraient réellement les maîtres du pays qu'en conservant intacts ses croyances et ses usages; en un mot, qu'en recevant la loi de leurs nouveaux sujets. La Perse de Cambyse suivit la même ligne de conduite politique ; et quand la conquête grecque l'eut fait passer sous une domination occidentale, Alexandre, Philippe Arridhée et les Ptolémées en continuèrent la tradition. Reprise par les Romains, elle se perpétua jusqu'à la disparition de la religion antique, si bien que l'on peut, sans exagération, dire que le mythe d'Amon Rà s'imposa à tout le vieux monde, et en prima les cultes locaux.

En Égypte, Hadrien se trouvait donc obligé d'honorer ses morts selon le rite pharaonique. Aussi, lorsque, saint Épiphane s'élève contre les cérémonies du paganisme en usage à Antinoë, dit-il expressément qu'Antinoüs avait sa barque sacrée, promenée solennement à certaines fêtes par un collège de prêtres, usage qui n'appartint en propre qu'aux mystères des dieux égyptiens. Rapprochez de cela ce fait, que le temple de de Ramsès avait pour rectrice *Iousâas Henti nou-Ân*; que la déesse Hathor, souvent invoquée, porte le même titre; que les autres dieux auxquels le pharaon s'adresse, Toûm, Khépra, sont les dieux primitifs de *Ân*; qu'enfin, la basilique de Ramsès fut, à l'époque antique, une chapelle funéraire, ainsi qu'en témoignent ses peintures, dont deux, celle du *souten-dou* et celle du *nouter-rer-hotep*, l'offrande au mort et le retour à la vie de l'au-

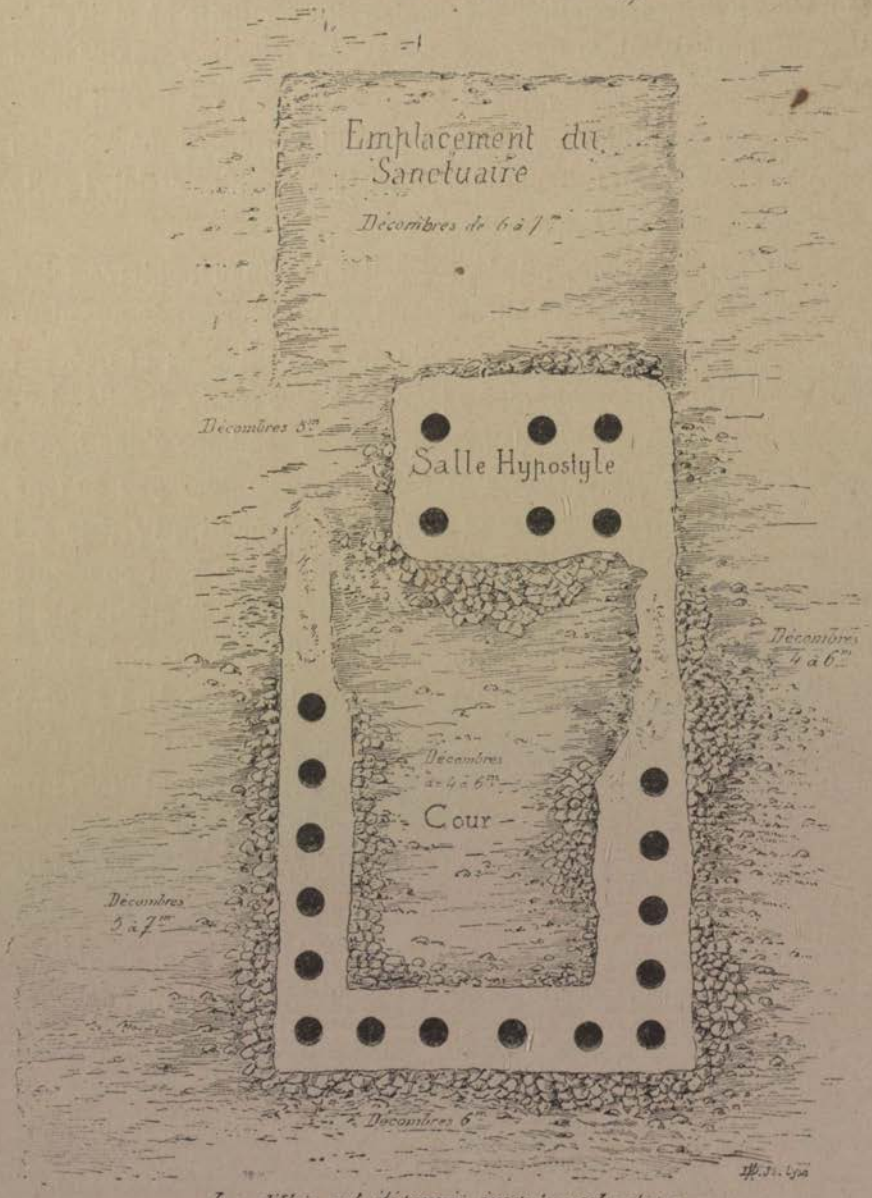
delà, se détachent au milieu de scènes funèbres où apparaissent tour à tour les dieux mortuaires, Phtat, Sékhet, Thot, Anhour, Toûm, Khépra, Sokhar-Assar, seigneur du Sarcophage; Isis et Hathor-Néhmat; mille probabilités en font le cadre où cette procession se déroulait, le sanctuaire où était célébré l'office funèbre. Qu'à côté de ce sanctuaire, des temples consacrés aux dieux de l'Olympe s'élevassent; que Grecs et Romains y rendissent hommage à leur façon à Antinoüs, c'est fort possible, probable même, rien ne s'oppose à cela. Le point essentiel n'en reste pas moins établi, le rite officiel était conforme à la tradition du pays.

S'il en fut effectivement ainsi, il s'ensuivrait qu'Antinoüs, enterré selon les préceptes du rite égyptien, aurait, lui aussi, sa tombe creusée aux alentours de sa ville, dans quelque coin perdu de la montagne; et que son corps, embaumé avec soin, pourrait un jour nous être rendu. Quelle révélation pour le monde savant, que cette réapparition soudaine d'une figure si familière! Quelle surprise, si elle se trouvait ressembler peu au type consacré par la statuaire grecque, et donner un démenti à l'artiste qui nous légua l'image du bel éphèbe, aux traits efféminés, au front couronné de pampres! Alexandre avait reçu de pareils honneurs, ainsi Antoine, ainsi Cléopâtre. Pour quelles raisons supposer qu'il n'en fût pas de même d'Antinoüs? En Égypte, il ne pouvait, ainsi qu'on vient de le voir, être enterré que selon les rites du dogme pharaonique. A supposer que la ville n'ait été qu'un immense cénotaphe, et que ses restes mortels eussent été transportés en Italie, pour y être incinérés selon la mode grecque, le souvenir de cet événement nous eût certainement été conservé par les monuments de la *Villa Hadriana*. Or, nous n'y trouvons rien qui, même de très loin, s'y rapporte; et les auteurs latins, si prolixes d'habitude, sont complètement muets à ce sujet. Non, tout concorde à le prouver; le favori de l'empereur a été inhumé en Égypte, et son temple principal n'est autre que le vieux temple de Ramsès II, réparé au dernier jour du paganisme, ainsi qu'en fait foi un lambeau d'inscription, où le nom d'Antinoüs, incomplet, il est vrai, se trouve mentionné; l'ancienne chapelle funéraire, où le glorieux souverain avait célébré jadis l'office funèbre; la basilique mortuaire par excellence, que les fouilles du Musée viennent de mettre à jour.

Commencées depuis un an à peine, ces fouilles n'ont porté jusqu'ici

TEMPLE DE RAMSÈS II À ANTINOË

Échelle de 0,05 p/m



Les déblais ont été poussés jusqu'au sol antique

PLAN DU TEMPLE DE RAMSÈS II A ANTINOE

État des travaux de dégagement, avril 1896.

que sur la cour et la nef centrale de la salle hypostyle. Dans la cour, quatorze des colonnes dégagées sont en parfait état de conservation. Six appartiennent au portique antérieur, cinq à celui de gauche, trois à celui de droite. Les proportions en sont élégantes et élancées, de type purement lotiforme. Leur plus grande circonférence est de $4^m,15$; leur hauteur totale, socle non compris, de $4^m,25$. En tant que dispositions architectoniques, il est bon de noter que l'entrecolonnement du portique central est plus large que les deux autres, — $4^m,17$ au lieu de $3^m,30$. — L'ornementation est classique, et, en masse générale, rappelle de près celle des colonnes de la première cour du temple d'Amon générateur à Louxor. A la base, assise sur un piédestal, emblème de ceux où reposent les piliers qui supportent le plafond céleste, des feuilles de lotus croissent, et sur le fût, assimilé à la tige de la plante, une large composition, partagée le plus souvent en trois tableaux, s'enroule, soulignée d'une bande d'inscription.

Or, la suite des scènes ainsi retracées nous permet de reconstituer d'une façon certaine les mystères célébrés jadis à cette place, pour cette raison que les peintures égyptiennes n'étaient point de simples images décoratives, mais constituaient autant de tableaux magiques, qui, par la vertu de la prière et l'intervention de la toute-puissance divine, s'animaient chaque jour, et devenaient pour un instant réels. Que le souverain soit représenté accomplissant telle ou telle cérémonie, en présence de telle ou telle divinité, et à l'heure voulue, c'était vraiment le pharaon qui, dans la demeure céleste, se trouvait en présence d'un dieu animé d'une vie égale à la sienne, qui recevait son hommage, lui parlait, lui conférait telle ou telle attribution, l'introduisait dans le cycle divin, lui transmettait sa puissance, lui déléguait son pouvoir. Le système religieux adopté par l'Égypte, ce système de renouvellements quotidiens, où tout meurt chaque soir pour renaître à chaque aurore; cette assimilation de la vie de l'univers à celle du soleil, avait amené théologiens et artistes à fixer en une formule absolue l'essence de toutes leurs croyances ; si bien, qu'en se rénovant chaque jour, le dieu rénovait du même coup les images où son mythe se trouvait condensé. De plus enfin, dans la cosmogonie née de ce système, l'univers est gouverné par des lois panthéistes, que plus tard nous retrouvons dans la théorie pythagoricienne. Le dieu primordial, Amon, caché dans le disque

de Râ, qui lui sert d'habitacle, répand l'existence dans le monde. Une chaîne sans fin relie la terre à ce foyer. Les atomes de la vie universelle se rendent de celui-ci sur celle-là en suivant la chaîne descendante, animent l'être, homme, animal ou végétal; puis, à la mort de cet être, remontent désincarnés mais toujours vivants au ciel, d'où le dieu les renverra en des corps nouveaux. Maints tableaux des sanctuaires thébains ont précisé le détail de ce mouvement panthéiste. Le roi, fils du dieu, intermédiaire direct entre son père et l'homme, est le ministre aux mains duquel en est remise la direction. Au seuil du sanctuaire, il est accueilli par les dieux, qui lui donnent l'investiture, et qui, par des passes magiques, lui délèguent leurs pouvoirs et leur puissance. Puis, les atomes émanés des existences dissoutes s'amassent devant lui, sur des autels, sous forme d'offrandes; et par de nouvelles passes magiques, il les élève vers le ciel, à la demeure d'Amon. Dans cette demeure, dont chacune des salles des chambres du mystère représente un canton, c'est lui encore qui les revivifie, en vertu de ces pouvoirs qui lui ont été transmis. Et quand ces principes revivifiés redescendent vers la terre, leur chaîne repasse par ses mains avant de toucher le sol, sur lequel il a charge de les distribuer, en qualité de dieu stabiliteur.

A Antinoë, l'ensemble de ces cérémonies accomplies par Ramsès au seuil du sanctuaire, alors qu'il traverse le monde des vivants, avant de pénétrer au mystère du ciel, appartient au mythe funéraire. A chaque tableau, il procède en présence des dieux des morts aux divers exercices du rituel, et ces dieux lui confèrent leurs pouvoirs. Il offre l'encens et les lotus symboles des éléments de vie à Thot, le greffier du tribunal osirien qui lui dit : « Je t'investis de ma puissance; je te donne la durée à jamais. » Il verse l'eau sur l'autel d'Anhour, et le dieu de Thîni lui dit : « Je te donne toute puissance, en qualité de dieu Anhour. » Il présente la double flamme de la vie, — vie de l'être réel et vie du double, — à Hathor; le blé, à Khnoum, le dieu des formes, et le dieu et la déesse lui délèguent aussi leur personnalité. Il poursuit sa marche, est affermi en qualité de dieu Sheps; lave la face de Sokhar-Assar, *seigneur du Sarcophage*; présente les bandelettes à Isis, la grande ensevelisseuse, et le dieu lui accorde sa puissance, et la déesse lui confère la royauté d'Horus, son fils. Il arrive en présence de Toûm, le soleil mort, puis d'Horkhouti, l'astre sur l'horizon,

le soleil ressuscité; et le seigneur de *Ân* lui dit : « Je te donne d'opérer les renouvellements infinis à jamais », et le dieu du levant lui offre « toutes les terres comme propriété, pareil au soleil. » Il touche de sa baguette magique les offrandes posées sur l'autel de Sékhet Hétemit, Sékhet la destructrice, gardienne des fournaises infernales; et la déesse à tête de lionne lui donne « toutes les terres sous sa domination ». Il est en adoration devant Khépra, le dieu multiplicateur des formes, qui lui fait respirer la vie, puis Horus lui dit à son tour : « Tu es affermi sur mon trône »; et Néhmat tend vers lui le fermoir de son collier magique et ajoute : « A toi les renouvellements de Toûm en qualité de soleil. » Et le pharaon va, et les cérémonies magiques de se dérouler dans leur ordre naturel. Il est de nouveau en présence de ces mêmes divinités; consacre le blé, le vin, les pousses de palmier, en un mot, toutes les essences présentées à l'office funèbre; et de même, les dieux lui répondent en lui accordant les privilèges des dieux des morts. Au milieu de ces tableaux, deux surtout ont une signification qui ne saurait laisser place à aucun doute : ceux du *souten-dou* et du *nouter-rer-hotep*; le royal don d'offrande et le divin retour *hotep*. Tous deux appartiennent au cycle des croyances relatives à la vie du *double* et de la circulation des principes de vie, maintenant l'équilibre de l'existence ici-bas. Dans les tombes, l'offrande destinée à assurer l'existence de l'être psychique ne peut passer à celui-ci que par l'intermédiaire du pharaon. *Souten dou hotep n assar nouter âa neb abdou dou-f perkherou n kha n*, etc. « Royal don d'offrande à Osiris, le dieu grand, seigneur d'Abydos, pour qu'il donne les provisions funèbres au double de etc. », disent invariablement les textes des stèles élevées à l'entrée des chapelles mortuaires; si bien, que le passant récitant la prière à l'intention du mort, demande au souverain d'être l'exécuteur du vœu qu'il forme pour lui.

Pareillement, le *nouter-rer-hotep*, le divin retour *hotep*, le retour à la seconde vie, la naissance à cet état bienheureux, si spécial, que caractérise le mot *hotep*, qu'aucune traduction ne saurait rendre, s'opère encore, grâce au roi, de même que le retour des atomes de la vie universelle, qu'il répond aux quatre points cardinaux. Le royal don d'offrande, en assurant la vie du double, lui assure du même coup cette particulière

quiétude ; il renaît, au fond de la syringe, à la vie de l'au-delà, pareil à l'Osiris de l'orient.

A la scène du *souten-dou*, Ramsès II est debout, en présence du tabernacle enfermant l'image de Phtah, au devant duquel se dresse la table chargée d'offrandes ; et les textes expliquent ainsi la scène :

« C'est le maître de la double terre, Ousor-ma-Râ-sotep-n-Râ, le seigneur des *levers*, Ramsès-mer-Amen, faisant le *souten-dou* » ; et au-dessus du naos, une autre inscription ajoute : « Phtath hotepou, seigneur du repos. » Plus loin, vers l'orient, où Horkhouti, le soleil levant, va apparaître à l'horizon pour renaître à une autre aurore, le roi, tenant en mains la baguette et le sceptre magiques, est debout devant un autre autel chargé d'offrandes, dressé devant la déesse Hathor. « C'est le maître de la double terre, Ousor-ma-Râ-sotep-n-Râ, le seigneur des *levers*, Ramsès-mer-Amen, accomplissant le *nouter-rer-hotep*, c'est-à-dire, présidant à la résurrection de la vie à son second état. Et Hathor, la régente du royaume des doubles, rend pour lui ce décret en son temple de Chemounou : « Je te donne les royautés de Toûm, et de t'asseoir sur le trône d'Horus ».

Telles sont, dans leur ensemble, les peintures décorant la cour de Ramsès II. A l'hypostyle, le roi offre de la main droite l'encens à Amon, suivi de Maut ; mais encore à cette scène, Amon n'est-il cité qu'à titre de dieu du pharaon. Les légendes du tableau l'indiquent d'une manière explicite. Devant Ramsès on lit : « Le dieu bon, le maître de la double terre, Ousor-ma-Râ-sotep-n-Râ, le seigneur des *levers*, Ramsès mer-Amen, frappant quatre fois, il donna la vie, comme Râ. » Et de la main gauche, le souverain brandit son sceptre magique dans la direction des quatre points cardinaux. Suit le discours d'Amon : « Dit Amon Râ, dans le palais divin de Ramsès mer-Amen, le temple d'Amon — c'est-à-dire le temple bâti par Ramsès II à Thèbes : — Je te donne la vie, la stabilité et la puissance auprès moi. » Ainsi, ce décret rendu en faveur du souverain, l'a été dans le sanctuaire de Thèbes et non à Chemounou. Au tableau suivant (Pl. XVIII), le roi, coiffé du disque entre les cornes annonçant l'ouverture de la lumière et surmonté des flammes et des uræus, présente le vin à Horkhouti et à la déesse Iousâas. Voici les textes donnés par les légendes.

Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Râ-sotep-n-Râ, le seigneur des *lerers*, Ramsès-mer-Amen, donnant la vie, comme Râ. Faisant l'offrande de vin, il fait le don de la vie. »

Devant Harkhouti : « Dit Horkhouti : Je te donne toute dilatation de cœur. »

Devant la déesse : « Iousâas *Henti-nou-Ân*; — c'est-à-dire régente d'Héliopolis — dame du ciel. »

Deux faits se dégagent de cet ensemble de tableaux. Le temple élevé par Ramsès II au cœur de la ville ancêtre d'Antinoë n'était autre qu'une basilique funéraire; et dans cette basilique, Amon ne paraissait qu'une seule fois; fait d'autant plus extraordinaire, qu'à Thèbes et qu'à Abydos c'est lui qu'on retrouve partout et toujours.

Par contre, les dieux du nord réapparaissent. Toûm, Hathor, Iousâas sont qualifiés de seigneur et de régentes de *Ân*; et ce qualificatif prend avec ces dernières la tournure *Henti-nou-Ân* indiquée plus haut.

Il n'y a donc pas à en douter; ce fait de la présence d'un temple antique, où se trouvent les divinités d'Héliopolis, respectées en raison de considérations dogmatiques que l'on sait, dans l'enceinte de la ville commémorative d'Hadrien, ne saurait être un pur hasard, et montre au contraire une intention évidente; et quelle serait-elle, sinon ce désir de retrouver en les dieux et déesses de *Ân* les protecteurs attitrés d'Antinoüs? On ne saurait trop le répéter : ce temple de Ramsès II est l'unique exemple d'un sanctuaire consacré au culte des divinités du Delta, à l'époque de la toute puissance thébaine. Le seul, où ce soit de Toûm, de Phtah, de Sékhet, d'Hathor-Néhmat, de Thot-Sheps et d'Iousâas que Ramsès reçoive l'investiture divine, et la délégation des pouvoirs stabiliteurs et rénovateurs; le seul, où les tableaux du *souten-dou* et du *nouter-rer-hotep* se détachent au milieu des cérémonies du culte des morts, que souligne encore la présence des figures de Phtah, de Sékhet, de Sokhar-Assar, seigneur du Sarcophage, d'Isis, d'Horus, d'Anhour et de Khépra. Au haut de ces tableaux, c'est toujours le disque, habitant de *Houd*, le soleil de la région mystérieuse, qui éclaire la scène, alors que dans les temples où les dieux de lumière tels qu'Horus et Horkhouti conservent leur rôle de dieux des vivants, c'est Nekheb qui plane derrière la tête du pharaon, mettant

l'influence derrière lui. Enfin il n'est pas jusqu'aux accessoires qui ne trahissent, eux aussi, cette destination funèbre. Les autels ont la forme de ceux que dans les chapelles des hypogées on retrouve à l'heure où l'office des morts est célébré; et les offrandes sont celles que l'on voit figurées sur les tables servant au banquet du double, avec le souhait *tep-hotep* « qu'il goûte en paix », souhait qui figure ici sur l'un des tableaux.

A l'heure actuelle, les fouilles n'ont encore porté que sur les portiques de la cour et la nef centrale de la salle hypostyle, et cette partie du monument, malgré ses dimensions, n'est cependant qu'un vestibule, la partie extérieure du temple, représentant le monde des vivants. L'hypostyle franchi, l'on pénètre à la demeure des dieux, le sanctuaire, précédé de l'offertoire et entouré des chambres du mystère. Toute cette partie de la basilique de Ramsès gît encore sous les décombres; mais ce simple exposé suffit à montrer quel intérêt s'attache à son exploration. C'est qu'on doit retrouver les représentations et les inscriptions principales, celles qui nous fixeront d'une façon définitive sur le sens réel du rite antinoïte; et nous permettront de contrôler d'une manière irréfutable les assertions des auteurs anciens.

DÉTAIL DES SCÈNES

COUR DU TEMPLE

COTÉ GAUCHE

Portique antérieur

PLANCHE I

1re COLONNE.

1er *tableau*. Le roi présente les lotus à Thot à tête d'ibis, coiffé du disque et du croissant. Le disque, habitant de *Houd*, éclaire la scène; entre les deux personnages s'élève un autel double, portant sur chaque compartiment un vase surmonté d'une fleur de lotus.

Légendes. Devant le roi : « Le dieu bon, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen ».

« L'influence magique est derrière lui, en qualité de dieu Râ ».

Devant le dieu : « Dit Thoh, le maître de la *Khopesch*. — Je te donne la durée à jamais, en qualité de roi éternel, sur le siège d'Horus ».

2e *tableau*. Le roi coiffé du casque et vêtu de la jupe longue verse de la main droite une libation sur un autel chargé d'offrandes et de l'autre présente l'encens à Thot, représenté sous les traits humains en son nom de Sheps[1]. Le disque, habitant de *Houd*, éclaire la scène ; un autre disque surmonte la coiffure de Thot.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra-

1. « Le vénéré dans Chemounou » — le vénéré dans la ville des huit dieux — est l'un des titres de Thot.

sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, faisant l'encens et l'eau. »

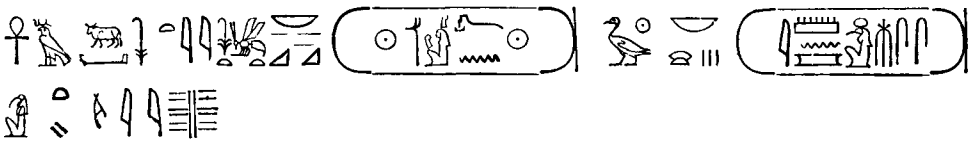
Devant le dieu : « Dit Sheps de Chemounou : Je te donne toutes les panégyries, en qualité de dieu Sheps. »

En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, Ramsès-mer-Amen.

2e COLONNE. — Le roi du midi et du nord, Ousor-ma Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

Inscription circulaire.



« Le vivant, l'Horus Ra, taureau royal, le roi du midi et du nord, maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé de Thot de Chemounou. »

Une seconde inscription, affrontée sur le de la précédente, lui est identique, à l'exception du nom de Thot, écrit .

Sous cette inscription, Ramsès III en a apposé une seconde :

Le vivant, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra-mer-Amen, le fils de Ra, seigneur des *Levers* Ramsès-heq-Ân, aimé de Sheps de Chemounou.

PLANCHE II

2e COLONNE.

1er *tableau*. Le roi debout fait un geste consécrateur devant un dieu, dont le visage et les attributs sont effacés. Le bras droit seul, encore visible, tient le .

Légendes. Devant le roi : « Présentant l'image de Mât, [la statuette de la déesse Mât,] en maître de vérité, il fait le don de la vie. »

Devant le dieu. Inscription effacée.

2e *tableau.* Le roi devant une déesse dont le nom a disparu, et qui tient dans chacune de ses deux mains le sceptre des renouvellements, la branche de palmier, terminée par la grenouille symbole des infinités, posée sur le sceau du mystère du ciel. Entre les deux personnages, un autel chargé d'offrandes. Le geste du roi est encore consécrateur ; et l'objet présenté, sans doute, la statuette de Mât, de même qu'au tableau précédent.

Légendes. Devant le roi : inscription effacée.

Devant la déesse : « .... tous. A toi les royautés durables et les multiplications des fêtes de renouvellement. »

« Elle dit deux fois, je suis ta mère, la maîtresse de la *Khopesch.* »

3e *tableau.* Le roi verse l'eau sur un autel, en présence du dieu Anhour[1]. La scène est mutilée, et une partie de l'inscription a disparu.

Légendes. Devant le roi : « ... fait le feu, à son père. »

Devant le dieu : « ... Je te donne les panégyries, comme dieu Anhour. »

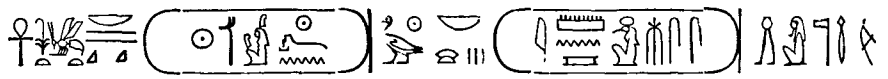
En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Effacée.

2e COLONNE. — Effacée.

3e COLONNE. — « ... affermi comme le dieu Anhour. »

Inscription circulaire.



Le vivant, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra- sotep-n-Ra, le fils de Ra, le maître des *Lerers*, Ramsès-mer-Amen, aimé d'Anhour, le dieu grand.

1. est une forme peu fréquente de , le dieu de Thini. L'inscription en marge du second tableau donne l'orthographe complète.

PLANCHE III

COLONNE D'ANGLE.

1er *tableau*. Le roi est debout, devant le dieu Khnoum[1]. L'état de dégradation du tableau ne permet pas de reconnaître la nature de la cérémonie accomplie. Le disque ailé, habitant de *Houd*, éclaire la scène.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. »

Devant le dieu : « Khnoum, seigneur de Herour[2], le dieu grand.

Puis le commencement du discours de celui-ci : « Je te donne... »

2e *tableau*. Le roi, coiffé de la double couronne, présente la flamme de vie, montant de deux cassolettes, — l'une pour l'être réel, l'autre pour le double — à Hathor, coiffée du disque entre les cornes. Dans ce disque, se profile la forme du bélier accroupi.

Légendes. Devant le roi : inscription effacée.

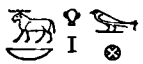
Devant la déesse : « Hathor, dame du ciel. Je te donne..... »

3e *tableau*. Le roi debout, coiffé du casque, présente le blé à Khnoum. Entre les deux personnages s'élève un autel chargé d'offrandes. Le disque, habitant de *Houd*, éclaire la scène. Khnoum est coiffé de la tiare flanquée des deux plumes de Mat.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre. Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, donnant le blé. ». Devant le dieu : « Khnoum, seigneur de Herour ». Et plus bas : « Je te donne la force. »

En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le roi du midi et du nord, maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n- Ra, le fils de Ra, Ramsès-mer-Amen.

1.  . Le bélier ne peut être ici qu'une forme archaïque du nom de Khnoum. Le dieu est représenté sous forme humaine, ce qui est tout aussi exceptionnel. Toutefois, on le retrouve au troisième tableau, sous sa forme habituelle, avec l'orthographe pleine de son nom; il ne saurait donc y avoir de doute quant à l'identification.

2. *Herour* serait, selon Brugsch, une ville du XVIe nome de la Haute-Égypte, dont la principale divinité était Horus.

2e COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, Ramsès-mer-Amen.

3e COLONNE. — Le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, Ramsès-mer-Amen.

Inscription circulaire.

Le vivant, le roi du midi et du nord, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer Amen, aimé de Khnoum, le dieu grand, seigueur de Herour.

Portique de gauche

PLANCHE IV

1re COLONNE.

1er *tableau*. Le roi, coiffé du pschent, présente le blé à Thot. Le disque, habitant de *Houd*, éclaire la scène.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers* Ramsès-mer-Amen. Faisant par quatre fois l'offrande du blé à son père, il fait le don de vie. »

Devant le dieu : « Thot, seigneur de Chemounou, le maître de la *Khopesch*, — Je te donne les renouvellements de Toum. »

2e *tableau*. Le roi coiffé du casque, est debout devant Hathor. De la main droite, il s'appuie sans doute à la baguette magique. Sa main gauche est levée, en un geste de conjuration. Hathor tient de la main gauche le sceptre des renouvellements, terminé par la grenouille, posée sur le sceau du mystère. De la droite, elle procède à une passe magique d'imposition.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, donnant la vie, comme Ra, éternellement. Il fait l'offrande de feldespath et d'antimoine. »

Devant la déesse : « Hathor, au cœur de Chemounou [dit] : Je te donne les renouvellements de Toum ».

3e *tableau*. Le roi, debout devant Thot, coiffé du disque, posé sur le

croissant. L'offrande présentée n'est plus visible, mais est donnée par l'inscription. Le disque, habitant de *Houd*, éclaire la scène.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, faisant l'offrande de feldespath et d'antimoine.

Devant le dieu : « Thot, seigneur de Chemounou, le dieu grand, dans Tennou — Thini — dit : Je te donne toute santé, comme Ra. »

En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le roi du midi et du nord, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, Ramsès-mer Amen.

2e COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

3e COLONNE. — Le pilier du ciel, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, affermi comme dieu Thot.

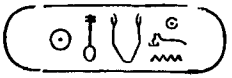
Inscription circulaire.

Le vivant, le roi du midi et du nord, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé de Thot, le seigneur de Chemounou.

Sur cette colonne, on relève entre les feuilles de lotus ornant la base les noms

de

Ba-n-Ra-mer-Amen, Hotep-her-Mat-mer-n-Phtah, — Minephtah Ier

et de 

Nefer-ka-Ra-sotep-n-Ra, Ramsès-mer-Amen. Ramsès X.

PLANCHE V

2e COLONNE.

1er *tableau.* Le roi, coiffé du casque, présente l'huile consacrée à

Sokhar, coiffé de la couronne blanche accostée des plumes de Mat. De la main gauche, il tient le vase et étend la droite au-dessus.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra, sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, donnant la vie comme Ra, fait l'onction. »

Devant le dieu : « Sokhar, seigneur du sarcophage, — dit : — Je te donne les panégyries, comme Sokhar. »

2e *tableau.* Le roi en présence d'Isis. La nature de la cérémonie ne peut être établie, par suite de l'état de dégradation du tableau.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

Devant la déesse : « Isis, la grande, la mère divine, dame du ciel, [dit] : « Je te donne les royautés d'Horus. »

3e *tableau.* Le roi est en présence de Sokhar-Assar, seigneur du sarcophage, coiffé de la tiare blanche, dans laquelle se dresse l'uræus, et tient en main les deux vases .

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, donnant la vie, comme Ra : Il lave le visage avec les vases [1].

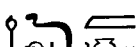
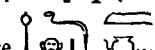
Devant le dieu : « Sokhar Assar, seigneur du sarcophage, [dit :] Je te donne la durée de Ra au ciel. »

En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le roi du midi et du nord, Ousor-ma-Ra Sotep-n-Ra, le fils de Ra, Ramsès-mer-Amen.

2e COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, Ramsès-mer-Amen.

3e COLONNE. — Le pilier du ciel, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, affermi comme Sokhar.

 est peut-être pour faire le salut avec les vases. Si la leçon n'est pas fautive et qu'il faille lire  on a la phrase « éclairer la face avec les vases », ou « laver la face avec les vases », cérémonie possible, étant donné le caractère funéraire du temple.

Inscription circulaire.

Le vivant, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra, sotep-n-Ra, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé de Sokhar, le seigneur du sarcophage.

PLANCHE VI

3e COLONNE.

1er *tableau*. Le roi présente l'encens à Thot, figuré sous les traits humains, en son nom de Sheps. Le disque solaire, habitant de *Houd*, éclaire la scène.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, faisant l'encens. »

Devant le dieu : « Sheps de Chemounou [dit :] « Je te donne la durée de Ra. »

2e *tableau*. Le roi, coiffé de la tiare, où le disque entre les cornes et les plumes annonce l'irradiation de la lumière, est debout, les mains pendantes, en adoration devant Pkhel[1].

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le maître des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. »

Devant la déesse : « Pkhel, dame de la montagne, — les pays étrangers, — [dit :] Je te donne la force comme Thot. »

3e *tableau*. Le roi présente à chaque main l'encens devant Thot, figuré sous les traits humains, en son nom de Sheps.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, faisant l'encens à ta belle face[2]. »

Devant le dieu : « Sheps de Chenounou [dit :] Je te donne de goûter tout repos *hotep*. »

1. . La lionne, dame de la montagne, semble une forme de Pacht ou Sekhet, ou d'une divinité asiatique, importée en Égypte, et dont le lion aurait été l'attribut.

2. Au lieu de , lire .

En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le roi du midi et du nord, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, Ramsès-mer-Amen.

2e COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

3e COLONNE. — Le pilier du ciel, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, affermi comme Sheps.

Inscription circulaire.

Le vivant, le roi du midi et du nord, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen...

PLANCHE VII

4e COLONNE.

1er *tableau*. Le roi en présence d'une divinité, dont le haut du corps a disparu.

Légendes. Devant le roi : « Toucher les gâteaux et les végétaux. »

Devant le dieu : « Je te donne la force ».

2e *tableau*. Le roi en présence d'une déesse. Le haut des deux figures manque.

Légendes. Devant le roi. — Inscription effacée.

Devant la déesse : « Je te donne la double vaillance. »

3e *tableau*. Le roi en présence d'une divinité dont la figure est complètement effacée. Tout le haut du corps du roi a également disparu.

Légendes. Devant le roi : « ... toucher les gâteaux et les végétaux. »

Devant la divinité. — Inscription effacée.

En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le maître des *Levers*...

2e COLONNE. — Le fils de Ra, Ramsès-mer-Amen.

3e COLONNE. — Affermi comme Horkhouti.

Inscription circulaire.

A complètement disparu.

PLANCHE VIII

5e COLONNE.

1er *tableau*. Le roi présente la figure de Mat, la Vérité, posée sur le signe des fêtes, à Horkhouti.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. »

Devant le Dieu : « Horkhouti, le dieu grand, [dit :] Je te donne toute force et toute vaillance. »

2e *tableau*. Le roi faisant l'encens devant Maut.

Le haut de la figure royale a disparu.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, qui donne la vie, fait l'encens à sa mère. »

Devant la déesse : « Maut... [dit :] Je te donne l'amour[1] comme Toum. »

3e *tableau*. Le roi présente le vin à Horkhouti.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, qui donne la vie. Faisant l'offrande du vin à son père, il donne la vie ».

Devant le dieu : « Horkhouti, le dieu grand, maître du ciel [dit :] Je te donne, toute force, toute santé, comme Ra. »

En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, Ramsès-mer-Amen.

2e COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

3e COLONNE. — Le pilier du ciel, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, affermi comme Horkhouti.

Inscription circulaire.

Le vivant, le roi dn midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-

1. Il me semble qu'il faille plutôt traduire *mertou* par « attributs. »

ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé d'Horkhouti, le dieu grand, maître du ciel.

COTÉ DROIT

Portique antérieur.

PLANCHE IX

1re COLONNE.

1er *tableau.* Le roi, coiffé du casque, présente à Horkhouti deux cassolettes d'où monte une double flamme. Le disque ailé, habitant de *Houd*, éclaire la scène. Celui du soleil levant est sur la tête d'Horkhouti. Entre le dieu et le roi, deux autels géminés portent les vases surmontés des fleurs de lotus.

Légendes. Devant le roi : « Le dieu bon, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. L'influence magique est derrière lui tout entière, en qualité de soleil ». Puis les mots : « A ta belle face ! » mis dans la bouche du roi, en présentant les cassolettes.

Devant le dieu : « Dit Horkhouti, le dieu grand, maître du ciel : — Je te donne toutes les terres, comme propriétés[1] ».

2e *tableau.* Le roi faisant l'encens devant Toum.

Légendes. Devant le roi : « Le dieu bon, maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. L'influence magique est derrière lui tout entière, en qualité de soleil éternel. »

Devant le dieu : « Dit par Toum, le seigneur de *Ân* : Je te donne..... des renouvellements mystérieux et infinis, à jamais. »

En marge des tableaux.

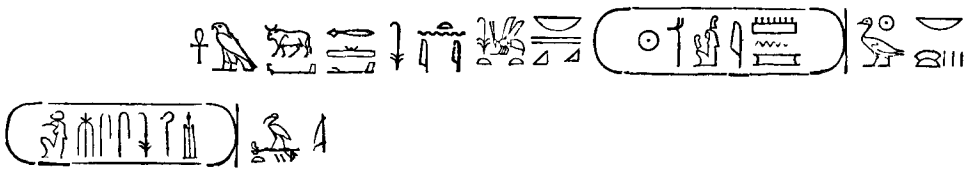
1re COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, qui donne la vie.

2e COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, qui donne la vie.

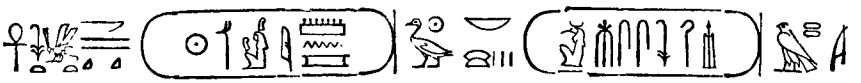
1. , ce qui est dans la maison.

Inscription circulaire.

Le vivant, l'Horus-Ra, le grand taureau royal, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé d'Amon Ra, le roi des dieux, le maître de la *khopesch*.



Le vivant, l'Horus-Ra, le grand taureau royal, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra mer-Amen, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-heq-Ân, aimé de Thot.



Le vivant, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra mer-Amen, le fils de Ra, seigneur des *Levers*, Ramsès heq-Ân, aimé d'Horkhouti.

Le vivant, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra mer-Amen, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès heq-Ân, aimé de Toum.

PLANCHE X

2e COLONNE.

1er *tableau*. Le roi, debout devant le tabernacle enfermant l'image de Phtah, fait le *souten-dou*. Le disque, habitant de *Houd*, éclaire la scène; un autel chargé des provisions funèbres se dresse devant le naos.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, faisant le *souten-dou.* »

Devant le naos : « Phtah hotepou, seigneur du repos *hotep.* »

2e *tableau.* Le roi présente à Sekhet, à tête de lionne coiffée du disque, un pain d'offrande, sur lequel il étend la main droite. Le disque, habitant de *Houd*, éclaire la scène.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, touchant les gâteaux et les végétaux. »

Devant la déesse : « Dit par Sekhet Hétémit (?)[1] — la destructrice (?) — dame du ciel, régente de la double terre : Je te donne toutes les terres sous ta domination[2]. »

3e *tableau.* Le roi, debout devant le naos de Phtah, accomplit la même cérémonie qu'à la scène précédente. Le disque, habitant de *Houd*, occupe de même le haut du tableau.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, touchant les gâteaux et les végétaux de son père, il donne la vie. »

Devant le dieu : « Phtah-hotepou, seigneur du repos *hotep.* »

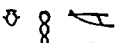
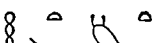
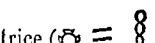
En marge des tableaux.

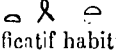
1re COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

2e COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

3e COLONNE. — Le pilier du ciel, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, affermi comme Phtah.

Inscription circulaire.

1.  est peut-être ici une variante de  la destructrice () qualificatif habituel de la déesse.

2.  , dans ton poing. Une faute de dessin donne à la planche le signe pour .

Le vivant, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé de Phtah, le seigneur du repos *hotep*.

PLANCHE XI

COLONNE D'ANGLE.

1er *tableau*. Le roi debout, les mains pendantes, est en présence de Khépra, qui lui fait respirer la vie.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, donnant la vie comme Ra. »

Devant le dieu : « Khepra donne la vie à ta narine. »

2e *tableau*. Le roi présente de chaque main un bouquet de lotus épanouis à Hathor. Celle-ci tient de la main droite la branche de palmier, sceptre des recommencements, à laquelle pend le sceau du mystère céleste et étend la main gauche vers les lotus. Devant elle, son fils Ahï agite le sistre. On remarquera que les lotus ont la forme des autels chandeliers que l'on voit figurés dans les chapelles des tombeaux et dans les peintures relatives aux cérémonies de l'office des morts.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, donnant la vie, comme Ra. Il donne les tiges de lotus. »

Devant la déesse : « La dame du repos *hotep*..... »

Devant Ahï : « Dit Ahï, fils d'Hator : Elle te donne l'amour (?)[1] de Toum.

En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

2 COLONNE. Le pilier du ciel, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, affermi comme Khépra.

1. . Il semble qu'il faille plutôt traduire *mertou* par « attributs ».

Inscription circulaire.

Le vivant, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé d'Athor, dame du repos *hotep*.

Portique de droite.

PLANCHE XII

1re COLONNE.

1er *tableau*. Le roi coiffé de la double flamme de Mat, posée sur le disque, entre les cornes qui annoncent l'ouverture de la lumière, présente à Thot, figuré sous les traits humains, en son nom de Sheps, un plateau chargé de quatre petits sachets de feldespath et d'antimoine.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, donnant le feldespath et l'antimoine à son père [1]. »

Devant le dieu : « Sheps de Chemounou [dit] : Je te donne les panégyries comme Sheps. »

2e *tableau*. Le roi tenant la baguette et le sceptre magique fait le *nouter-rer-hotep* — le divin retour *hotep* — devant Hathor, coiffée du disque entre les cornes.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. » Et les mots : « *Nouter-rer-hotep* — divin retour *hotep*. » Allusion au retour des principes vitaux, remontés au foyer solaire à la mort des êtres — scène du *soutendou*, — et redescendus sur terre, par l'intermédiaire du pharaon, pour animer des corps nouveaux.

Devant la déesse : « Hathor, au cœur de Chemounou [dit] : Je te donne les royautés de Toum. »

3e *tableau*. Le roi présente d'une main un sachet de feldespath ; de l'autre, un sachet d'antimoine à Thot, représenté sous sa forme humaine, en son nom de Sheps.

1. La leçon donnée par le texte est fautive ; il faut rétablir .

Légendes. — Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, faisant l'offrande du feldespath et de l'antimoine. »

Devant le dieu : « Sheps de Chemounou [dit] : Je te donne l'autorité et le trône. »

En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

2e COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ras le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

3e COLONNE. — Le pilier du ciel, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, affermi comme Sheps.

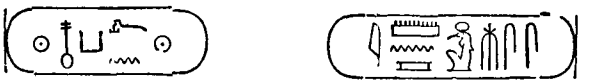
Inscription circulaire.

Le vivant, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé de Sheps de Chemounou.

Sur cette colonne, Minephtah Ier a apposé ses cartouches entre les pointes des feuilles de lotus épanouies à son pied.

Ba-n-Ra mer-Amen, Hotep-her-Mat mer-n-Phtah.

Et sur les feuilles mêmes, Ramsès X a plus tard apposé les siens.



Nefer-kha-Ra sotep-n-Ra Ramsès-mer-Amen.

PLANCHE XIII

2e COLONNE.

1er *tableau*. Le roi consacre les gâteaux et les végétaux devant Thot à tête d'ibis.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. Touchant les gâteaux et les végétaux de son père, il fait le don de vie. »

Devant le dieu : « Thot *n-pa-ouat'ji* [1] [dit :] Je te donne l'éternité près de moi. »

2e *tableau*. Le roi accomplit la même cérémonie devant Nehmat[2].

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. Touchant les gâteaux et les végétaux de son père (*sic*), il fait le don de la vie. »

Devant la déesse : « Nehmat, la grande, [dit :] Je te donne la durée du seigneur universel. »

3e *tableau*. Le roi accomplit la même cérémonie devant une seconde figure de Thot à tête d'ibis.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. Touchant les gâteaux et les végétaux de son père, il fait le don de vie. »

Devant le dieu : « Thot, sur le trône de Ra, [dit :] Je te donne la durée de Ra. »

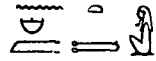
En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

2e COLONNE. — Inscription identique.

3e COLONNE. — Le pilier du ciel, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, affermi comme Thot.

1. . Ce qualificatif m'est inconnu.

2.  est l'un des noms d'Hathor.

Inscription circulaire.

Le vivant, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé de Thot, le seigneur de Chemounou.

PLANCHE XIV

3e COLONNE.

1er *tableau*. Le roi présente deux vases contenant probablement le vin à Toum.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. »

Devant le dieu : « Toum, seigneur de la double terre de Ân. — Héliopolis — ».

2e *tableau*. Le roi présente le vin à Hathor, qui d'une main tend vers lui le fermoir de son collier magique, de l'autre, le sceptre des renouvellements, la branche de palmier, terminée par la grenouille et le sceau du mystère du ciel. Le disque, habitant de *Houd*, éclaire la scène.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneurs des *Levers*, Ramsès-mer-Amen. Donnant le vin à son père (*sic*), il fait le don de vie [1]. »

Devant la déesse : « Dit Hathor, dame du ciel... dame du ciel, régente d'Héliopolis — *Hent-Ân*. Il t'a élu, lui, le seigneur Toum, maître de Ân, toi son fils qu'il aime, agissant en perfection. Fais-lui des monuments, avec un cœur aimant. »

3e *tableau*. Le roi présente le vin à Toum.

Légendes. Devant le roi : «... Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra... Ramsès-mer-Amen [donnant] le vin à son père, [il fait] le don de vie. »

Devant le dieu : « Toum d'Héliopolis, maître du ciel [dit :] Je te donne les années infinies. »

1. Le texte donne . Cette leçon est sans doute fautive ; on aurait alors : « il fait son don ».

En marge des tableaux.

1re COLONNE. — Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen.

2e COLONNE. — Inscription effacée.

3e COLONNE. — Le pilier du ciel, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, affermi comme Toum.

Inscription circulaire.

Le vivant, le roi du midi et du nord, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé de Toum.

SALLE HYPOSTYLE

NEF CENTRALE

COTÉ GAUCHE

PLANCHE XV

NEF CENTRALE.

1re COLONNE. — Le roi faisant l'encens en présence de Thot et Nehmat (Hathor) assis devant un autel double, portant deux vases, surmontés de fleurs de lotus. Le disque, habitant de *Houd*, éclaire la scène.

Le roi étend vers la flamme de l'encens la main droite, comme pour une passe magique. Nehmat impose la sienne sur la nuque de Thot.

Légendes. Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, donnant la vie comme Ra. Faisant l'encens, il fait le don de la vie. »

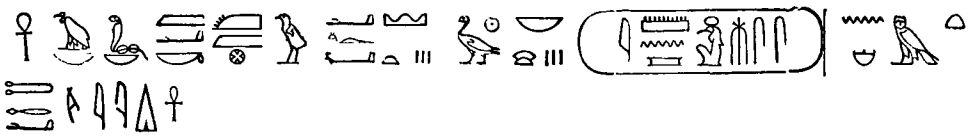
Devant les dieux : « Dit Thot, le maître des multitudes, en fait de fêtes de renouvellement, en qualité de celui qui écrit[1]. »

« Moi, Nehmat, au cœur de Chemounou ».

En marge du tableau.

C'est le roi Ousor-ma-Ra Sotep-n-Ra, sur le trône d'Horus, comme Ra éternellement.

Inscription circulaire.



Le vivant, le maître du vautour, le maître de l'uraeus, protégeant

1. , écrire. Peut-être faut-il lire , celui qui scelle, de , sceau.

l'Égypte, battant les barbares, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé de Nebmat la grande, qui donne la vie.

Le vivant, l'Horus-Ra, le taureau aimé de Mât. Le roi du midi et du nord, qui s'empare de toutes terres, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, aimé de Thot, le seigneur de Chemounou, le dieu grand, qui donne la vie.

PLANCHE XVI

2e COLONNE. — Le roi debout, coiffé des couronnes du midi et du nord, présente les vases contenant le vin à Khnoum et à Hathor assis. Khnoum tient de la main droite le ☥, de la gauche le ☥. Hathor, coiffée du disque entre les cornes, impose la main droite à la nuque de Khnoum et tient comme lui de la gauche le ☥. Devant eux, les deux autels géminés portent les vases et les fleurs de lotus.

Légendes. — Devant le roi : « Le dieu bon, riche d'années, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, qui donne la vie, comme Ra. Donnant le vin, il fait le don de vie. »

Devant les dieux : « Dit par Khnoum, le seigneur de Herour : Je te donne vie, stabilité et puissance.

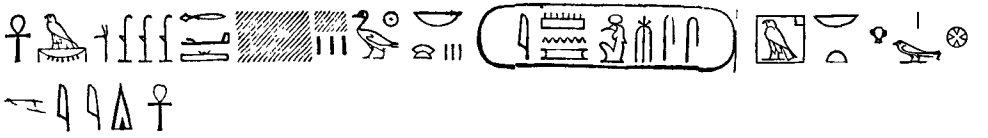
Hathor, au cœur de Herour, dame du ciel. »

En marge du tableau.

C'est le roi du midi et du nord, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, se levant sur siège d'Horus, éternellement.

Inscription circulaire.

Le vivant, l'Horus-Ra, le taureau aimé de Mât, le roi du midi et du nord, battant les barbares, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, aimé de Khnoum, le dieu grand, qui donne la vie.



Le vivant, l'Horus sur l'or, riche d'années, le grand,..... le fils de Ra, seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé d'Hator, dame de Herour, qui donne la vie.

COTÉ DROIT

PLANCHE XVII

NEF CENTRALE.

1re COLONNE. — Le roi, coiffé du casque et vêtu de la robe longue, présente de la main gauche l'encens à Amon et à Maut assis. De la droite, il brandit le spectre magique. Amon tient de la main droite le auquel se posent le et le . Entre le roi et les dieux s'élève l'autel géminé, portant les vases et les fleurs de lotus.

Légendes. Devant le roi : « Le dieu bon, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, donnant la vie, comme Ra. »

« Frappant quatre fois [de son sceptre ; — c'est-à-dire aux quatre points cardinaux], il fait le don de la vie, comme Ra, éternellement. »

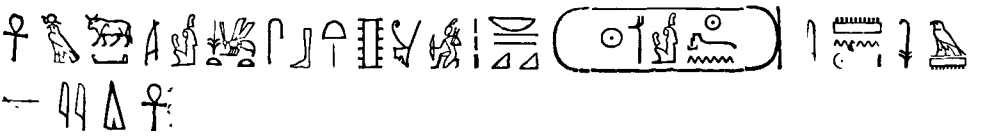
Devant les dieux : « Dit Amon-Ra, dans le palais divin de Ramsès-mer-Amen, le temple d'Amon : Je te donne la vie, la stabilité et la puissance auprès de moi. »

« Maut, dame du ciel, régente de la double terre. »

En marge du tableau.

C'est le roi Ramsès-mer-Amen, se levant sur le trône, comme Horus. »

Inscription circulaire.



Le vivant, l'Horus-Ra, le taureau aimé de Mât, le roi du midi et du nord, rempart des guerriers, le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n- Ra, aimé d'Amon, le roi[1]..... qui donne la vie.

Le vivant, le maître du vautour, le maître de l'uraeus, protégeant l'Égypte, battant les barbares, le fils de Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, aimé de Maut, dane du ciel, qui donne la vie.

PLANCHE XVIII

2e COLONNE. — Le roi, coiffé du disque entre les cornes annonçant l'ouverture de la lumière et surmonté des flammes et des uraeus, présente le vin à Horkouti et à la déesse Iousâas[2] assis. Horkhouti tient à la main le ☥ et le 𓋴. Iousâas fait l'imposition et tient le ☥, de même que les déesses des tableaux précédents. Devant le groupe divin, s'élève l'autel double avec les vases et les lotus.

Légendes. — Devant le roi : « Le maître de la double terre, Ousor-ma-Ra sotep-n-Ra, le seigneur des *Levers*, Ramsès-mer-Amen, donnant la vie, comme Ra. « Faisant l'offrande du vin[3], il fait le don de la vie. »

Devant les dieux : « Dit par Horkhouti : — Je te donne toute dilatation de cœur. »

« Iouâsas, Henti-nou-Ân[4] — Régente d'Héliopolis — dame du ciel. »

1. 𓋴𓅃 le royal... puis l'épervier sur la bannière ; ce qualificatif m'est inconnu.

2. 𓊨𓅱𓏏𓐍 La déesse Iousâas est connue par quelques inscriptions citées dans Wilkinson : *Manners and Customs*, vol. III, p. 224, 227.

3. Une faute de gravure donne (planche XVIII) le groupe 𓋴𓏏𓌙 au lieu de 𓋴𓏏𓌙.

4. Le groupe donnant le qualificatif Henti-nou-An a mal été établi à la planche XVIII ; ma copie donne la disposition suivante 𓂋𓏏𓌙 laquelle se trouve confirmée par une photographie du tableau.

En marge du tableau.

C'est le roi Ramsès-mer-Amen à la demeure de tous les doubles vivants [comme Ra].

Inscription circulaire.

Illisible.

SYMBOLISME DES TABLEAUX

Telles sont, dans leur ensemble, les peintures décorant la cour et l'hypostyle de ce temple de Ramsès II, si différentes de celles que nous montrent les tableaux thébains. Amon n'apparaît qu'une seule fois, et ce fait est d'autant plus extraordinaire, qu'à Thèbes et à Abydos, c'est lui qu'on retrouve partout et toujours. Par contre, tous les dieux du nord soudain rentrent en scène; Toum, Hathor, Iousâas sont qualifiés de seigneurs et de régentes de *Ân*, et ce qualificatif prend avec ces dernières la tournure *Henti-nou-Ân* indiquée au début de cet essai.

Il n'y a donc pas à en douter, ce fait de la présence d'un temple antique, où se retrouvent les divinités d'Héliopolis, respectées en raison des considérations dogmatiques que l'on sait, dans l'enceinte de la ville commémorative d'Antinoë ne saurait être un pur hasard, et montre au contraire une intention évidente; et quelle serait-elle, sinon ce désir de retrouver en les dieux et déesses de Ân, des protecteurs attitrés d'Antinoüs? On ne saurait trop le répéter, ce temple de Ramsès II est l'unique exemple d'un sanctuaire consacré aux divinités du Delta, à l'époque de la toute-puissance thébaine, le seul, où ce soit uniquement de Toum, de Phtah, de Sekhet, d'Hathor-Nehmat et d'Iousâas que Ramsès reçoive l'investiture divine et la délégation des pouvoirs stabiliteurs et rénovateurs.

L'on a vu plus haut l'importance qu'il convient d'attacher à la présence des scènes du *souten dou* et du *nouter rer hotep*, se détachant au milieu des cérémonies du culte des morts, que souligne la présence des figures de Sokhar-Assar, seigneur du sarcophage; d'Isis, d'Horus, de Thot, de Toum, d'Anhour et de Khépra. Au haut des tableaux, c'est toujours le disque habitant de *Houd*, le soleil de la région mystérieuse qui éclaire la scène; alors que dans les temples où les dieux de lumière tels que Horus et Horkhouti conservent leur rôle de dieux des vivants, c'est Nekheb qui plane sur la tête du pharaon, pour « mettre l'influence derrière lui ». Enfin, il n'est pas jusqu'aux accessoires qui ne trahissent, eux aussi, cette destination funèbre. Les autels ont la forme de ceux que, dans les chapelles des hypogées, on retrouve à l'heure où l'office des morts est célébré; et les offrandes sont celles qu'on voit figurées sur la table servant au banquet du

Double, avec le souhait « qu'il goûte en paix ! » souhait qui figure ici sur l'un des tableaux.

Ainsi s'établissent d'une manière indéniable ces faits ; le temple de Ramsès II, bâti dans le site où tant de siècles plus tard s'éleva Antinoë, était un temple funéraire. Les dieux, pour des raisons toutes spéciales, étaient ceux de la Basse Égypte, et particulièrement de Ân — Heliopolis. — Le titre de régente d'Héliopolis, *Henti-nou-Ân*, porté par les déesses prêtait à un jeu de mots, dont il est aisé de saisir les conséquences, et le soin apporté par les derniers souverains romains à l'embellir, prouve qu'au cœur de la ville hadrienne, il n'avait pas un instant cessé d'être entouré d'une particulière vénération.

Contentons-nous pour l'instant de cette constatation qui, à elle seule, a son importance. Le temple où furent célébrés les mystères institués en l'honneur d'Antinoüs ne fut autre qu'une basilique funéraire bâtie par Ramsès II, et en pleine période de la suprématie de l'Amon thébain, dédiée aux divinités d'Héliopolis.

LE « CHAMP D'OFFRANDES » D'ANTINOË.

Cette constatation, une découverte faite au printemps dernier, est venue lui donner une confirmation éclatante et suffirait à démontrer péremptoirement qu'Antinoüs fut, ainsi que j'ai cherché à l'établir au commencement de cette étude, enterré en Égypte selon les préceptes du dogme ancien.

Des sondages pratiqués à travers les différents quartiers de la nécropole d'Antinoë m'ayant conduit à l'entrée d'une gorge profonde, ouvrant au nord-est de la ville, je reconnus que le cimetière cessait brusquement sur ce point. Pourtant, les couches géologiques du sol bouleversées et la présence de nombreux fragments de poteries retirés des sables attestaient l'existence de monuments antiques ; enfin, d'un dernier puits l'on retira de grandes jarres fuselées et nervées, hautes de plus d'un mètre, soigneusement scellées d'un large cachet d'argile, qui jadis, avaient été déposées debout, à trois mètres de profondeur. Chaque sondage maintenant en rencontrait. Serrées côte à côte par files régulières, elles formaient un véritable dallage, s'étendant sur toute la surface de la vallée,

qui, longue d'un kilomètre, varie en largeur entre deux cents et trois cents mètres, ce qui permet d'évaluer leur nombre à près d'un demi-million. Les matières qu'elles contiennent varient à l'infini : dans les unse, l'on retrouve des céréales, des fruits, des gâteaux de miel, des galettes de farine; d'autres, vides, ont renfermé sans doute des liquides, ainsi qu'en témoignent des dépôts tartreux. D'où proviennent ces vases? Comment expliquer leur quantité extraordinaire? Ma conviction est qu'ils furent déposés là par des pèlerins venus de toutes les villes de l'Égypte vers la tombe d'Antinoüs, comme autrefois vers la tombe d'Osiris à Abydos.

Ces pèlerinages d'Abydos sont trop connus pour que j'aie à m'y arrêter. A la période de l'Ancien Empire, incalculable était déjà le nombre des vases d'offrande ainsi déposés par les pèlerins dans les sables du désert thinite; plus tard, sans doute, la coutume tomba quelque peu en désuétude, et ne fut plus qu'une cérémonie pieuse à laquelle prirent part les seuls fervents qui aspirèrent à une sainteté parfaite, quelque chose d'analogue au voyage de Jérusalem pour les chrétiens ou de la Mekke pour les musulmans. Chaque ville n'en avait cependant pas moins nombre d'habitants qui continuaient à se rendre comme autrefois à la tombe divine. Chacun y portait son vase d'offrande, si bien que, dans le désert situé à cinq milles au nord-est de la ville, des fouilles pratiquées récemment en ont reconnu plusieurs millions.

Mais, si la présence de ce « champ d'offrandes » s'explique ainsi à Abydos, il n'en est pas de même à Antinoë, où la tradition ne plaçait aucun pèlerinage. Les grands événements de l'histoire mythique qui s'étaient déroulés dans la région où devait s'élever la cité hadrienne, la victoire d'Horus sur Set, la conclusion de la trève intervenue entre les deux dieux avaient eu le village d'*Achemouneïn*, l'ancienne Chemounou, située sur la rive opposée du fleuve, pour théâtre. D'autre part, la nature même des jarres retrouvées, leur forme, la composition de la pâte, mille indices enfin, prouvaient qu'il était impossible de les faire remonter à une époque antérieure à celle de la domination gréco-romaine. C'était donc à la fondation de la ville, que l'institution des pèlerinages qui les avait accumulés là devait forcément se rattacher.

LES TEXTES DE L'OBÉLISQUE BARBERINI

Relatifs aux honneurs rendus a Antinoüs.

Comme si ce n'était assez de toutes ces preuves matérielles, un texte connu depuis le commencement de notre siècle sous le nom d'inscription de l'obélisque Barberini, tout récemment traduit par M. le D Erman[1], venait en même temps fournir de nouveaux documents à la critique comparée et nous donner de précieux renseignements sur les honneurs rendus à Antinoüs.

Cet obélisque, qui aujourd'hui se dresse à Rome sur la place du Pensio, fut-il érigé par Hadrien dans sa capitale, ou fut-il rapporté d'Antinoë par Marcellus? La question est encore, à cette heure, insoluble. Mais, même en admettant qu'il ait été élevé à Rome, les détails qu'il nous donne ont trait aux cérémonies du culte accomplies en Égypte; il ne saurait y avoir de doute à cet égard.

Tout d'abord, l'inscription nous apprend qu'Antinoüs, revêtu des honneurs divins et identifié à Osiris, était vénéré sous le nom d'Osiris-Antinoüs et que son culte se confondait avec celui du dieu grand d'Abydos. L'apparition du nouveau dieu au ciel égyptien est exposée en ces termes : « Son cœur est en allégresse, parce qu'il a connu sa forme nouvelle; il voit son père Horus. Il respire les souffles de vie ; le seigneur de Chemounou, Thot, le maître de ce qui est écrit, rajeunit ses membres; la place de ses pieds est dans la salle de la double Mât. »

Voilà qui ne laisse place à aucune équivoque. Antinoüs a pris rang dans le panthéon égyptien. Le dernier paragraphe est particulièrement caractéristique. La salle de la double *Mât* est celle de la déesse de Vérité, où Osiris, entouré d'assesseurs, présidait au pèsement des âmes; ce qui prouve jusqu'à quel point était poussée l'identification. Antinoüs y prenait la place du dieu pour présider au jugement des morts.

Le paragraphe suivant décrit les cérémonies du culte antinoïte.

« On fait l'offrande sur les autels de l'Osiris-Antinoüs ; on place le rituel

1. A. Erman, *Der Obelist des Antinous* (*Mémoires de l'Institut archéologique allemand*, t. XI, p. 113, 130).

des dieux devant lui, chaque jour. *On vient à lui de toutes les villes.* Il est reconnu pour dieu par l'Égypte entière; il est adoré par les prophètes et les prêtres du midi et du nord, ainsi que par les Égyptiens. »

Ce second paragraphe ne prête, lui non plus, à aucune équivoque. Le culte décrit est le culte égyptien. Les prêtres du midi et du nord ne sont autres que ceux de la Haute et de la Basse Égypte; les prophètes, ceux d'Horus et de Set. Un pèlerinage a été institué à Antinoë, en l'honneur du nouveau dieu, auquel prennent part les habitants de toutes les villes de l'Égypte, de même qu'autrefois ils s'étaient rendus au pèlerinage d'Abydos.

Passons maintenant à une dernière phrase, moins claire en apparence, mais que nous tâcherons d'expliquer d'une façon logique :

« C'est Antinoüs qui est là, et qui repose en cette localité, qui est dans le champ adjacent de la dame puissante, Rome. Là, se trouve un temple du dieu Osiris-Antinoüs, bâti en beau calcaire blanc, entouré de sphinx, de statues, ainsi que le faisaient les anciens et les Ptolémées après eux. »

Le premier membre de cette phrase peut être expliqué sans difficulté, si l'on admet que le monument auquel il est fait allusion soit situé en Égypte. Que ce temple ne soit pas réellement bâti par Hadrien, n'importe, l'usurpation ayant été, de tout temps, en Égypte le plus fréquent système de construction employé. Mais M. Erman, et d'autres après lui, se basant sur ce fait que l'obélisque Barberini aurait été érigé à Rome par Hadrien — ce qui, encore une fois, n'est pas prouvé — croient devoir traduire le « champ adjacent de la dame puissante, Rome » par « le Champ de Mars », ce qui transporte d'un seul coup la sépulture d'Antinoüs fort loin de la rive du Nil...

Quelles raison ont-ils de traduire ainsi? J'ai beau chercher, je ne vois pas. Si l'on veut bien me permettre une comparaison, fort peu scientifique, — j'en conviens, — mais tout à fait en situation, je ferai remarquer, qu'invariablement, lorsqu'il est question des tombes de nos soldats morts en Crimée ou en Syrie, on se sert de cette phrase : « Ils reposent là, dans le cimetière français. » Et cependant, cette terre où ils dorment n'appartient même pas à la France, alors que l'Égypte, province romaine, faisait partie intégrante de l'empire d'Hadrien. Pour moi, le « Champ adjacent de la dame puissante, Rome » ne désigne pas autre chose qu'un quartier égyp-

tien de la nécropole antinoïte, voisin de celui affecté aux sépultures de la population gréco-romaine de la cité.

Comment expliquer autrement le pasage précédent : « On vient à lui de toutes les villes de l'Égypte, il est adoré par les prophètes et les prêtres du midi et du nord »? Et ces pèlerinages de l'Égypte entière vers la tombe du dieu, dont les fouilles du Musée ont retrouvé l'offrande, n'auraient donc été qu'un simulacre, vers un cénotaphe vide? Et ce temple *égyptien* bâti dans le voisinage de la tombe du dieu, orné de sphinx et de statues aurait donc été également érigé à Rome? Car le texte est formel : « C'est Antinoüs qui est là; il repose en cette localité; *là se trouve un temple*, etc. ». Mais la basilique *égyptienne* d'Antinoüs a été retrouvée l'an passé, tandis que les fouilles pratiquées dans la Ville-Éternelle n'ont jamais mis la moindre ruine de style pharaonique à jour. Non, les résultats acquis par l'exploration d'Antinoë ont déjà confirmé deux des principaux passages de l'inscription de l'obélisque Barberini : celui relatif à l'existence d'un temple *égyptien* consacré au culte d'Antinoüs et celui relatif aux pèlerinages institués à Antinoë. Et pour cela même, il y a tout lieu d'espérer que le vœu qui récemment a été émis en France, « qu'une fouille bien menée remît à jour le tombeau d'Antinoüs » sera prochainement exaucé, grâce à l'initiative du Musée. Mais encore une fois, c'est en Égypte que la fouille devra être faite, et non à Rome, au Champ-de-Mars.

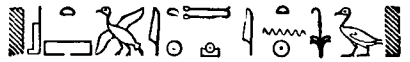
COMPTE RENDU DES FOUILLES

EFFECTUÉES A ANTINOE AU COURS DE L'HIVER 1896-1897

De nouveaux sondages faits au cours de l'hiver 1896-1897 sur divers points d'Antinoë et de ses environs ont permis de reconnaître les ruines de divers monuments. Un dégagement partiel en a été entrepris. Voici les résultats de ces recherches, classés dans l'ordre où les travaux ont été exécutés :

1° *Substructions d'une chapelle d'Amenophis IV — Khou-n-Aten.* —

A 600 mètres au nord du temple de Ramsès II, quelques éclats de pierre portant trace d'hiéroglyphes ayant été reconnus, douze puits de sondage furent pratiqués sur ce point. L'un d'eux, poussé à 3 m, 50 de profondeur mit à jour un mur de soubassement, au pied duquel se trouvait un linteau de porte avec l'inscription suivante :

Cartouche martelé de Khou-n-Aten, puis 

2° *Temple d'Isis.*

L'emplacement de ce temple est marqué sur la carte de la *Commission d'Égypte* par cette mention : « Mur de granit ».

Près de la porte de l'est, un bloc de pierre affleurait le sol. Une série de sondages a déblayé la cour et le pro-naos d'un vaste temple romain, bâti tout entier en granit rose de Syène. Le diamètre des colonnes de la cour est de 1 m,25. Le fût est formé de deux tambours, mesurant respectivement 3m,60 et 3m,25. La base, posée sur une plinthe de 0m,40 de haut, pour 1m,90 de côté, se compose de deux tores séparés par une gorge encadrée de listels, et donne un total 0m,52. Le chapiteau est corinthien et par exception de calcaire tendre. Haut de 2m,25, il était autrefois doré. L'entrecolonnement est de 5 mètres d'axe en axe. L'archi-

trave de granit a 0m,98 de côté, ce qui donne une hauteur totale de 11 mètres pour l'ordre entier. Au pro-naos, les murs sont écroulés; mais les corniches du couronnement sont encore intactes. De granit, de même que les colonnes de la cour, elles mesurent 2m,25 de haut. Au milieu des décombres gisait une statue brisée, représentant l'Isis romaine. Le buste est en assez bon état de conservation. Le travail est fruste, la tête coiffée du *pschent*, porte l'uraeus au front. Le modèle des traits tient de la facture saïte et de la manière romaine. Un manteau drapé en plis rigides est fixé sur la poitrine par le nœud isiaque, et sur le dos, un pilastre engagé se profile, ainsi que sur les statues de l'antiquité.

3° *Temple de Sérapis* (?)

Vers le milieu de l'avenue qui aboutit à la porte de l'est, un second temple de granit s'élevait autrefois sur la gauche. Là, un sondage ayant rencontré une colonne, le déblaiement commencé aussitôt a dégagé une partie d'une vaste cour dallée, entourée de portiques et aboutissant également à un pro-naos. Les proportions des colonnes sont un peu moindres que celles du monument précédent. La hauteur des fûts n'est que de 5m,90, le diamètre que de 0m,99. Les chapiteaux, également de calcaire tendre, sont les uns ioniques, les autres corinthiens. Dans le creux des sculptures, mieux conservées que celles du temple précédent, des traces certaines de dorure apparaissent; et cela explique l'anomalie singulière qui plaçait un chapiteau de pierre tendre, entre le granit de l'architrave et celui du fût. Le calcaire, plus poreux que le granit, était sans doute plus apte à recevoir et à garder la dorure. Au mur du pro-naos, de larges pilastres sont flanqués de petites colonnettes engagées, mesurant 0m,45 de diamètre pour 3m,60 de haut.

Divers fragments de stèles votives, retrouvés dans les décombres donnent le nom de Sérapis, d'où l'identification proposée ici.

4° *Le champ des offrandes.*

Les découvertes faites sur ce point ont été relatées plus haut (voir page 50).

5° *La nécropole gréco-byzantine.*

Les dernières recherches faites au printemps ont porté sur la nécropole. Du cimetière d'Antinoë, quatre quartiers ont été fouillés. Tous

quatre sont situés à l'est de la ville, sur la lisière des contreforts de la montagne. Au nord-est, semble devoir être placé le plus ancien. Puis, progressivement, remontant vers le sud, s'étagent les quartiers gréco-romains et byzantins; puis enfin ceux de l'époque copte. Les tombes de ces quatre groupes diffèrent sensiblement d'aspect. Celles du premier consistent en une petite chambre voûtée, bâtie en briques crues, dans laquelle est déposé un sarcophage de bois, sans ornements ni inscriptions. Quelquefois, le mort est simplement couché sur un plancher, le corps emmailloté de bandelettes. Dans le deuxième et le troisième groupe, cette chambre se réduit à une sorte de sépulcre maçonné, de la grandeur d'un cercueil. Deux ou trois dalles forment le fond; quelques autres les côtés; d'autres enfin le couvercle; le tout soigneusement scellé au ciment. Ce caveau est généralement situé à deux mètres de profondeur dans les sables. A fleur de sol, un rectangle, tracé au moyen de briques crues posées à plat, marque la place du tombeau. Dans le quatrième groupe enfin, le corps est simplement déposé dans la terre, sans que rien le protège et indique l'endroit où il a été enseveli. Toutes d'ailleurs sont anonymes; il ne reste d'elles que l'emplacement où reposait le cadavre. Quelques indications de dates approximatives peuvent, à peine, être fournies par la nature des objets qu'elles renferment, et la destination de ceux-ci. Tout ce qu'on peut établir d'une façon certaine est que la nécropole, tout entière, appartient à la période qui va de la fondation de la ville par Hadrien, à la conquête de l'Égypte par Amrou, en l'an 20 de l'Hégire; — 642 de notre ère — le quartier byzantin contenant des divisions affectées à la sépulture des officiers impériaux, alors que, dans les nécropoles chrétiennes postérieures à la conquête islamique, toute trace de l'autorité de Byzance a entièrement disparu.

L'aspect des corps diffère sensiblement aussi de l'un à l'autre de ces quartiers de la cité funéraire. Dans le premier, les morts sont généralement embaumés. Les objets qui les entourent appartiennent au rituel de la religion antique; rien n'y annonce les cultes de l'Olympe. Là sans doute, allaient reposer les Égyptiens de race. Dans le second groupe, les corps sont quelquefois entourés de bandelettes ou de suaires, maintenus par des liens, mais ne sont pas momifiés. Les sables les ont préservés pourtant, autant et plus, que les plus subtils aromates. Les chairs se sont des-

séchées, la peau s'est durcie. Sur la face, un masque de plâtre peint et doré, où s'enchâssent des yeux d'émail se pose. Mais le plus souvent, le défunt est vêtu d'un costume semblable à celui qu'il portait de son vivant; les pieds chaussés de brodequins ou de sandales, les épaules recouvertes de la robe romaine ou du manteau asiatique, les modes d'Orient commençant déjà à s'imposer. Les objets retrouvés dans ces caveaux appartiennent au culte égypto-grec ou à la religion romaine. A la période byzantine, ce dernier genre de sépulture est le seul en usage. Chacun est revêtu du costume qu'il avait l'habitude de porter, costume fort riche souvent, et de couleurs éclatantes. Celui des hommes est identique aux modèles que nous montrent les vieilles fresques: manteaux longs, aux manches évasées sur la main, et bordés, sur tout leur pourtour, de larges bandes de soieries brochées; jambières de drap pareillement décorées et brodequins. Celui des femmes se compose d'une chemise de fin lin, fendue sur la poitrine, avec empiècement brodé de semis de fleurettes, d'où descendent deux entre-deux, terminés par des médaillons s'étalant sur le sein; d'une robe de laine, de couleur tranchante, rouge carmin, vert olive, jaune orangé, bleu turquoise ou lilas, ornée de galons et de passementeries brochées et d'un manteau de drap, à peu près semblable à celui porté par les hommes, à cette différence près, qu'il est souvent un peu plus orné. La coiffure consiste en une sorte de turban, fait d'une bandelette de lin, large de quinze à vingt centimètres, pliée en deux et cousue, après avoir été, au préalable, remplie d'éponges ou de crin. Les chaussures sont presque celles encore aujourd'hui en usage en Orient, bas noirs, le plus souvent brodés, et sandales rouges ou brunes, sans talons, quelquefois délicatement ouvrées, ou décorées de dessins dorés.

Les objets retrouvés dans ces tombes sont marqués d'une manière moins précise que ceux des tombes précédentes, au sceau d'une religion bien définie. Ils appartiennnent plutôt à la vie civile; ce sont des poteries, des bouteilles à parfum, des vases, etc.

Dans le dernier groupe enfin, les morts chrétiens sont vêtus comme les précédents; mais les étoffes sont plus grossières, les broderies moins soignées, les accessoires moins luxueux. Par contre, la croix est partout présente, on la retrouve partout et toujours.

CATALOGUE DES PRINCIPAUX OBJETS

RECUEILLIS AU COURS DES FOUILLES ET ENTRÉS DANS LES

COLLECTIONS DU MUSÉE

Tels sont les résultats scientifiques des travaux exécutés cet hiver à Antinoë. Pour compléter cet aperçu, voici la liste des principaux objets trouvés et rapportés au Musée.

Temple d'Isis.

Partie supérieure de la statue d'Isis décrite plus haut, basalte gris-noir.
Fragments de stèles votives, avec inscriptions, albâtre et marbre blancs.

Temple de Sérapis (?).

Fragments de stèles votives, avec inscription, albâtre.

Nécropole.

1^er^ *groupe.*

Tête de femme, couvercle de sarcophage.
Ousheptis, terre cuite non émaillée.
Ousheptis, émail vert.
Ousheptis, émail bleu.
Tête coiffée du *claft*, émail bleu.
Tête d'ibis, bronze.
Pots à collyre, albâtre.
Figure de Bès, émail bleu.

Scarabée, émail gris.

Amulettes et perles, émail de nuances diverses.

2e *groupe.*

Masque de femme, coiffure bouclée du temps de l'impératrice Sabine, plâtre.

Masque d'éphèbe, yeux cristal de roche, monture bronze, recouverte de pâte de verre bleu, plâtre.

Masque d'homme, plâtre.

Masque de jeune fille, plâtre.

Masque de femme, plâtre.

Masque de femme, plâtre peint de brun.

Cupidon ou Horkhouti ailé, assis sur un sphinx, terre cuite.

Figure de Minerve, type archaïque, terre cuite.

Deux figures de Minerve tenant le bouclier et la lance, terre cuite.

Figure d'Horus en barque, terre cuite.

Chien, terre cuite peinte.

Figure d'homme, couvercle de sarcophage, terre cuite.

Lampe funéraire, avec figure de Cupidon debout devant une gazelle, terre cuite.

Vase hathorique, forme cylindrique, avec nœuds figurant le tronc du perséa. Sur le goulot coiffure d'Hathor. Anses en forme de bras levés décrivant le *kha*, terre cuite.

Figure d'Horus enfant, portant le doigt à la bouche, terre cuite.

Figure de Vénus, terre cuite.

Figure de Vénus, faïence émaillée.

Lampe funéraire, forme fleurdelisée, terre cuite.

Lampe funéraire avec tête de Minerve, terre cuite.

Nombreux fragments de figurines, terre cuite.

Deux têtes de bœufs Apis, terre cuite.

Coussin de tapisserie, dessin vert et blanc, retrouvé sous la tête d'une dame romaine.

Coiffure de femme romaine, cordelière serre-tête rouge et bleu avec résille.

Serviette romaine teinte couleur safran, avec franges et liteau blanc.

Soieries brochées, garniture de manteau, fond bleu, avec lions passants jaunes.

Soieries brochées, garnitures de manteau, fond bleu, avec têtes de perroquets blanches et brunes, créneaux verts et blancs et rinceaux courants bruns, blancs, rouges, jaunes et verts.

Soieries brochées, galons chevronnés, fond bleu, chevrons jaunes et rouges.

Soieries brochées, garniture de robe, fond bistre, fleurettes brunes.

Soieries brochées, fond bleu, losanges et pois rouges.

Soieries brochées, galons et bandes, fragments divers.

Étoffes de lin, empiècements, entre-deux et médaillons de chemises; broderies au plumetis, fleurettes monochromes ou polychromes, dessins divers.

Étoffes de lin, devants de chemises, garnitures ornant la fente ouvrant sur la poitrine, dessins analogues aux précédents.

Chaussures de femme, sandales cuir rouge ciselé, semelles décorées intérieurement de rinceaux courants blancs et jaunes.

Poteries diverses, terre cuite.

3e *groupe.*

Masque d'enfant, plâtre.

Manteau d'homme, tissu chaîne lin, trame laine, teint couleur pourpre avec parements et revers laine bleue, brochée de fleurettes brun rouge.

Jambières d'homme, tissu drap feutré, gris vert avec bande de soie brochée, fond bleu, dessins géométriques et rinceaux rouges.

Chaussettes d'homme, laine teinture noire.

Ceinturon d'officier, cuir jaune.

Boucle de ceinture, électrum.

Chaussures d'homme, cothurnes, cuir brun.

Chaussures de femme, souliers cuir brun, avec losanges dorés au fer.

Chaussures de femme, sandales cuir brun sans talons, dessins dorés au fer, motifs géométriques, losanges ajourés et fleuris de marguerites.

Chaussures d'homme, souliers cuir brun.

Chaussure d'enfant, soulier cuir brun.
Nombreuses étoffes brochées, dessins variés, laine.
Étoffes brochées, dessins variés, soie.
Nombreuses étoffes brodées, dessins variés, lin.
Coiffure de femme, turban bourré d'éponges.
Coiffure de femme, turban à franges.
Galons et passementeries, dessins divers, laine.
Galons et passementeries, dessins divers, soie.
Nombreuses poteries, formes diverses.
Miroir à verre convexe, monture étain.
Pot d'étain avec anses.
Agrafes de manteau, bronze.
Agrafes de manteau, fer.
Pot d'ivoire, forme cylindrique.
Coffret de bois, forme cylindrique.
Fragments divers.
Petite sébile, avec anses plates, émail bleu.

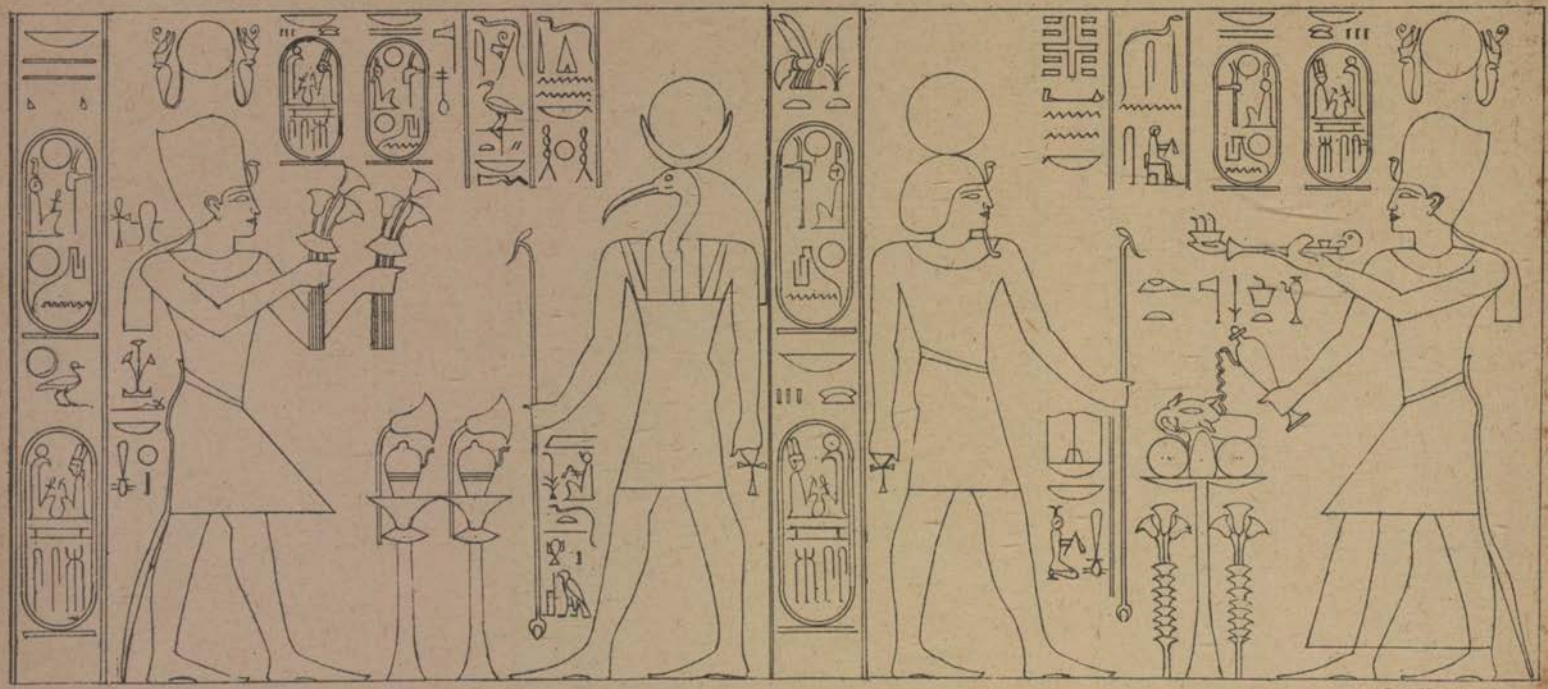
4e *groupe.*

Lampes funéraires, terre cuite.
Peignes, bois.
Étoffes brochées, laine, sujets religieux.
Étoffes brodées, laine, sujets religieux.
Étoffes brodées, lin, sujets religieux et décor fleuri.
Panneau de bois avec traces de peinture à fond d'or.
Fragments divers.
Poteries diverses.

ANGERS, IMPRIMERIE DE A. BURDIN, RUE GARNIER, 4.

COUR DU TEMPLE

Côté droit, portique antérieur, 1re colonne



F. Leroux. Éditeur.

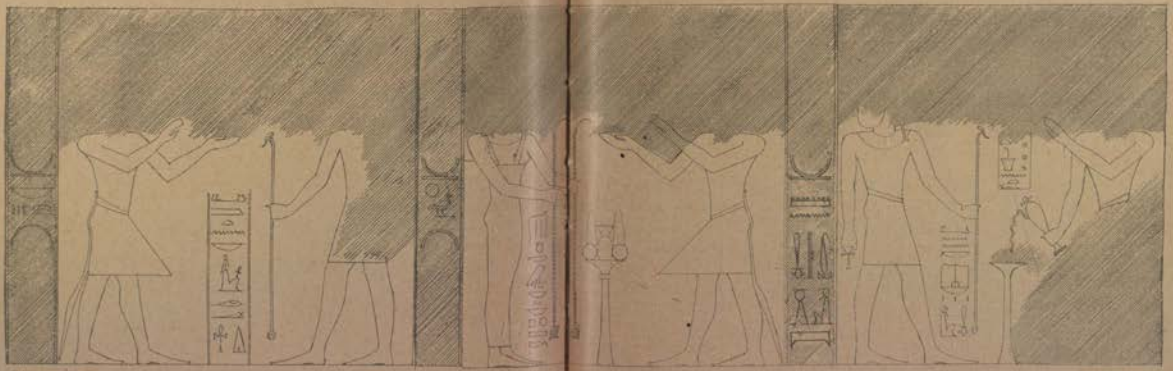
Imp. Monrocq, Paris.

1er tableau

2me tableau

KOUM TEMPLE

Côté gauche, paroi antérieur, 3ème colonne



1er tableau 2ème tableau 3ème tableau

COUR DU TEMPLE

Côté gauche, colonne d'angle.

P. Lacroix, Editeur

Imp. Monrocq, Paris

1er tableau

2me tableau

COUR DU TEMPLE

Côté gauche, porte de gauche, 1re colonne.

1er tableau. 2e tableau. 3ème tableau.

COUR — TEMPLE

Côté gauche, portique gauche, 2ème colonne.

COUR DU TEMPLE

Cote gauche, partie gauche, 3me colonne.

E. Lefèvre. Editeur

Imp. Monrocq Frères

1er tableau

2me tableau

3me tableau

COUR DU TEMPLE

Côté gauche, portique gauche, 4ème colonne

H. Lecomte, Editeur

Imp. Monrocq, Paris

1er tableau

2ème tableau

3ème tableau

COUR TEMPLE

Côté gauche, portique gauche, 5me colonne

P. Lorenz Editeur

Imp. Monrocq, Paris.

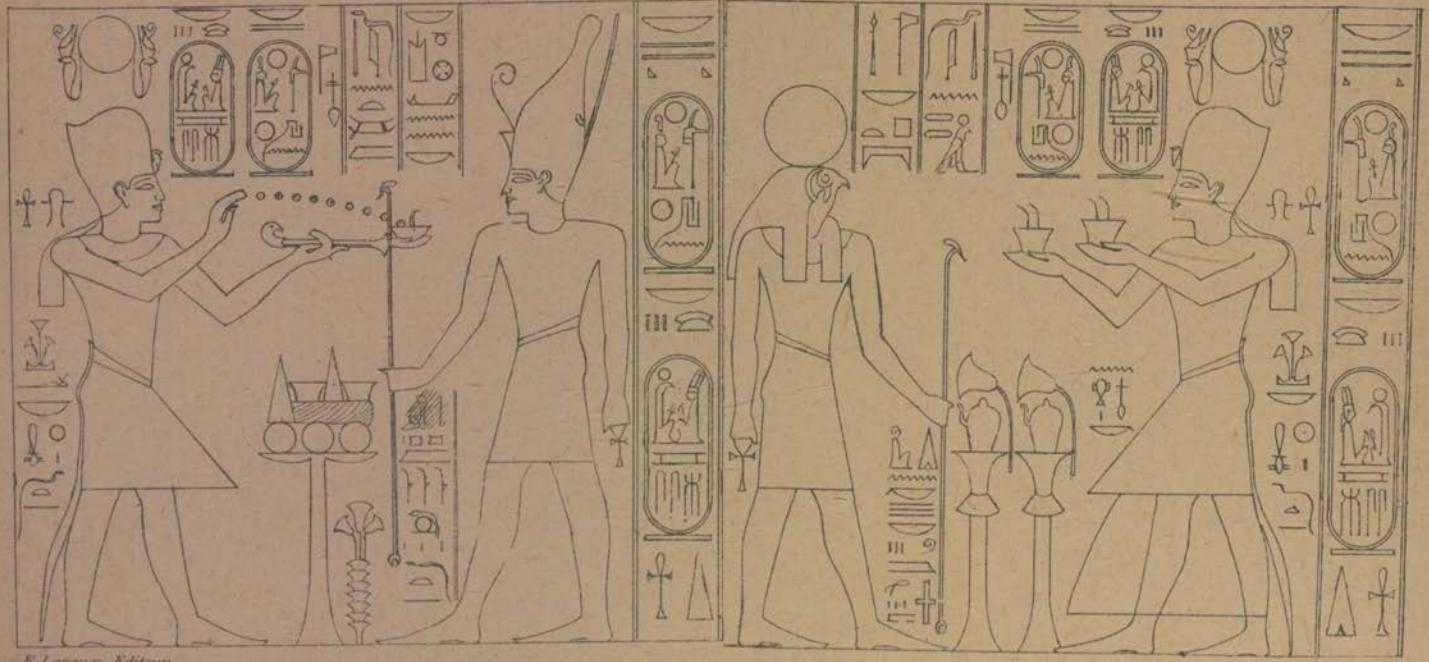
1er tableau

2e tableau

3me tableau

COUR DU TEMPLE

Côté droit, portique antérieur, 1re colonne



E. Leroux Editeur

Imp. Monrocq, Paris.

2me tableau

1er tableau

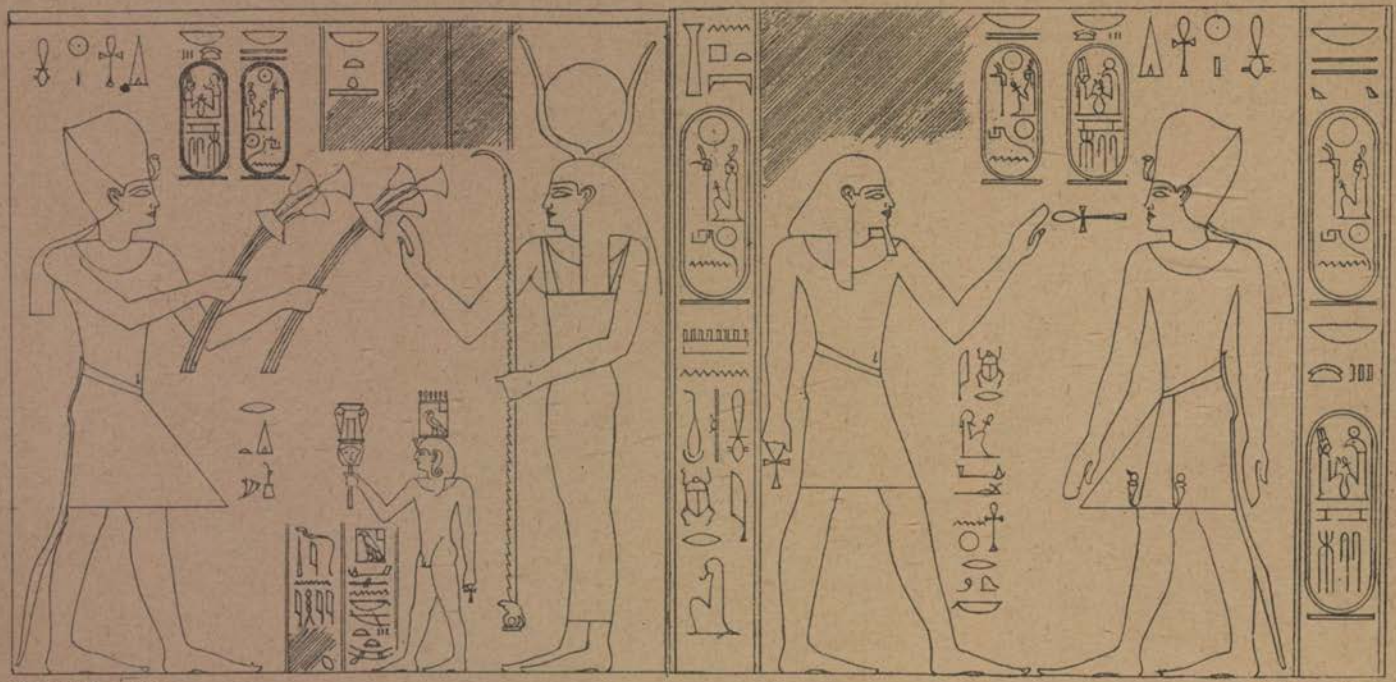
COUR DU TEMPLE

Côté droit, portique extérieur, 2me colonne.

1er tableau 2me tableau 3me tableau

COUR DU TEMPLE

Côté droit, colonne d'angle.



E. Leroux. Éditeur.

Imp. Monrocq, Paris.

2me tableau

1er tableau

COTÉ DU TEMPLE

Côté droit, partie droite, 1re colonne

Imp. Monrocq, Paris

Imp. Monrocq, Paris

3me tableau

1er tableau

COUR TEMPLE

Côté droit, portique droite, 2me colonne

E. Lorenz Editeur

E. Lorenz Editeur

3ème tableau

1er tableau

COUR. TEMPLE.

Côté droit, porte de droite, 3me colonne

1er tableau

3me tableau

SALLE HYPOSTYLE
Côté gauche, 1re colonne

SALLE HYPOSTYLE

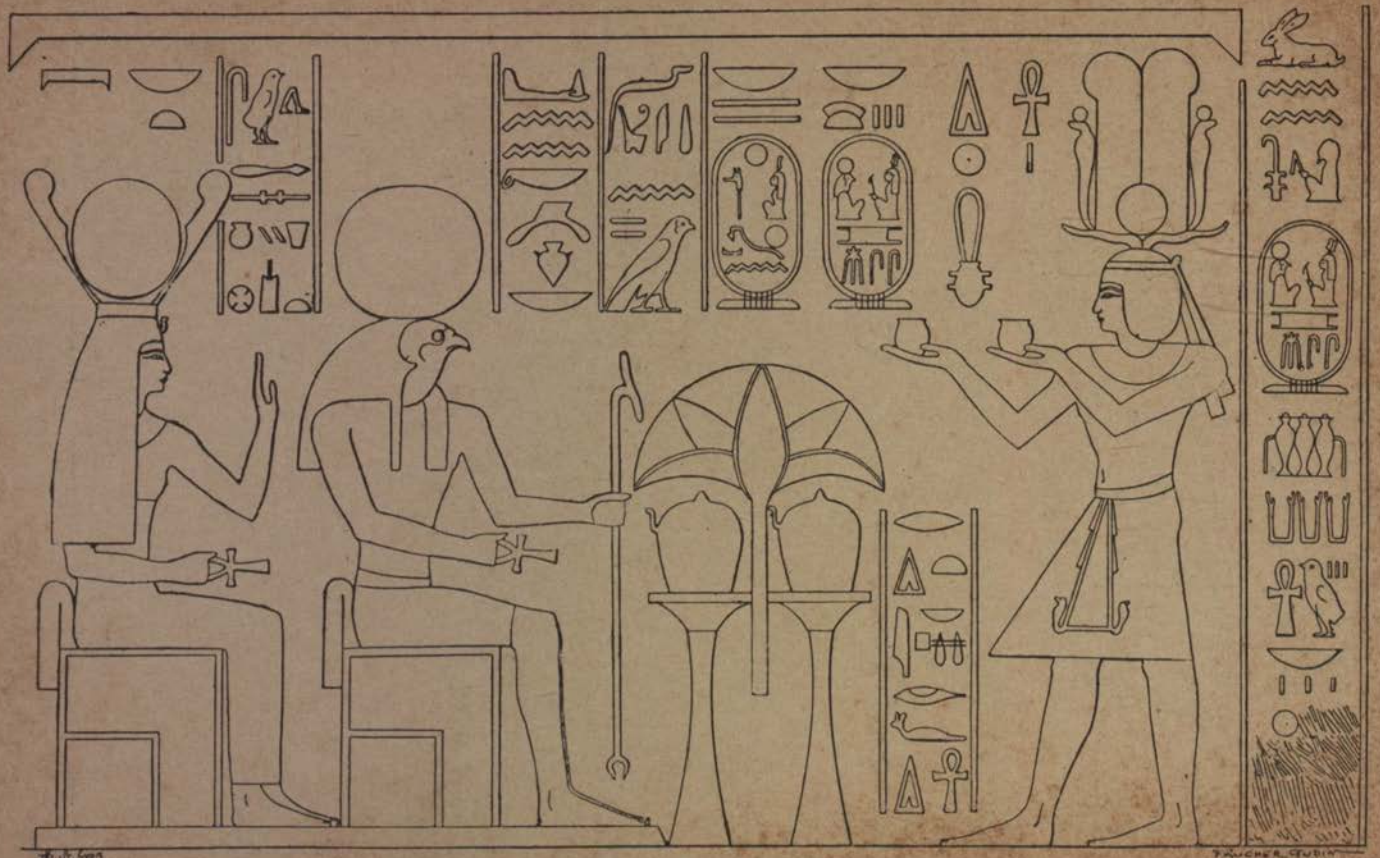
Côté gauche, 2me colonne.

SALLE HYPOSTYLE

Côté droit, 1re colonne.

E. Leroux Éditeur

Imp. Monrocq, Paris



SALLE HYPOSTYLE (CÔTÉ DROIT, 2e COLONNE).

ISIS ROMAINE

Granit.

Temple d'Isis à Antinoé.

CUPIDON ET SPHYNX

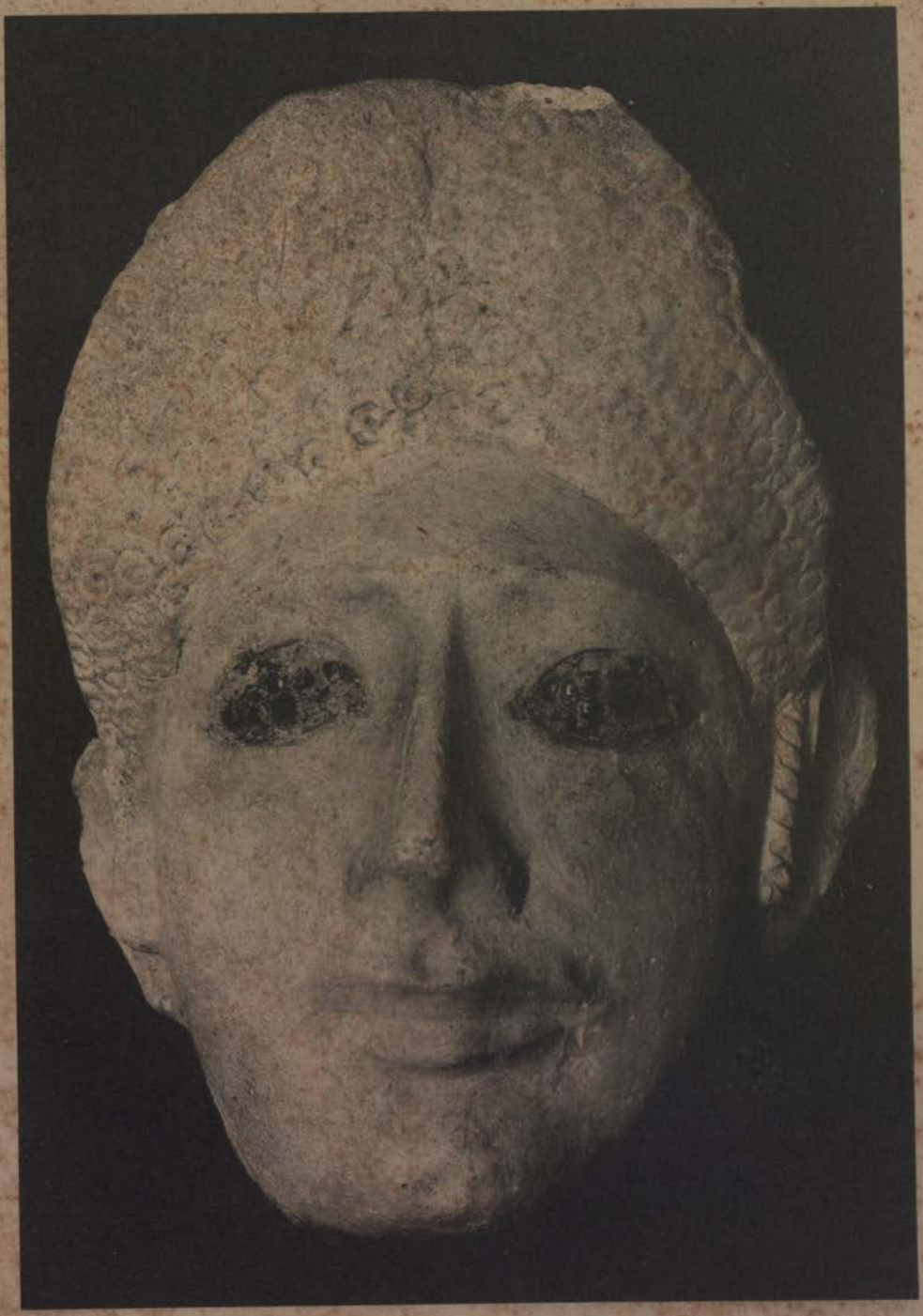
Terre cuite.

Nécropole B. — Tombe 101.

JEUNE ROMAIN

Masque de plâtre avec les yeux sertis en bronze.

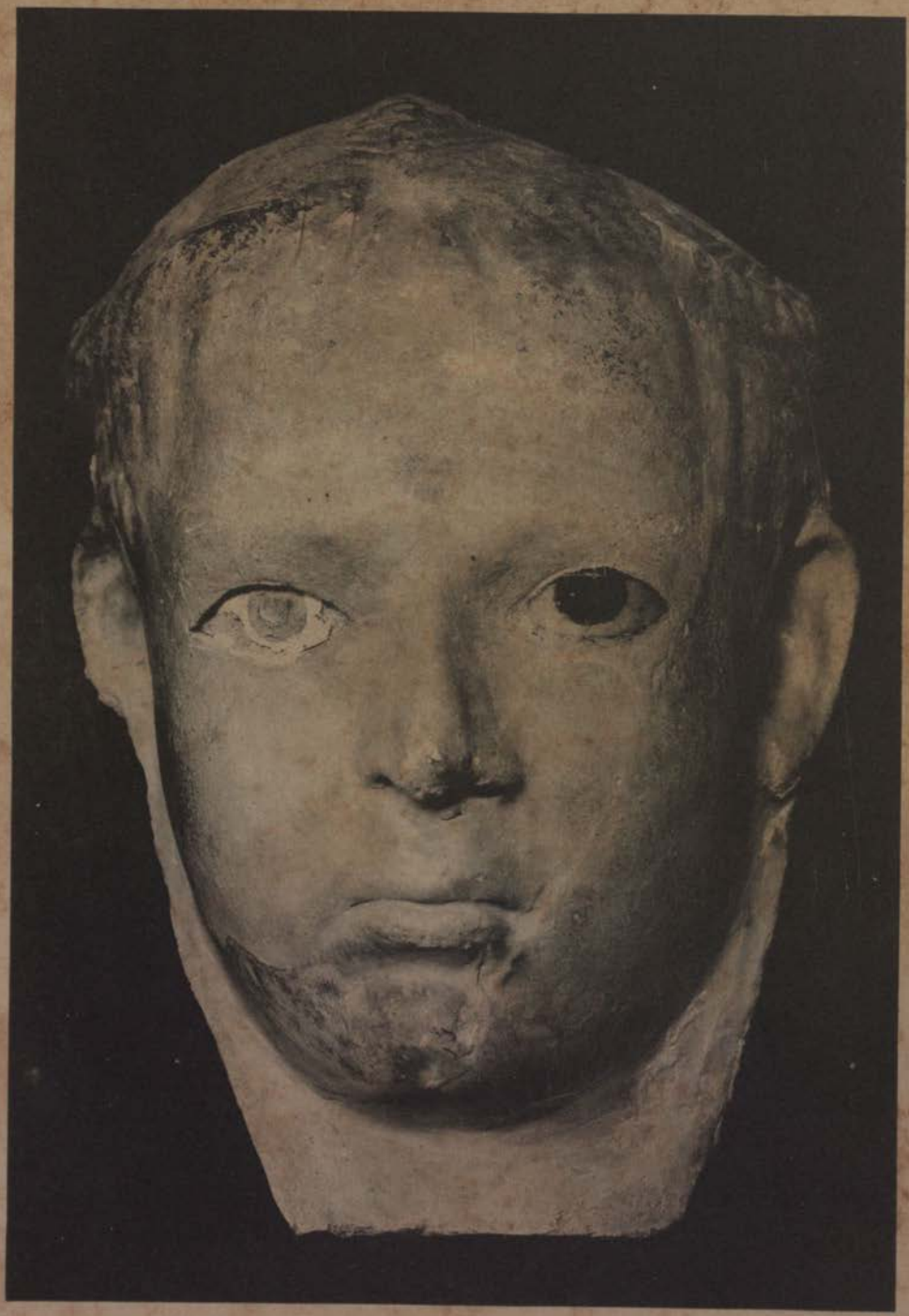
Nécropole B. — Tombe 110.



DAME ROMAINE

Masque de plâtre avec des yeux d'émail.

Nécropole B. — Tombe 117.



JEUNE FILLE

Masque de plâtre peint.

Nécropole B. — Tombe 151.

TÊTE D'ENFANT

Masque de plâtre peint.

Nécropole C. — Tombe 345.

MIROIR CONVEXE EN VERRE ÉTAMÉ ET CHAUSSURES EN CUIR DORÉ AU FER

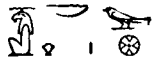
Nécropole C. — Tombe 345.

ERRATA

Le tirage rapide de ce mémoire, exécuté en quelques jours seulement, en raison de la réunion à Paris du onzième Congrès des Orientalistes, ne m'a pas permis de corriger la dernière épreuve; quelques fautes sont restées; voici le tableau des principales corrections :

Page 19, ligne 7. *Au lieu de* : L'entrecolonnement du portique central est plus large que les deux autres, *lire* : L'entrecolonnement central du portique antérieur est plus large que tous les autres.

Page 24, ligne 8. *Au lieu de* : Thoh, *lire* : Thot.

Page 29. Inscription circulaire. *Au lieu de* :  , *lire* :

Page 34, note. *Au lieu de* : Il me semble qu'il faille, *lire* : il semble qu'il faille.

Page 44, lignes 9 et 10. *Au lieu de* : Dit Thot, le maître des multitudes en fait de fêtes de renouvellement, en qualité de celui qui écrit, *lire* : Dit Thot, le scribe maître des multitudes en fait de fêtes de renouvellement, en qualité de celui qui écrit, en qualité de celui qui scelle.

Page 44, note. *Au lieu de* : , écrire. Peut-être faut-il lire , celui qui scelle, de , sceau, *lire* : , écrire un décret, le contresigner (?). Peut-être faut-il lire , celui qui scelle, de , sceau.

Page 51, ligne 3. *Au lieu de* : les unse, *lire* : les unes.

Page 52, ligne 7. *Au lieu de* : place du Pensio, *lire* place du Pencio.

Page 52, lignes 8 et 9. *Au lieu de* : fut-il rapporté d'Antinoë, par Marcellus, *lire* : fut-il rapporté d'Antinoë, par Héliogabale, au cirque de Marcellus.

Pl. XVII, 1re colonne devant les divinités assises. *Au lieu de* : , *lire* :

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-SIXIÈME

QUATRIÈME PARTIE

RECUEIL DE TALISMANS LAOTIENS

PARIS. — IMPRIMERIE CAMIS ET Cie, 172, QUAI DE JEMMAPES,

SECTION ORIENTALE A. BURDIN, A ANGERS

Imprimeurs du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-SIXIÈME

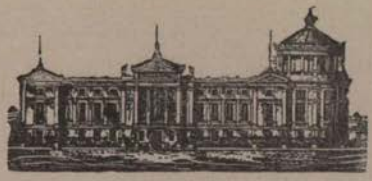
QUATRIÈME PARTIE

RECUEIL DE TALISMANS LAOTIENS

UBLIÉS ET DÉCRITS

PAR

PIERRE LEFÈVRE-PONTALIS



LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

Px-6-26

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1900

RECUEIL

DE

TALISMANS LAOTIENS

Dans le récit de son voyage en Indo-Chine, l'explorateur anglais Holt. Hallett a publié la remarque suivante : « Pour quiconque voyage les yeux « ouverts en Chine et en Indo-Chine, il devient évident que le bouddhisme « est une sorte de vernis répandu sur les anciennes superstitions toura- « niennes et dravidiennes que les populations ont conservées. La croyance « à la divination, aux charmes, aux présages, à l'exorcisme, à la sorcelle- « rie, aux médiums, aux spectres et aux démons toujours prêts à faire du « tort aux hommes et à les tourmenter individuellement, est universelle « dans ces contrées, sauf peut-être parmi les gens les plus cultivés[1]. »

J'ai eu très souvent l'occasion de constater, pour ma part, combien était exacte cette observation du voyageur anglais, dont le récit contient de si précieux détails sur les superstitions des tribus thaïes qu'il a visitées dans l'ouest de la péninsule. Ces populations qui étaient sans doute exclusive-

[1] Holt S. Hallett, *A thousand miles on an elephant in the Shan States*, 1 vol., Londres, 1890.

ment adonnées au culte des esprits, avant de devenir bouddhistes, ont un grand nombre d'usages communs avec les habitants les plus anciens de l'Indo-Chine, ces Khas que la doctrine de Somana-Kodom ne paraît pas avoir jusqu'à ce jour très profondément pénétrés et qui vénèrent encore les Esprits, au point de pratiquer à certaines époques le jeûne en leur honneur. Quelques-unes des superstitions thaïes, se rapportant directement au culte des esprits, touchent d'autre part de bien près à celles des populations d'origine thibétaine qui envahissent progressivement le nord de l'Indo-Chine ; nous pouvons nous en faire une idée par le manuscrit mosso qu'a rapporté en 1895, M. Bonin[1], et par celui de même origine qu'a reproduit le prince Henri d'Orléans[2].

J'ai été moi-même en mesure de constater chez les *Yaos* du nord de l'Indo-Chine, l'importance qu'ils attribuent aux esprits de toute sorte qui peuplent la nature. Un jour, en me présentant dans une maison *Yao*, je fus étonné de voir le chef de la famille prendre des bâtonnets et les agiter en articulant des monosyllabes bizarres. Les esprits s'étant déclarés favorables, il se leva aussitôt pour me faire le meilleur accueil. Dans une autre maison *Yao*, je pus me procurer un bloc en forme de règle, servant à l'impression d'images destinées à écarter les mauvais génies. Comme les Chinois des basses classes, les Yaos et les Thaïs du nord leurs voisins recourent fréquemment à des recueils de bonnes recettes, d'oracles et de talismans qui forment le fonds principal de leur littérature, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les manuscrits que j'ai déposés à la bibliothèque de l'École des Langues orientales. Peut-être trouverait-on, dans les pratiques anciennes de ces tribus, la clef d'une partie des usages qui ont pris place dans les manuels et calendriers de la vie courante chez les Chinois et les Annamites. Peut-être la réciproque est-elle également vraie et doit-on reconnaître une origine chinoise à certains usages pratiqués par ces populations qui subissent depuis longtemps le prestige de la civilisation voisine, sous sa forme la moins raffinée mais la plus accessible. A cet

[1] C.-E. Bonin, *Note sur un manuscrit mosso* (*Actes du XI^e Congrès des Orientalistes*, Paris, Leroux, 1898).

[2] Prince H. d'Orléans, *Du Tonkin aux Indes*, Paris, Calmann-Lévy.

égard, les mœurs des Thaïs blancs de Lai-Chau sont fort intéressantes. J'ai assisté, en route sur la Rivière Noire, aux funérailles d'un batelier enlevé par une maladie contagieuse. A peine venait-il d'expirer, ses camarades le tirèrent de la barque où il se trouvait et, l'ayant enveloppé dans une natte, l'ensevelirent dans un banc de sable ; puis ils se remirent rapidement en marche, après avoir agité l'air autour de la tombe avec des branchages, afin d'écarter, me dirent-ils, les mauvais esprits résidant aux alentours. — On m'a raconté à Lai-Chau la fin lamentable d'une femme qui passait pour possédée par les esprits et contre laquelle les hommes du village s'acharnèrent avec férocité. Ils lui avaient ligotté les mains et les jambes et l'avaient descendue à la rivière pour la noyer. La pauvre femme, étant parvenue à dégager ses mains, essaya de s'accrocher à la pirogue où se tenaient ses meurtriers, mais ceux-ci la repoussèrent violemment avec leurs rames ; au prochain rapide elle disparut.

Comme les Romains, les Thaïs interprètent le vol des oiseaux dans le sens des oracles. Sur les bords du Mékong, nous fûmes ainsi retardés dans notre marche pendant une journée entière, parce qu'un Thaï de Lai-Chau, chef de notre escorte, avait aperçu à son réveil des corbeaux tournoyant dans un ciel gris au-dessus des bancs de sable. Si nous n'avions pas tenu compte de sa mauvaise impression, il l'aurait certainement fait partager aux hommes qu'il commandait. Il faut d'ailleurs reconnaître que les chefs, lorsqu'ils sont intelligents, savent tirer, au point de vue politique, un singulier parti de la crédulité de ceux qui les entourent. J'ai eu plus d'une occasion de m'en rendre compte. Lors de sa soumission, le chef des Thaïs blancs, Deo-van-tri, nous convoqua un soir dans sa demeure, et là, devant l'autel des ancêtres, il fit une invocation des plus pathétiques à tous les esprits qu'il vénérait, pour les prendre à témoin de son changement d'attitude à l'égard de la France, et des motifs qui l'avaient provoqué. — Une autre fois, comme ce chef allait s'engager avec nous dans une opération des plus délicates, il organisa une manifestation fort curieuse destinée à nous impressionner. Nous étions arrêtés dans l'un des sites les plus pittoresques de la Rivière Noire et la nuit était tombée peu à peu quand, au sommet des rochers qui dominaient le fleuve, nous vîmes s'avancer un défilé de torches. Simulant une grande

inquiétude, Deo-van-tri alluma des bâtonnets et se mit à réciter des prières. Tout à coup les torches s'étant éteintes, il nous déclara avec joie que les esprits venaient de se montrer et que nous nous apercevrions de leur bienveillance dans la suite de nos entreprises. — Dans une autre circonstance, et à la suite d'une assez longue absence dans une région éloignée, je vis le même chef et ses hommes célébrer le jour de la rentrée sur leur territoire par un sacrifice solennel aux esprits : des victuailles furent d'abord exposées sur un autel, puis consommées séance tenante par les voyageurs reconnaissants.

Quelques-uns de ces usages ont peut-être une origine chinoise. En tout cas, il serait intéressant de les comparer aux superstitions pratiquées à Bangkok même par les Siamois. Suivant Mgr Pallegoix[1], les Thaïs du Bas-Ménam possèdent en effet d'importants recueils de magie et de sorcellerie rédigés dans leur langue.

Les Annales siamoises racontent que l'ambassade envoyée par Phra-Naraï à la cour de Louis XIV[2] était accompagnée d'un astrologue qui fit étalage de ses talents devant le Grand Roi : « Il choisit seize de ses compagnons auxquels il remit des talismans en métal gravé de sentences mystiques et de nombres mystérieux, ayant la propriété surnaturelle de détourner les coups dirigés contre la personne de ceux qui en sont porteurs. Grâce à la vertu magique des trois refuges et à la puissance protectrice des nombres et sentences mystiques qui rendent invulnérables et invincibles, d'adroits tireurs français qui avaient reçu l'ordre de tirer sur eux, furent absolument impuissants; les pierres ne lancèrent aucune étincelle, la poudre des bassinets ne s'enflamma point et nulle arme ne partit. »

Il convient d'établir de sérieuses distinctions entre les traditions qui sont comme une transmission directe des races qui se sont successivement fixées ou développées en Indo-Chine et les usages qui se sont en quelque sorte introduits sous le couvert d'un culte organisé et re-

[1] Pallegoix, *Description du royaume Thaï ou Siam*, Paris, 1854.

[2] Rochedragon, *Les Annales officielles siamoises* (Société de géographie de Rochefort, 1891).

connu dans la pratique des bouddhistes de la péninsule. Bien qu'on semble s'exagérer l'influence première et le rayon d'action du brahmanisme ou plutôt du sivaïsme dans ces contrées, il est impossible de méconnaître que les religions hindoues ont introduit en Indo-Chine plusieurs coutumes contre lesquelles le bouddhisme paraît avoir encore moins réagi, que contre les traditions des ancêtres ; elles ont exercé en somme la même influence chez les Cambodgiens et les Thaïs que le taoïsme chinois, chez les Annamites. Il est assez facile de ne point confondre dans les pratiques actuelles ce qui provient de l'un ou de l'autre de ces deux courants extérieurs, mais il importe aussi de distinguer ce qui appartient en propre à l'hérédité locale.

Si l'on consulte les annales indigènes, on est surpris de voir de quelle façon variable les superstitions ont été envisagées à des époques différentes par les pouvoirs publics. C'est ainsi qu'en Annam, l'empereur Minh-Mang[1] nous apparaît comme auteur d'un livre d'oracles et inventeur d'un système d'horoscopes, alors que d'autre part le Code annamite punit de mort les auteurs de prédictions, de livres ou de paroles magiques, ainsi que ceux qui en auront fait usage et troublé la multitude.

Les chroniques du Laos[2] indiquent assez clairement que l'introduction du bouddhisme chez les populations du bassin du Mékhong ne permit point aux anciens usages de se développer aussi librement que par le passé, bien que l'influence de la doctrine nouvelle n'ait jamais été assez puissante pour les faire disparaître. Le bouddhisme fut obligé de s'accommoder du culte rendu depuis les temps reculés, aux génies protecteurs de la race résidant en des lieux déterminés : « A cette époque, disent d'ailleurs les « chroniques, le peuple n'était pas instruit dans la religion ; on ne connais- « sait pas Bouddha ; on ne s'adressait aux prêtres en aucun cas; toutes les « prières et les souhaits allaient vers les esprits des ancêtres[3]. »

[1] Dumoutier, *Études d'ethnographie religieuse annamite* (*Actes du XI^e Congrès international des Orientalistes*, Paris, Leroux, 1898).

[2] Mission Pavie, *Recherches sur l'histoire. Histoire du pays de Lan-Chhang*, Paris, Leroux, 1898, pp. 31, 32, 42, 45, 47).

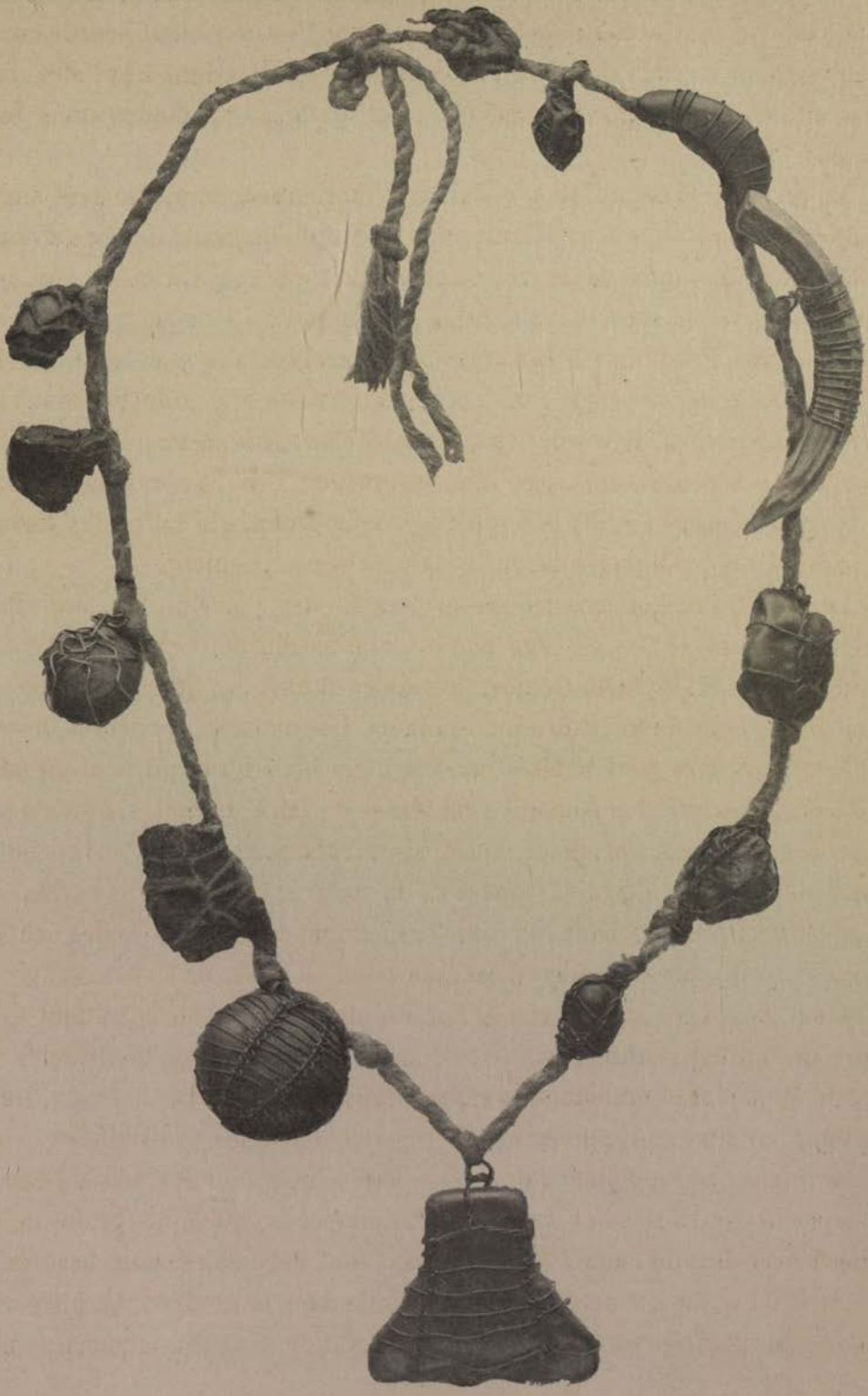
[3] Mission Pavie, *Recherches sur l'histoire. Histoire du Prabang*, Paris, Leroux, 1898, p. 117.

Les prêtres bouddhistes venus du Cambodge laissèrent s'établir à la cour des princes laotiens des astrologues, que l'on consultait pour les naissances, pour le choix des jours propices, pour les décisions à prendre dans les circonstances graves, comme cela se faisait d'ailleurs dans leur pays.

En présence des pratiques religieuses laotiennes, complètement amalgamées et fondues, qui penserait aujourd'hui qu'un grand nombre d'entre elles sont d'une orthodoxie très discutable? A cet égard, rien de plus instructif que le passage suivant de la Chronique du Pra-Bang : « Agé de « quinze ans, Pra-Potisarach-Koman succéda en 1520 à son père Visoun. La « septième année de son règne, il pensa à introduire des réformes dans les « fêtes religieuses. Il voyait des gens faire des actes pieux à l'adresse des « morts, des génies, etc..., ce qui était erreur. Il fit rejeter ces coutumes « superstitieuses et édifia le temple de Xieng-Dong, qui fut exclusivement « réservé aux pratiques religieuses et à leur enseignement. »

Le zèle de Pra-Potisarach-Koman paraît n'avoir produit que des effets très passagers, si l'on en juge par le culte assidu dont continuent à être l'objet tous les *Phyes* ou Génies, favorables et hostiles, qui peuplent le sol l'air ou les eaux du territoire indo-chinois. Les maisons, les arbres, les rochers, les fleuves sont habités par ces êtres invisibles, qui peuvent faire du bien, mais qui plus souvent sont tentés de faire du mal, si l'on n'a pas soin de se les rendre propices. Aussi est-ce à chaque pas que l'on rencontre des autels dressés à ces puissances de la nature. Des tablettes carrées en tige ou en feuille de bananier sont suspendues aux branches des arbres, pour recevoir les offrandes d'eau, de bétel, d'arek, de fleurs, de riz et d'alcool, destinées aux *Phyes*. A l'entrée des villages, on entretient avec soin de petites cahutes, où sont déposés des simulacres d'offrandes en terre, en papier et en bambou : vases, porcs, maisonnettes, bateaux. Dans la forêt, ce sont souvent des tas de pierres, des amas de brindilles ou de branchages qui rappellent la présence des Génies. Sur les cours d'eau, à l'approche des rapides et des passages dangereux, quelques grains de riz offerts avec dévotion aux *Phyes* des eaux, sont nécessaires pour assurer la sécurité du voyage. Une épidémie sévit-elle dans la contrée, on offre aux Génies des poupées en terre, pour la préservation des enfants menacés par

PLANCHE A.



le fléau. Un malheur s'est-il produit dans un village, les habitants n'hésitent pas à le changer de place pour satisfaire les Esprits.

L'existence de ces êtres surnaturels participant directement à l'existence des vivants est si peu mise en doute que les Laotiens attribuent à leur intervention, non seulement les événements heureux ou malheureux qui les affectent, mais encore la sanction morale de leurs actes, manifestée par la voix de leur conscience. C'est ainsi que les esprits des ancêtres contrôlent les relations amoureuses de leurs descendants, et qu'en guise d'expiation, ils exigent des offrandes très savamment tarifées [1].

L'homme, se sentant faible vis-à-vis des forces de la Nature, cherche à se les rendre favorables, non seulement par des sacrifices et par des offrandes, mais par des amulettes et des talismans dont l'usage continu le rassure. J'ai pu me procurer à Luang-prabang un collier en ficelle (pl. A), auquel sont accrochés les objets les plus bizarres, tels que des oursins pétrifiés, des dents d'animaux sauvages, une hache préhistorique en pierre, tous objets auxquels on attribue, soit à cause de leur forme, soit à cause de leur origine inconnue, un pouvoir de préservation ou un caractère symbolique. Ne faut-il pas voir par exemple une tradition phallique dans ces cornes et ces pierres aux formes spéciales que les Laotiens conservent chez eux comme des talismans précieux ou bien qu'il leur arrive même de déposer sur les autels de Bouddha? A Bangkok, j'ai vu de jeunes garçons siamois porter autour des reins une ceinture garnie de petits phallus et des petites filles porter au cou, en guise de collier, des ornements en or rappelant les organes de leur sexe, au milieu de poissons du même métal, symbole de fécondité.

A côté des autres pratiques superstitieuses, l'astrologie tient une place officielle au Laos jusque dans les pagodes, qui sont, aussi bien et plus que les maisons des particuliers, soumises à l'influence bienfaisante des constellations. Pas de temple qui ne soit édifié sous un signe propice, avec un accompagnement de chiffres favorables soigneusement notés sur l'inscription commémorative de sa dédicace. Le recueil des ins-

[1] Aymonier, *Voyage au Laos*, Paris, Leroux.

criptions thaïes traduites par le Père Schmitt[1] en contient de nombreux exemples qu'il est intéressant de consulter, car on y voit comment l'astrologie et la sorcellerie se sont amalgamées avec les coutumes religieuses des Thaïs, grâce à la tolérance du bouddhisme. Comme dans les inscriptions thiâmes du temple de Pô-Nagar[2] on retrouve en tête de certaines inscriptions bouddhiques du Laos la syllabe sacrée *om* qui figure d'autre part sur des talismans thibétains, et dont Csoma de Kœros[3] dit que c'est une interjection mystique désignant le corps essentiel ou la personne d'un bouddha ou de quelque autre divinité. Voici la traduction d'une incantation magique laotienne où la syllabe *om* se trouve fréquemment reproduite :

Om, ô herbe blanche.
J'emploie le talisman de l'ange blanc.
Om. Sathathéti.
Om. J'invoque la puissance de Phra-In (Indra).
J'invoque la puissance de Phra-prom (le chef des génies célestes).
J'invoque la puissance des génies infernaux.
Om. Maha saming.
J'invoque le grand génie des êtres animés.
Om. J'invoque le bloc de marbre; je m'asseois sur ce bloc si dur; je me mets debout sur ce marbre très dur, mais plus dur est encore mon corps.

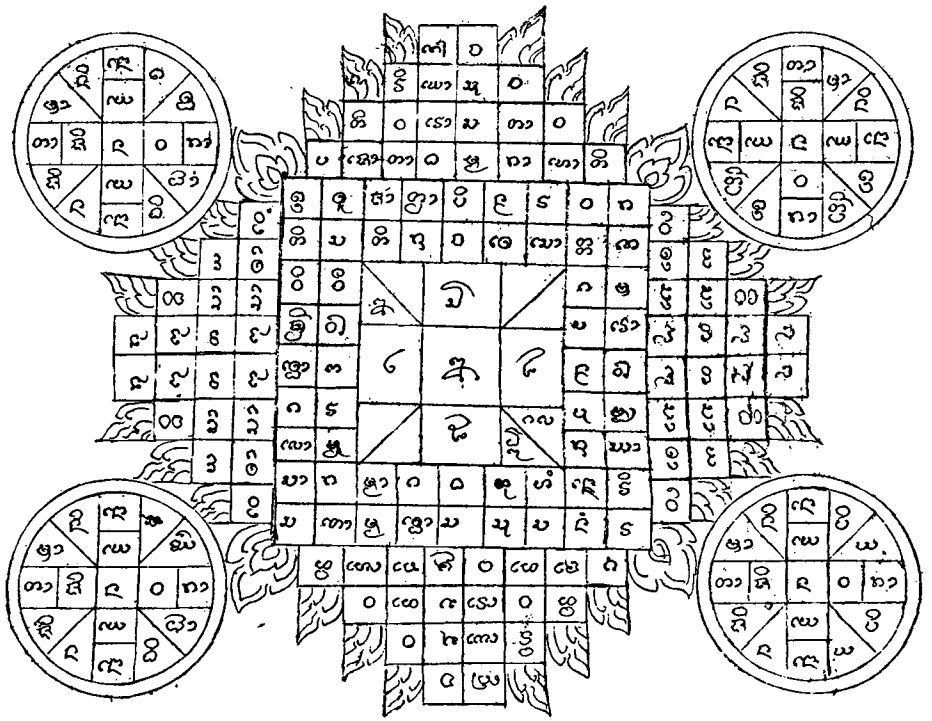
Ce talisman s'appelle *borisat* ; il se compose du chiffre 2, des chiffres qui se trouvent au pied du talisman et du caractère *jo*.

Les documents thibétains publiés par Schlagintweit[4] présentent de sérieuses ressemblances, non seulement avec ce talisman laotien, mais avec

[1] Mission Pavie, *Recherches sur l'histoire*. Paris, Leroux, 1898.
[2] Bergaigne, *Inscriptions du Campa* (*Journal asiatique*).
[3] Csoma de Kœros, *Grammar*, p. 106.
[4] Schlagintweit, *Le Bouddhisme au Thibet* (*Annales du Musée Guimet*).

beaucoup d'autres et notamment avec une inscription sur ardoise (pl. B) qui se trouve sur l'autel du Wat-Xieng-Dong, une des plus anciennes pagodes de Luang-prabang. C'est, paraît-il, une combinaison excellente pour assurer la prospérité du royaume laotien et le garantir de tous les malheurs.

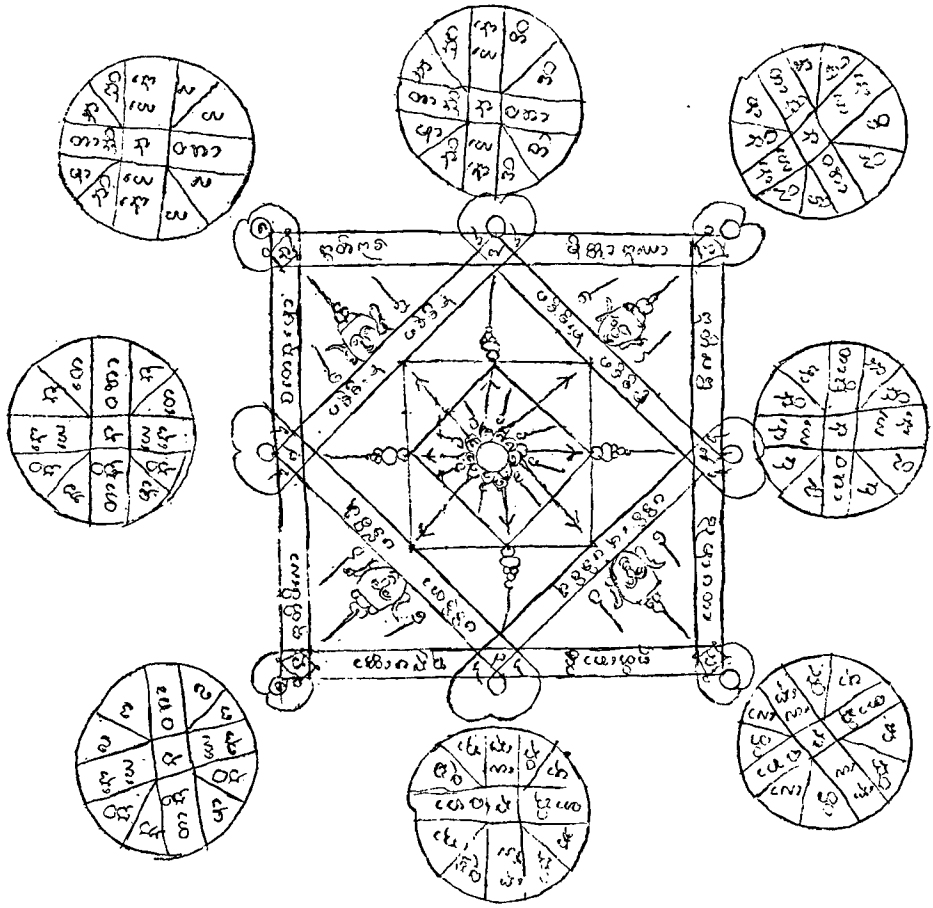
PLANCHE B



La partie médiane du talisman porte le nom de *Chéa-ta* ; ce qui l'entoure s'appelle *Eté-pé-so*, et les figures rondes aux quatre angles du quadrilatère *Neac-vac-tha*.

Je me suis procuré, plus bas sur le Mékhong, non loin de Vien-Chang, le talisman suivant (planche C).

PLANCHE C.



Ces dessins ressemblent beaucoup aux figures que les Younes du bassin du Ménam portent gravées sur le bambou de leurs chapeaux de guerre et surtout à celles que Shans et Birmans se font tatouer en rouge ou en bleu sur toutes les parties du corps et même sur la peau du crâne.

Les Laotiens du bassin du Mékhong, beaucoup moins adonnés au ta-

touage que leurs parents et voisins de l'ouest et du nord-ouest, recourent néanmoins assez souvent à la protection de ces images qu'ils portent soit tatouées, soit dessinées sur certaines parties de leurs vêtements.

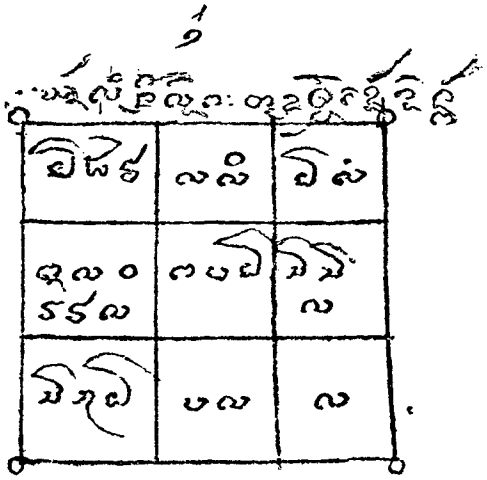
Je désirais depuis longtemps me familiariser avec ces images, lorsque en visitant un jour une pagode de Luang-prabang, j'eus la chance de trouver, aux mains d'un jeune bonze, un recueil de talismans qu'il consentit assez facilement à me céder.

Ce sont ces dessins que je reproduis ici, avec la traduction des combinaisons de chiffres et de caractères qui les remplissent, et les explications que j'ai pu me procurer par l'intermédiaire de Tchioum, mon intelligent interprète, très répandu parmi les bonzes de la capitale laotienne.

Pierre LEFÈVRE-PONTALIS.

TALISMANS LAOTIENS

N° I



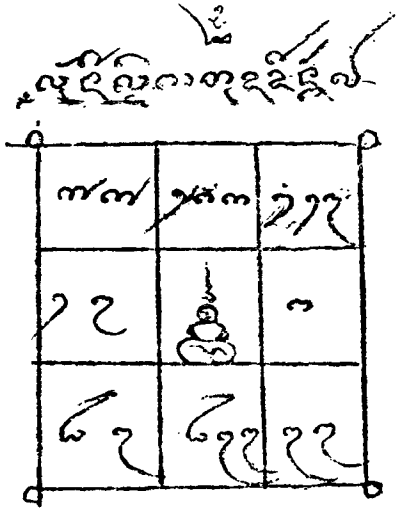
65 Ra 9 Li 6 *ling*

Ine la va : pa : pa 6 33 la :
ra : ra : la :

376 pa : la la :

Ce talisman doit être gravé sur cuivre et rend invulnérable quand on le porte sur soi, en chapelet.

N° II



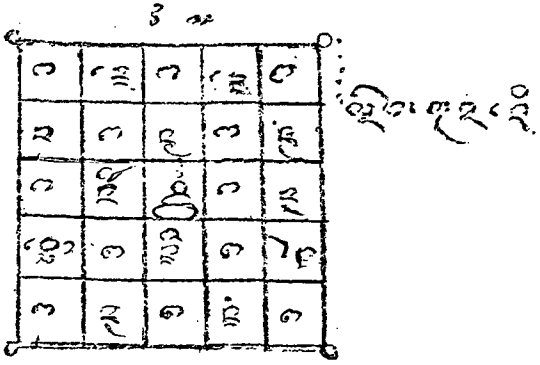
Ka : Ka : Nga : 1 Ka : 5 nga : 7

Ng : 7 pa :

47 477 77

Ce talisman est très bon pour un collier.

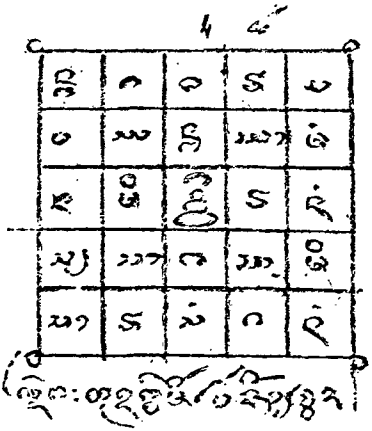
N° III



pa : nén pa : nén pa :
na : pa : na : ma : pa : na : ma :
pa : ni pa : na : ma :
cha : so pa : na : ni pa : na : naï
pa na : na : pa : na : ning pa

Ce talisman est également très bon pour un collier.

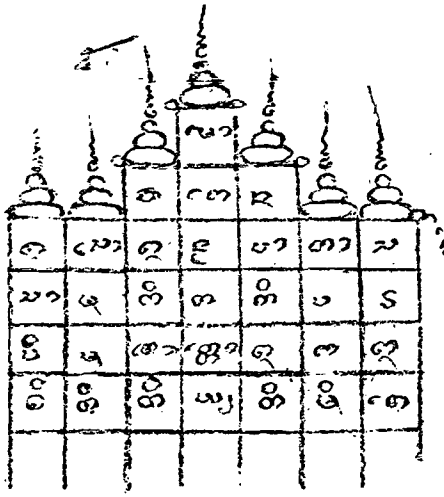
N° IV



na : pa	kha :	tha :	ra :	sa :
ba :	sa :	na : pa :	sa	ming
na :	mi	kha :	ra :	ning
sa : ja :	sa	kha :	sa :	mi
sa	ra :	sing	kha :	khing

Ce talisman est bon pour un collier et doit être gravé sur du cuivre.

N° V

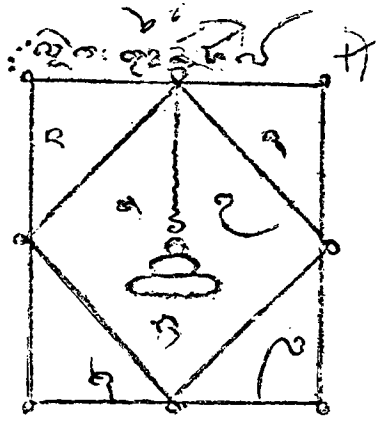


mo

cha : té na :
ine so ine na : ba ta sa :
ma :
sa ma : ti ta ti ba : ra :
bi ma : to ta : to ine pa : ine
vi ti ti ja : ti mi té
ja :

Ce talisman s'emploie comme le quatrième, mais avant d'en faire usage, on a soin de placer deux bouquets l'un à droite et l'autre à gauche.

N° VI



na : a :

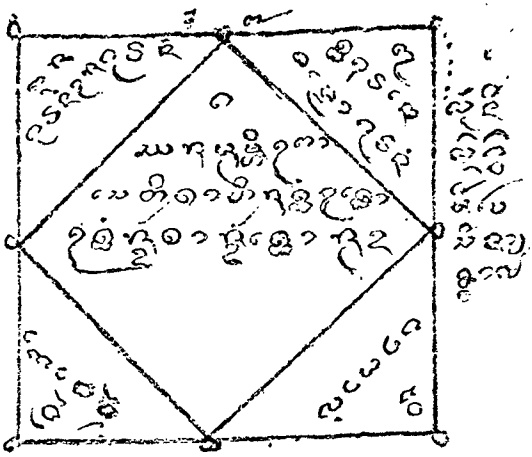
ma : 7

a :

1 7

Ce talisman est fait pour un collier. On doit, en l'apprêtant, faire usage de cinq bouquets.

N° VII

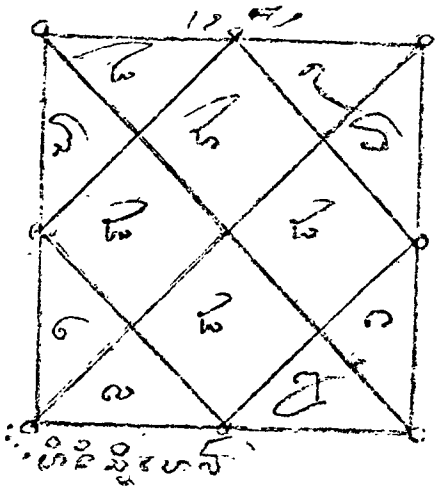


ine a : ine ka :
kha : ra : na : da : a : kha : tha : khu : ra :
ra : ning thamo khu : raning
kha
sa : a : mu : mahi :
da : ta sé ti kha
ni a : ta thing da : tho da thing a : da : va a : da :
tho a : da:

cha : cha : ta ya si ba paling

Ce talisman s'emploie de la même façon que le cinquième.

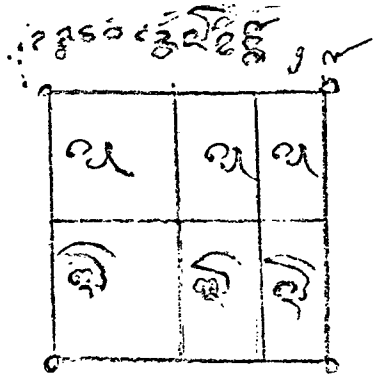
N° VIII



4 7
3 5 6
5 5
2 5 1
9 8

Ce talisman porte le nom de Trëniét Seng Hè.

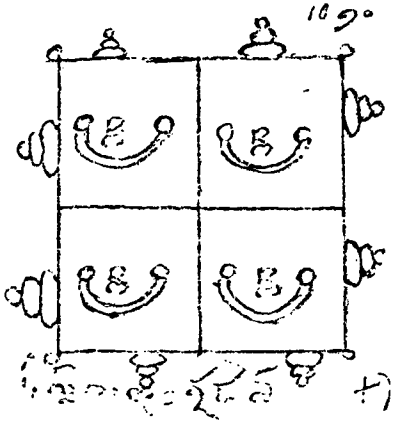
N° IX



kot kot kot

Ce talisman s'attache au cou des enfants.

N° X

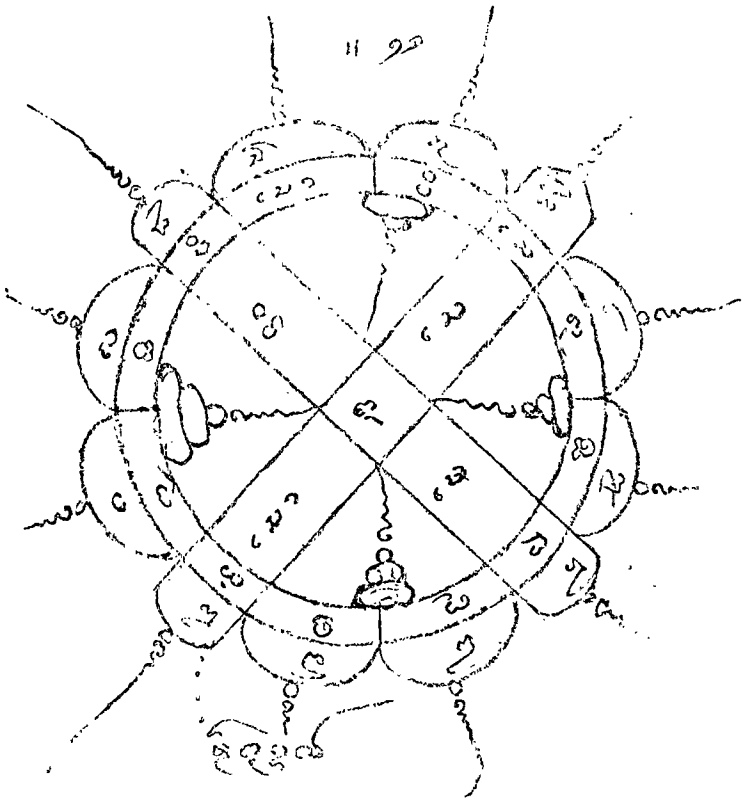


na : na :
pa : pa :

na : na :
pa : pa :

Ce talisman s'emploie de la même façon que le sixième.

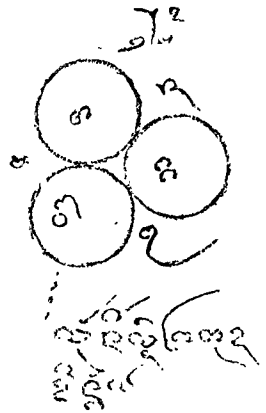
N° XI



3 7
so va :
5 va : 5
bi sé
ti sé
9 2
kha : i : i :
1 8
i : so mé tha
5 5
tăṅq na
6 4
kha i :

Ce talisman porte le nom de Mong-Kôl Preas.

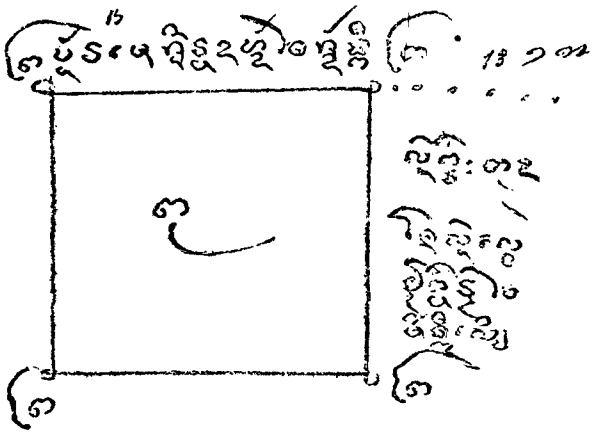
N° XII



a :
pa :
kha :
ma :
kha :
5
va :
u :

C'est un très bon talisman pour un collier.

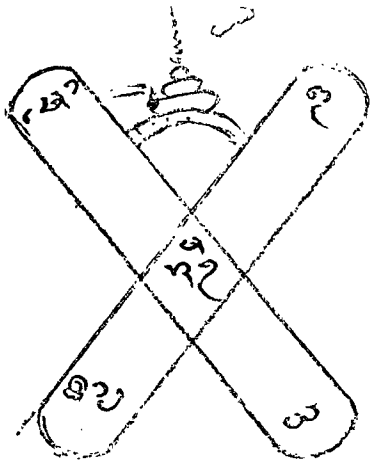
N° XIII



phra : phra :

pu :

phra phra :



mo : pu :

ma :

a : u :

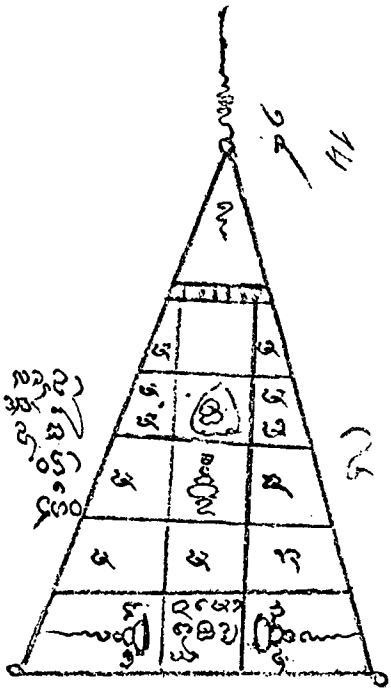
ta : tha

ja :

ja :

Ce double talisman se porte comme un collier. Le porteur de ce collier peut se placer impunément à l'abri d'un grand arbre pendant qu'on tire sur lui ; il demeure invulnérable.

N° XIV



u :

ma : ma :

ma : ma :

tha :

ma : ma :

ma : u : ma :

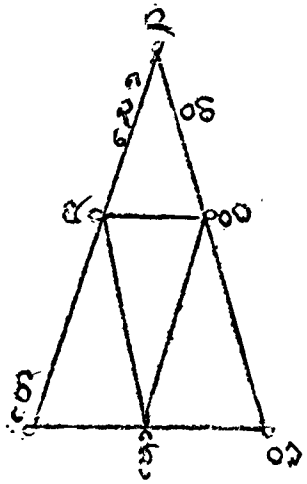
ma : ma : a :

na : mo

a : puthaja : a :

ma : ma :

ja :



na :

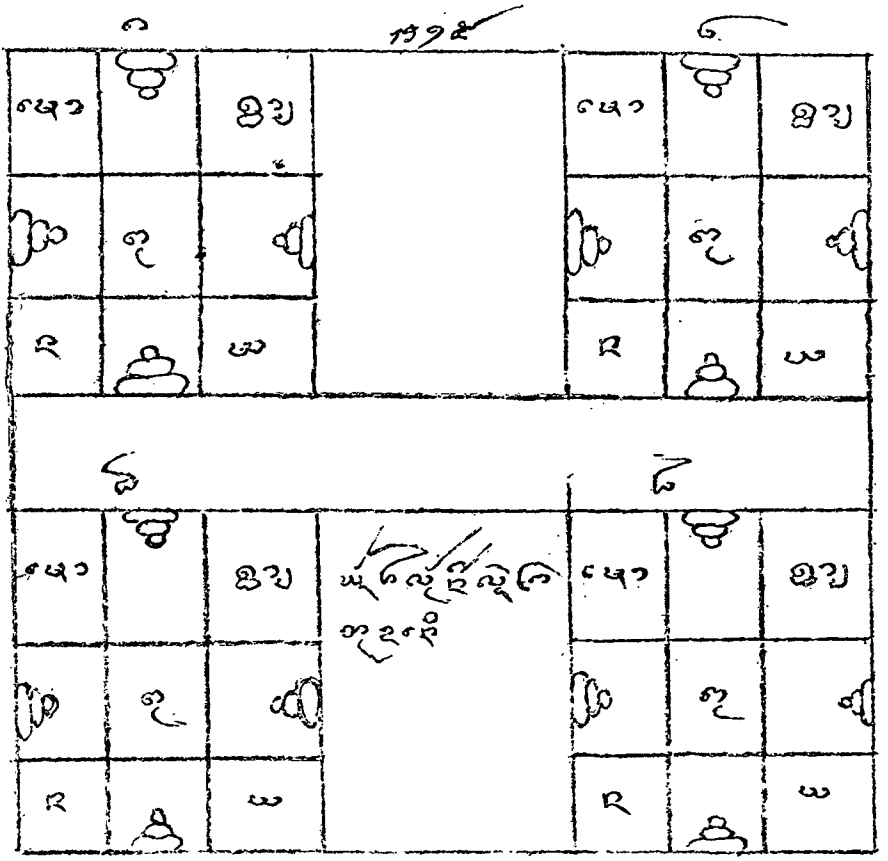
mo va :

na ta :

té mo va : pa :

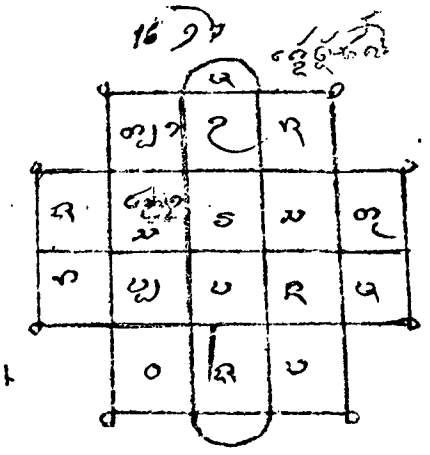
C'est un talisman double qu'on dessine à l'avant d'un bateau.

N° XV



mo thaja : mo thaja :
pu : pu :
na : ja na ja :
mo thaja : mo thaja :
pu :
na : pu : ja : na : ja :

On fait usage de ce quadruple talisman pour des colliers.

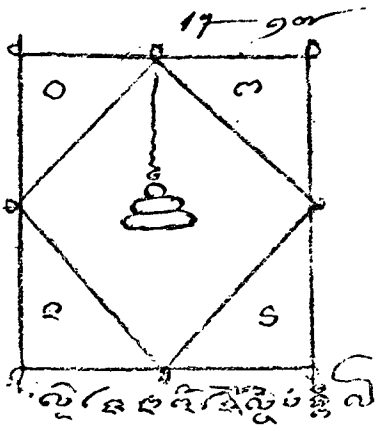


N° XVI

ma :
ta : pa u : a :
a : sa : ra : sa : tu :
kha ba : ba na : ma
va : a : ba :

Ce talisman porte le nom de Phét tang si.

N° XVII

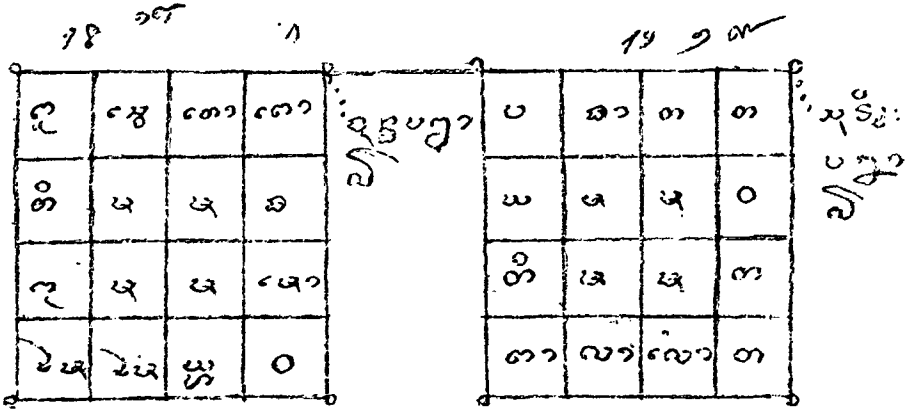


va : pa :

na : ra :

C'est un talisman qu'on met dans l'eau comme préservatif contre tout malheur.

N^os XVIII et XIX

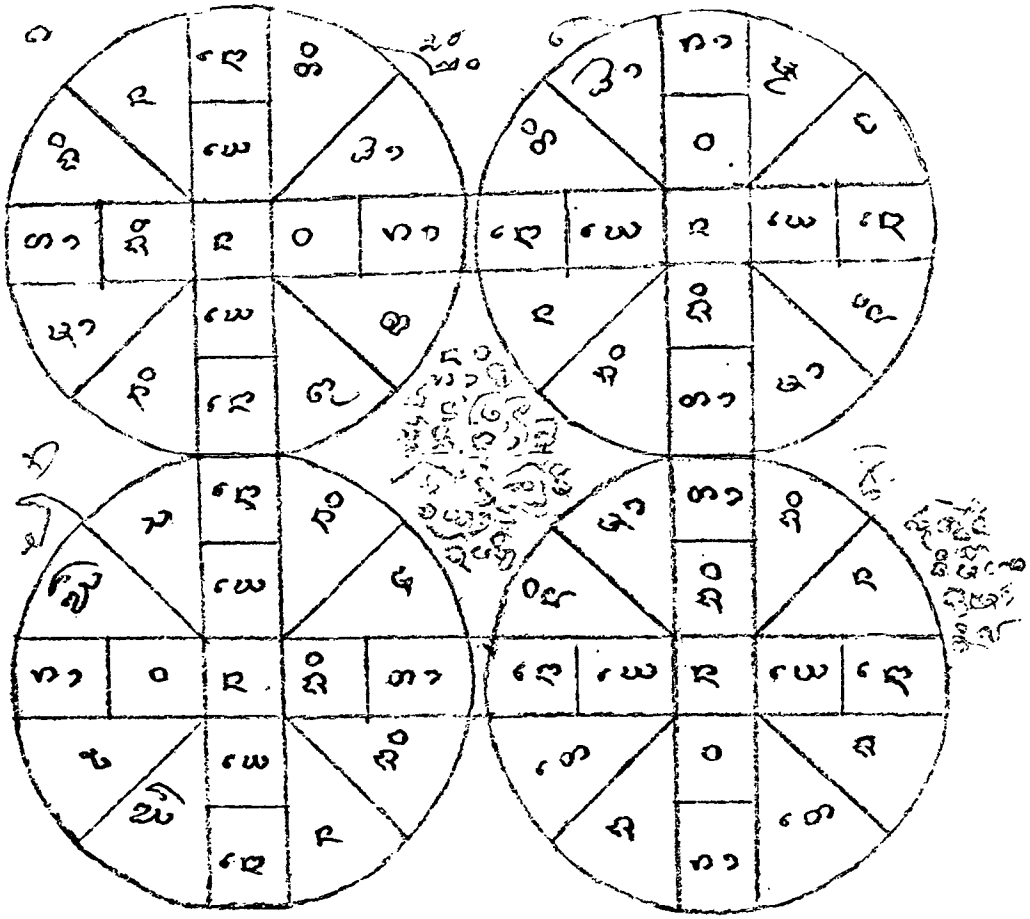


pu	seva :	to	po
ti	ma :	ma :	tha
pu	ma :	ma :	mo
maï	maï	ja :	va
		ha :	

ba :	tha	tang	ta :
ja :	ma :	ma :	va :
ti	ma :	ma :	ta :
pa	la	lo	ta :

Ces deux talismans portent les noms de Chan-teak-Bopha et de Soriyak-Bopha.

N° XX

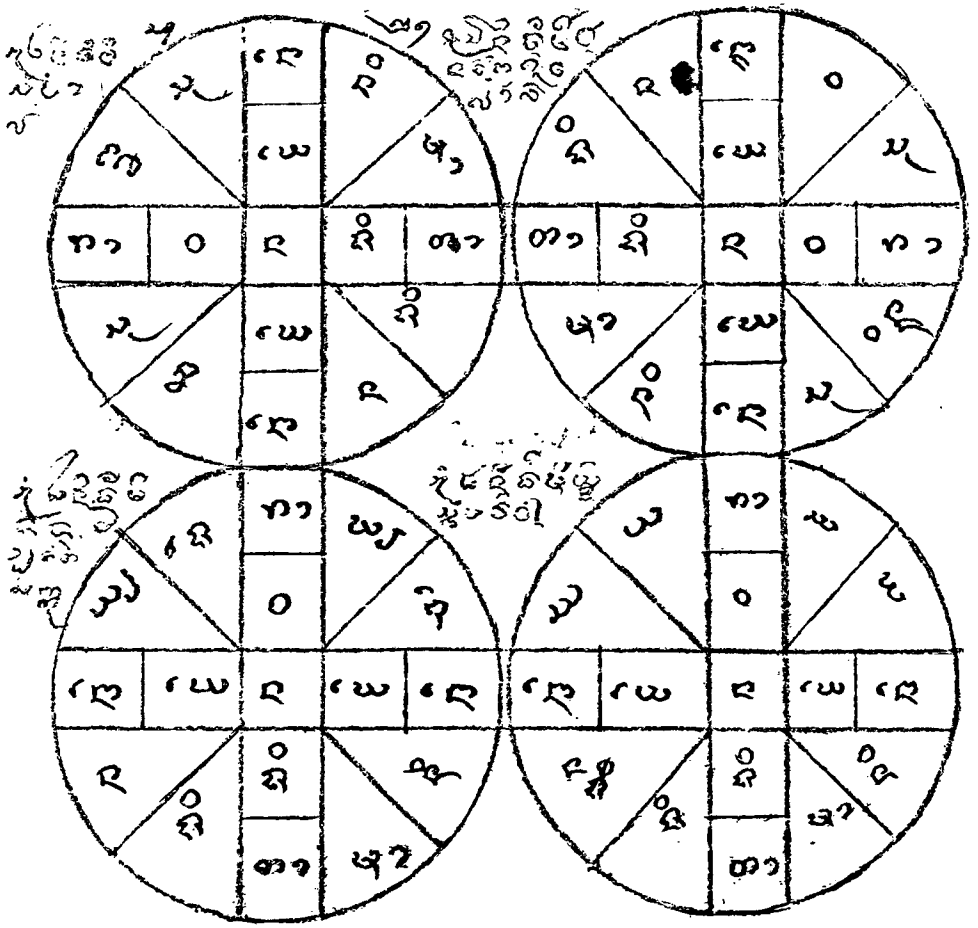


			no					kha			
	na			ti			pha :			ma :	
	chi		jé	pha			ti		va :	tha :	
ta	chi		na :	va :	kha	no	jé		na :	jé	no
	ma		jé	tha :			na :		chi	va : na :	
	ni		no	pu :			chi		ta	ma	

			no					ta			
	sa :			ni			ma			chi	
	khing		jé	ma :			ni		chi	na	
kha	va :		na :	chi	ta	no	jé		na :	jé	no
	sa ;		jé	chi			té		va :	cha :	
	khing :		no	na :			cha :		kha	té	

Ce quadruple talisman porte le nom de Neak vapha. Celui qui en est muni est préservé de tout malheur.

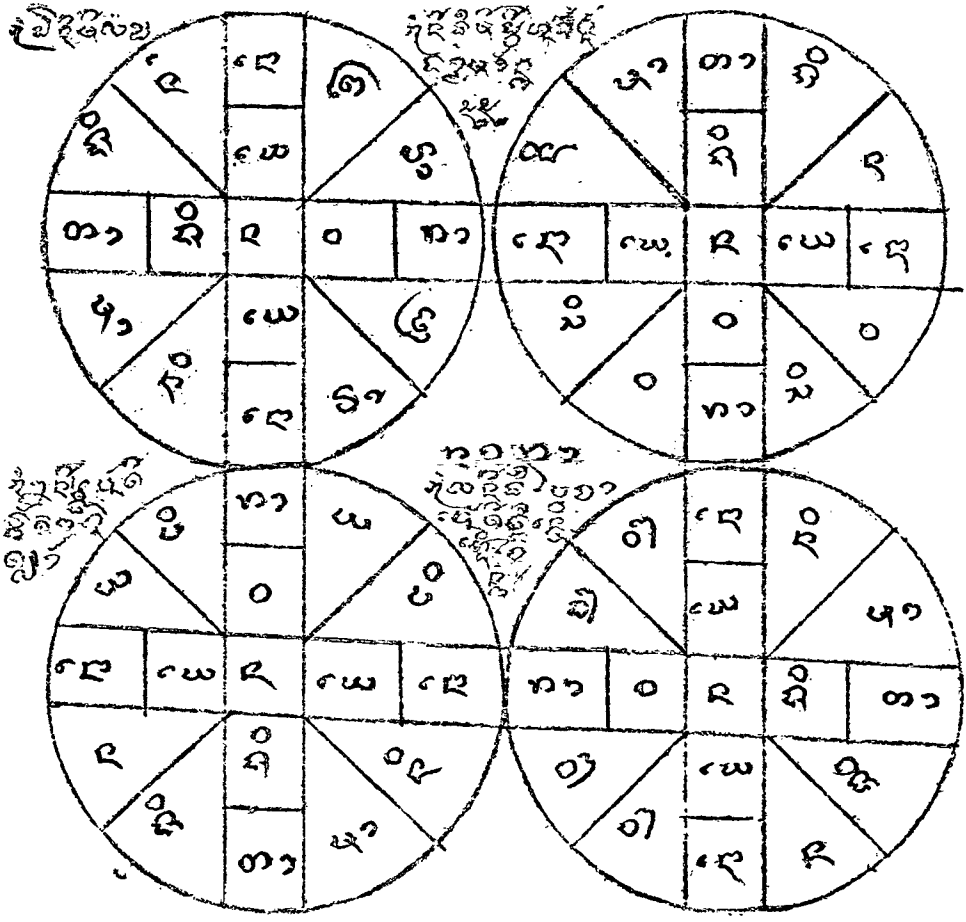
N° XXI



			no						no					
		su :		ni				na :		va				
pa :	kha :	jé	ma				chi	jé	su :					
pha	va :	na :	chi :	ta		ta	chi	na :	va :	pha				
	su :	jé	chi :				ma	jé	va :	na				
	tha :	no	na :				ni	no	su :					
			pha						pha					
	ché		ja :				ja :		sa :					
			va :						va :					
	ja :		ché				sa :		ja :					
no	jé	na :	jé	no		no	jé	na :	jé	no				
	na :	chi	ni				na	chi	chi					
	chi		ma				chi	ta	ma					

Celui qui est muni de ce quadruple talisman est assuré de conserver un beau teint. Il devient aussi très puissant.

N° XXII

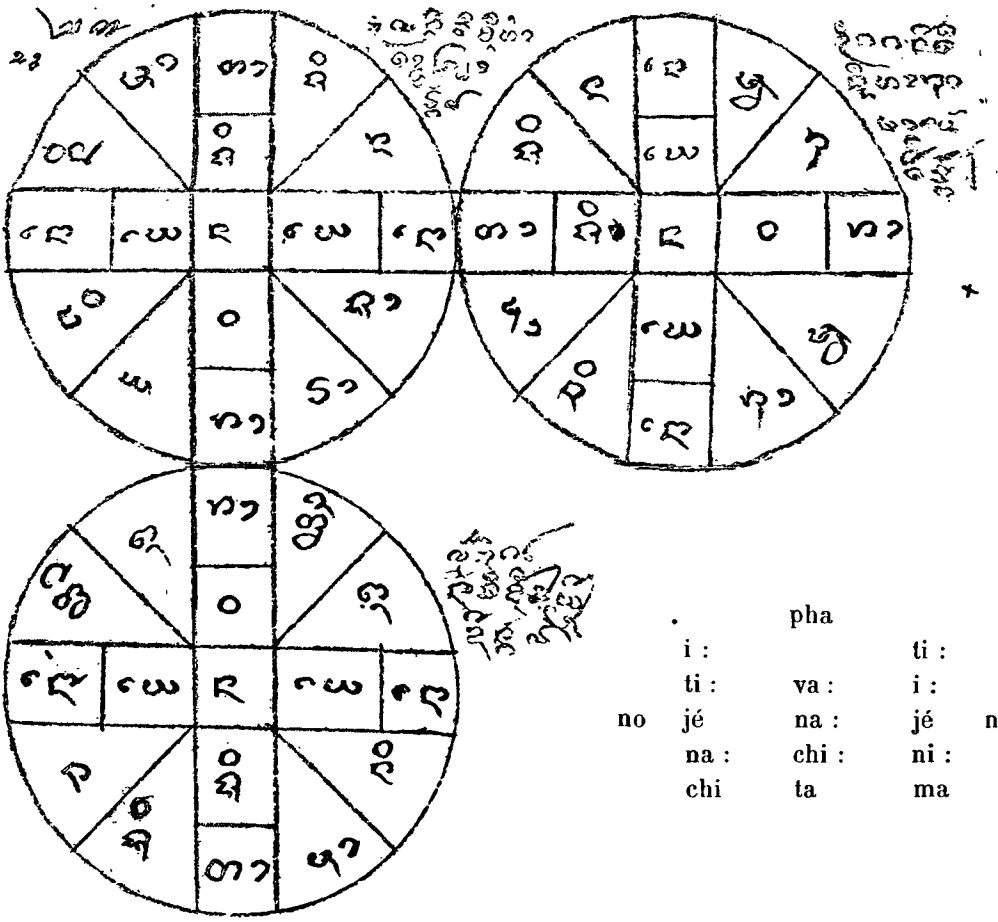


				no								ta							
		na :			phra :						ma			chi :					
		chi :		jé	ha :						ni :		chi	na :					
ta		chi :		na :	va :		pha			no	jé		na .	jé		no			
		ma		jé	phra :						si :		va :	va :					
		ni			ra						va :			si :					
				no									pha						
				pha									no						
		bi			ja						va			ni :					
		ja :		va :	bi						cha :		jé	ma					
no		jé		na :	jé		no			pha	va :		na :	chi		ta			
		na :		chi :	ni :						va :		jé	chi					
		chi :			ma						cha :			na :					
				ta									no						

, On use de ce quadruple talisman pour avoir le teint toujours beau et pour se rendre séduisant.

N° XXIII

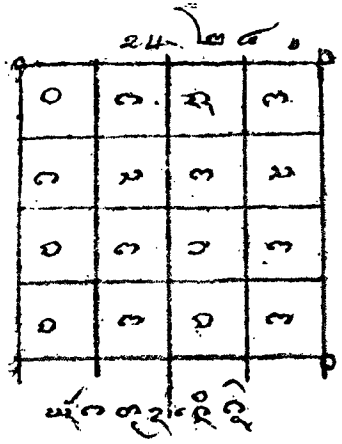
		ta						no			
	ma		chi :			na :			ma :		
	ni :	chi	na :			chi		jé			
no	jé	na :	jé	no	ta	chi		na :	va :	pha	
	bi	va :	cha			ma		jé	ma :		
	ja :	pha	ra			ni :		no	cha		



		pha			
	i :			ti :	
	ti :	va :		i :	
no	jé	na :		jé	no
	na :	chi :		ni :	
	chi	ta		ma	

Ce triple talisman sert à se faire aimer des jeunes filles.

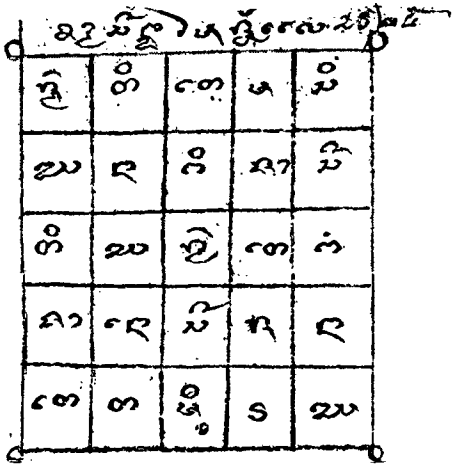
N° XXIV



va : pa : cha : pa :
pa : sa : pa : sa :
cha : pa : cha : pa :
va : pa : cha : pa :

Ce talisman rend invulnérable.

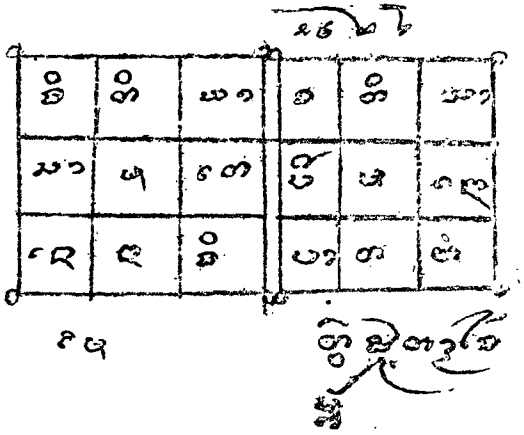
N° XXV



om ti : té ma : si :
kha : na ti : cha si
ti kha : om té ting
cha no si : a : na
té ta : mi : ra kha :

Ce talisman empêche les coups de fusil de partir.

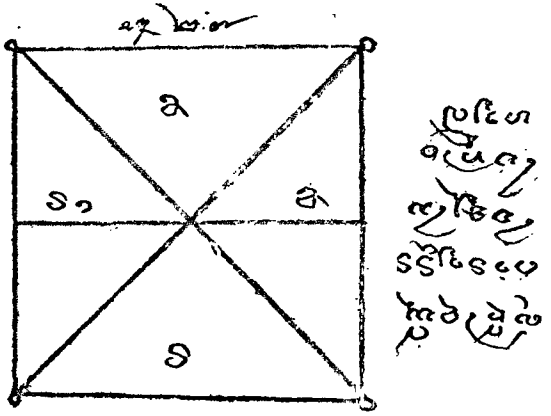
N° XXVI



thi : ti ja cha : ti : ja
sa ma té bi ma : no
no na thi ba ting ting

Au moyen de ce double talisman, on peut obtenir tout ce que l'on désire.

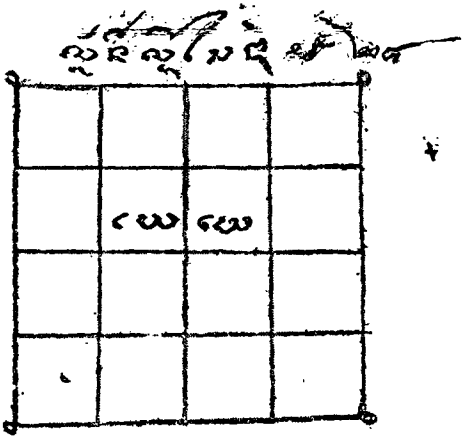
N° XXVII



kha :
ra kha :
ra :

Si l'on a commis quelque faute ou si l'on a mauvaise réputation, on inscrit ce talisman sur une feuille de bétel qu'on absorbe. Toute flétrissure disparaît.

N° XXVIII

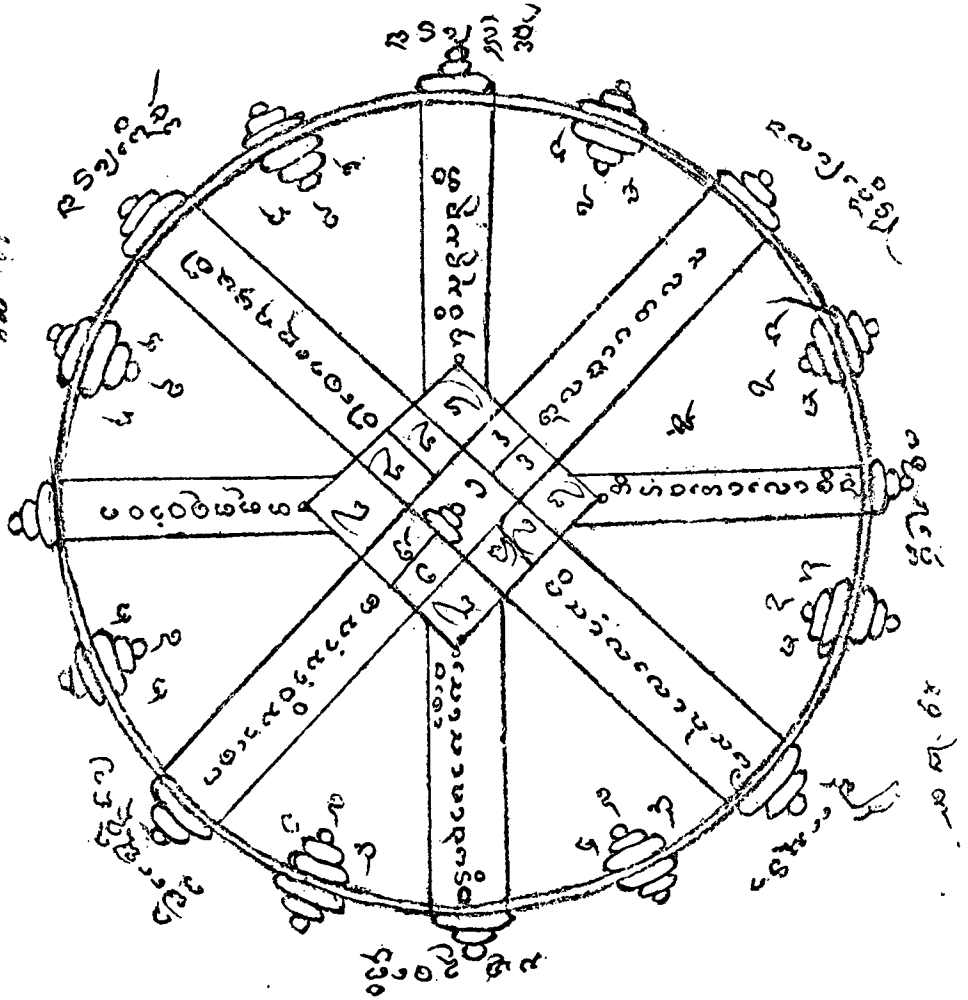


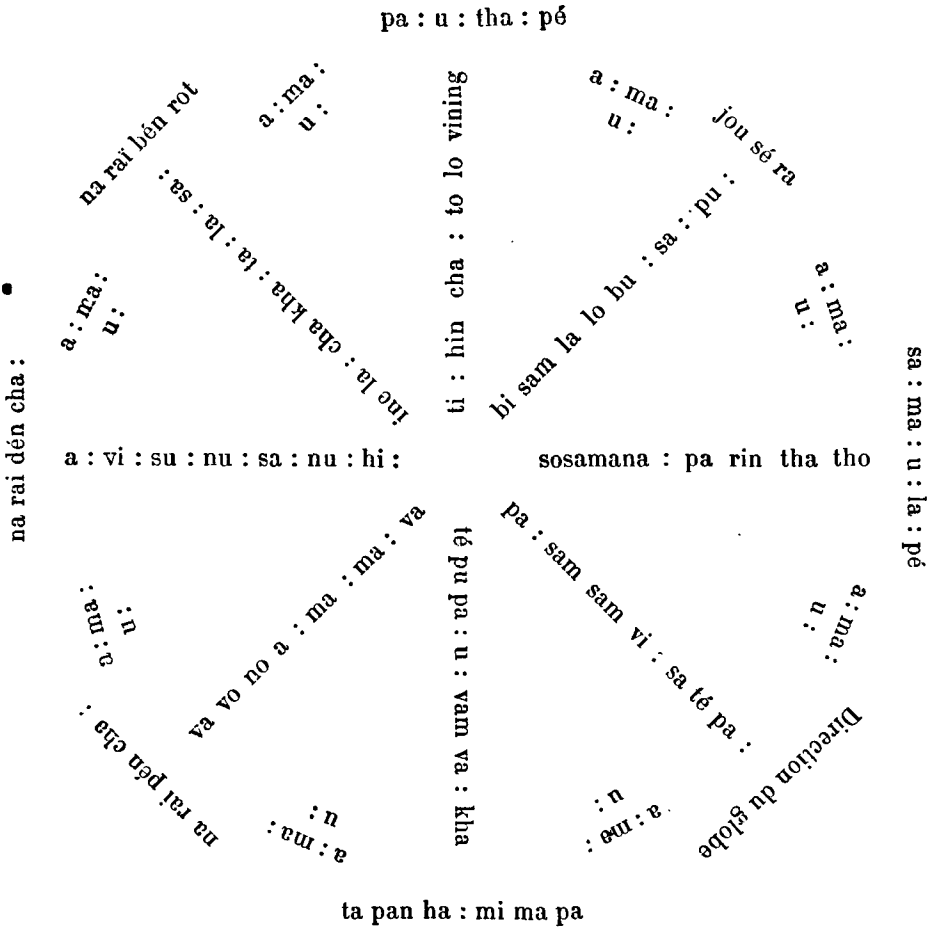
jé jé

C'est un talisman qu'on met dans l'eau avant de la boire.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

N° XXIX

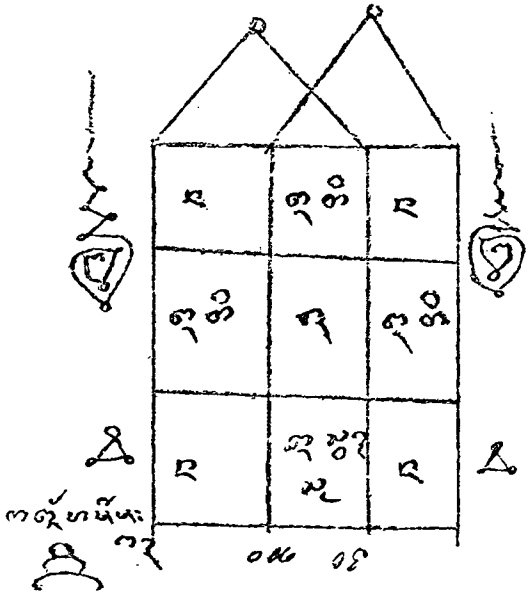



pa : u : tha : pé
na rai bén rot
a : ma :
u :
a : ma :
u :
ine la : cha kha : la : la : sa :
ti : hin cha : to lo vining
a : ma :
u :
jou sé ra
bi sam la lo bu : sa : pu :
a : ma :
u :
sa : ma : u : la : pé
na rai dén cha :
a : vi : su : nu : sa : nu : hi :
sosamana : pa rin tha tho
na rai pén cha :
a : ma :
u :
va vo no a : ma : ma : va
té pu pa : u : vam va : kha
pa : sam sam vi : sa té pa :
Direction du globe
a : ma :
u :
a : ma :
u :
a : ma :
u :
ta pan ha : mi ma pa

(L'usage de ce talisman n'est pas expliqué.)

Ce talisman porte le nom de Péndane.

N° XXX



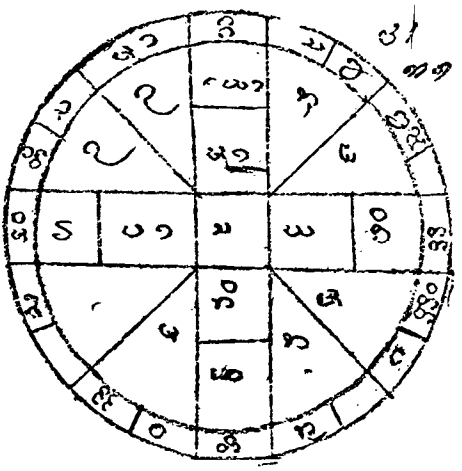
na : ine ti : na :

ine ti : a : ine ti :

na : ine sava sa : na :

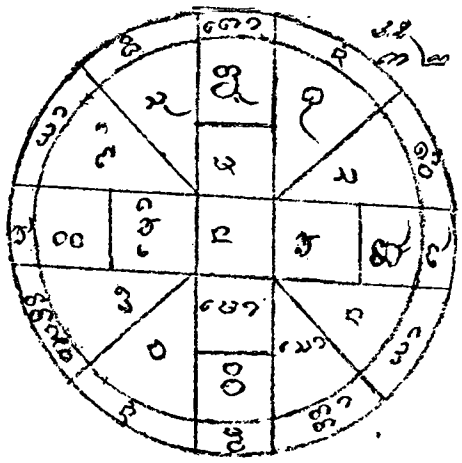
C'est un talisman qu'on inscrit sur les murs de sa maison pour la préserver de l'incendie.

N° XXXI



kha :
sa : kha :
ma kha :
sa : u : jo a : kha
nhu :
ti : u : ma : ma
mi ra : ba : sa : ja : vi : ta :
ta :
sa : khi : ma : ti
ka : ma : ja : pha :
kha :
ka : va : ti a :

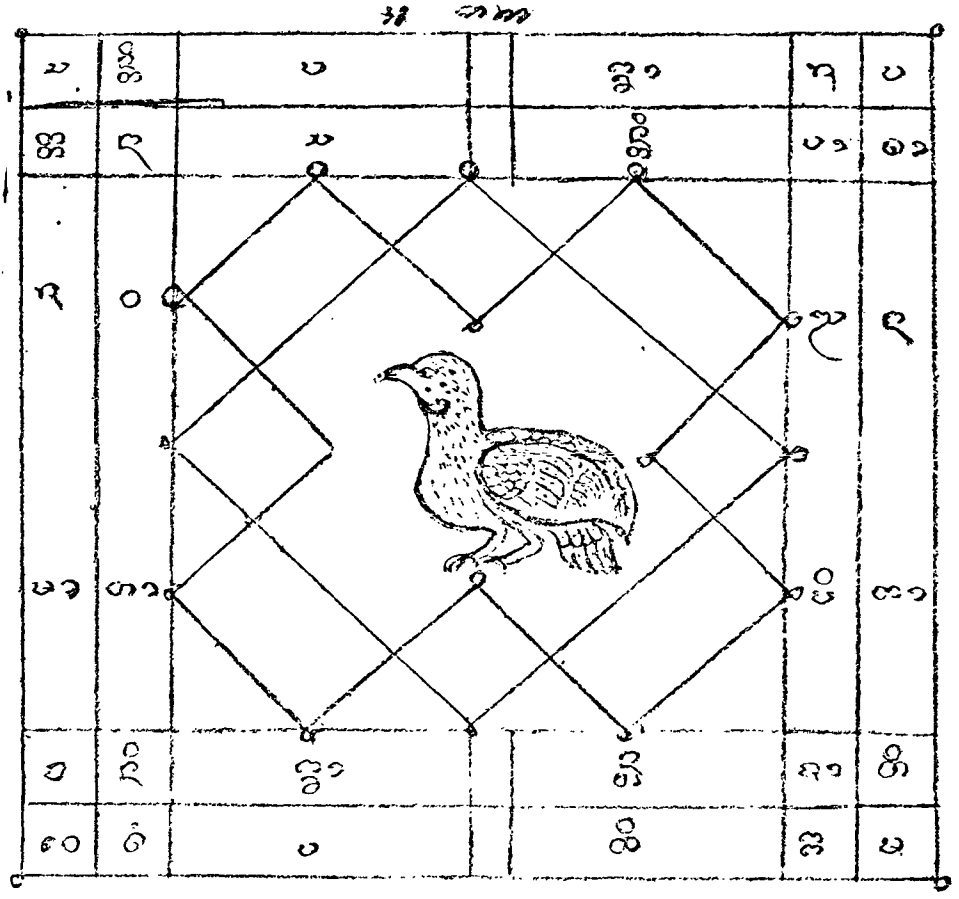
N° XXXII



po
thi ming
su : tu: u : ta :
ja pa : ma : sa : va :
ma : va : va : mo na : ma : ta : nu :
ta : pa : mo na :
ta : cha : vi : so sa
kha : ma : ta
ning ta :
va :

On inscrit ces deux talismans sur les colonnes de sa maison.

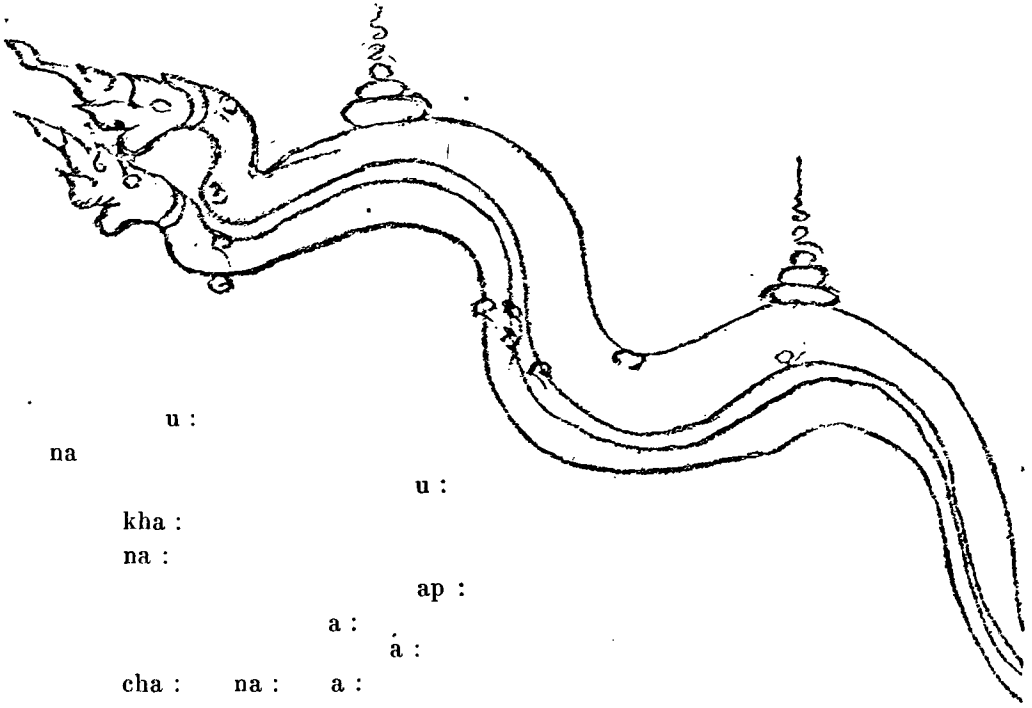
N° XXXIII



sa :	na :	ba :	pa kha :	a :	bo :
ta :	ti :		ni		
ta :	na	sa :	ta	ba	tha :
a :	va :			ya :	na
ma	ta			bi :	ta
cha	ni	pa :	na	cha	ti :
		kha	ta :	pa :	ma :
vé	khing	ba :	ti :	pa :	

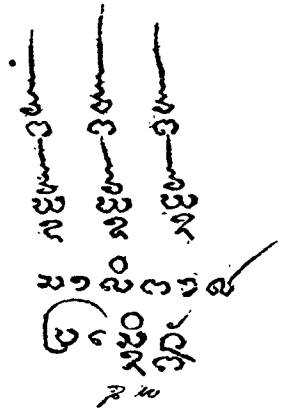
Ce talisman de la caille et du paon préserve de l'incendie la maison où il est inscrit.

N° XXXIV



Le talisman du dragon se porte inscrit sur l'étoffe de la veste.

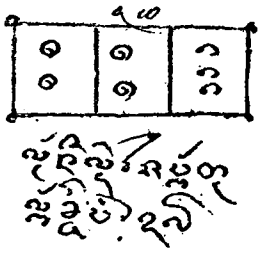
N° XXXV



pa : pa : pa :
ja : ja : ja :
u : u : u :

Ce talisman porte le nom de Sarika.

N° XXXVI



kha :

1 1

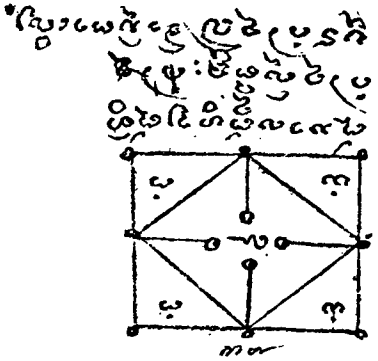
kha :

1 1

kha :

Ce talisman s'inscrit sur les portes des maisons pour en écarter les voleurs.

N° XXXVII



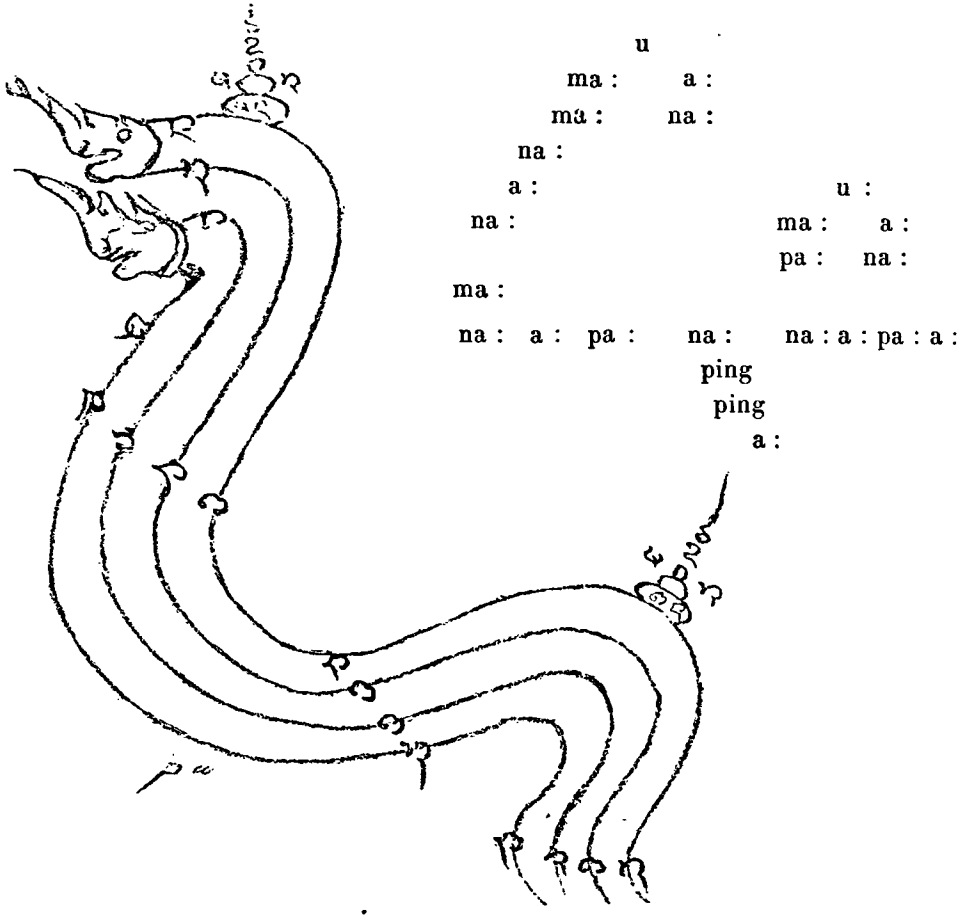
Jing ping

u :

Jing ping

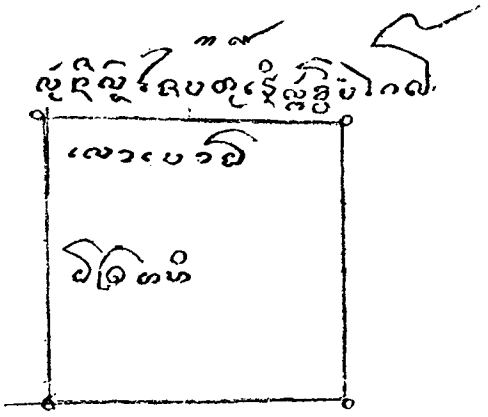
Si le porteur de ce talisman est attaqué, il n'a qu'à faire le moulinet autour de son corps avec un rotin. Il n'a rien à craindre et s'échappera sans peine.

N° XXXVIII



Ce talisman du dragon est une combinaison de seize prières ou formules qu'on porte inscrites sur son sampot ou sur sa veste.

N° XXXIX

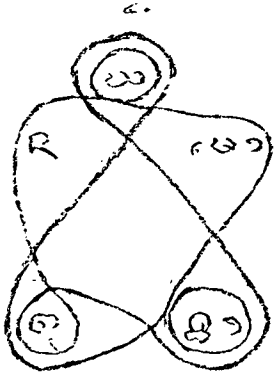


lo bo fa :

fa : tra : ha : hi :

C'est un talisman qu'on place au-dessus des portes de la maison, pour la préserver des voleurs.

N° XL



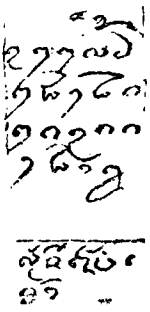
ja :

na : mo

pu : tha

Ce talisman porte le nom de Mô pu théa yak.

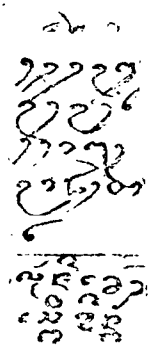
N° XLI



u : 559 fa :
55 nga : u kha
5 kha : u kha kha :
nga : 418

XLI. — C'est un talisman qui rend invulnérable.

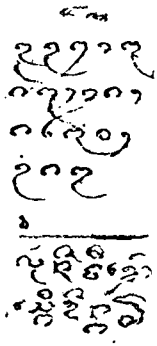
N° XLII



nga nga : u : 5
u : nga : u : nga : 2
nga : nga 7 nga :
u : 5 nga : ta

XLII. — C'est un talisman pour aller à la guerre.

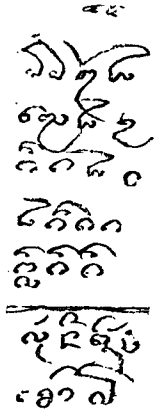
N° XLIII



u : u : nga 7
kha : 7 nga kha : nga :
kha : 27 va : nga :
u : kha : 7

XLIII. — On emploie ce talisman comme le précédent.

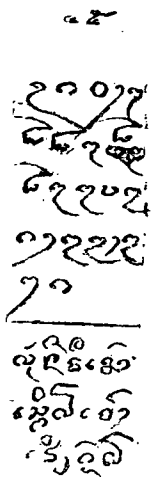
N° XLIV



6674
2 ya : 6 u :
khing kha : 6 va :
4 king kha : kha :
pa khing khing
la

XLIV. — Ce talisman rend invulnérable comme le n° XLI.

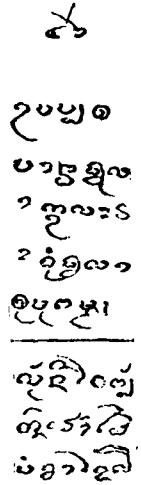
N° XLV



u : kha : va : nga : 7
4474
477 ba : 7
kha : nga : 77 nga : 7
5 kha :

XLV. — Ce talisman rend invulnérable à la guerre.

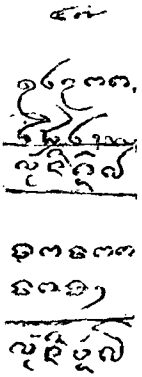
N° XLVI



u : ba : ba : va :
ba na tha : tha : la
1 ka : u : la ra
1 thing tha : la
thu : bu : pa : ma

XLVI. — Le porteur de ce talisman ne peut être tué.

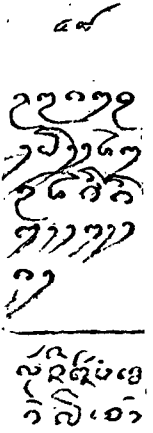
N° XLVII



u : 2 u : pa : pa :
4521
tha : pa : tha : pa : pa :
tha : pa : tha : ngai

XLVII. — Le porteur de ce talisman se rend invisible aux yeux d'autrui.

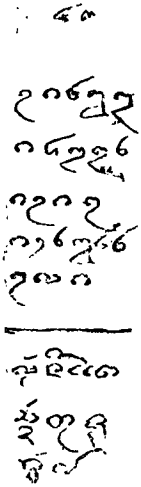
N° XLVIII



u 7 kha : 5 u :
nga : 6 nga : ngai 45
u : 4 khing khing
5 nga : nga : 5 nga : nga :
kha : nga :

XLVIII. — Ce talisman produit les mêmes effets que le XLI[e] et le XLIV[e].

N° XLIX



u : kha 287
kha : 4772
kha : u : kha : 7
kha : nga : 2822
7 la : va :

Ce talisman sert à garantir le corps.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

TABLE DU VOLUME

PREMIÈRE PARTIE

LA CORÉE, OU TCHÖSEN, par le colonel Chaillé-Long-Bey.

DEUXIÈME PARTIE

GUIDE POUR RENDRE PROPICE L'ÉTOILE QUI GARDE CHAQUE HOMME ET POUR CONNAITRE LES DESTINÉES DE L'ANNÉE, traduit du coréen, par Hong-Tyong-ou et Henri Chevalier.

TROISIÈME PARTIE

L'EXPLORATION DES RUINES D'ANTINOÉ ET LA DÉCOUVERTE D'UN TEMPLE DE RAMSÈS II ENCLOS DANS L'ENCEINTE DE LA VILLE D'HADRIEN, par A. Gayet.

QUATRIÈME PARTIE

RECUEIL DE TALISMANS LAOTIENS, publiés et décrits par P. Lefèvre-Pontalis.

IMP. CAMIS ET Cie, PARIS. — SECTION ORIENTALE A. BURDIN, ANGERS.

00057906

Digitized with financial assistance from

on 10 July, 2018